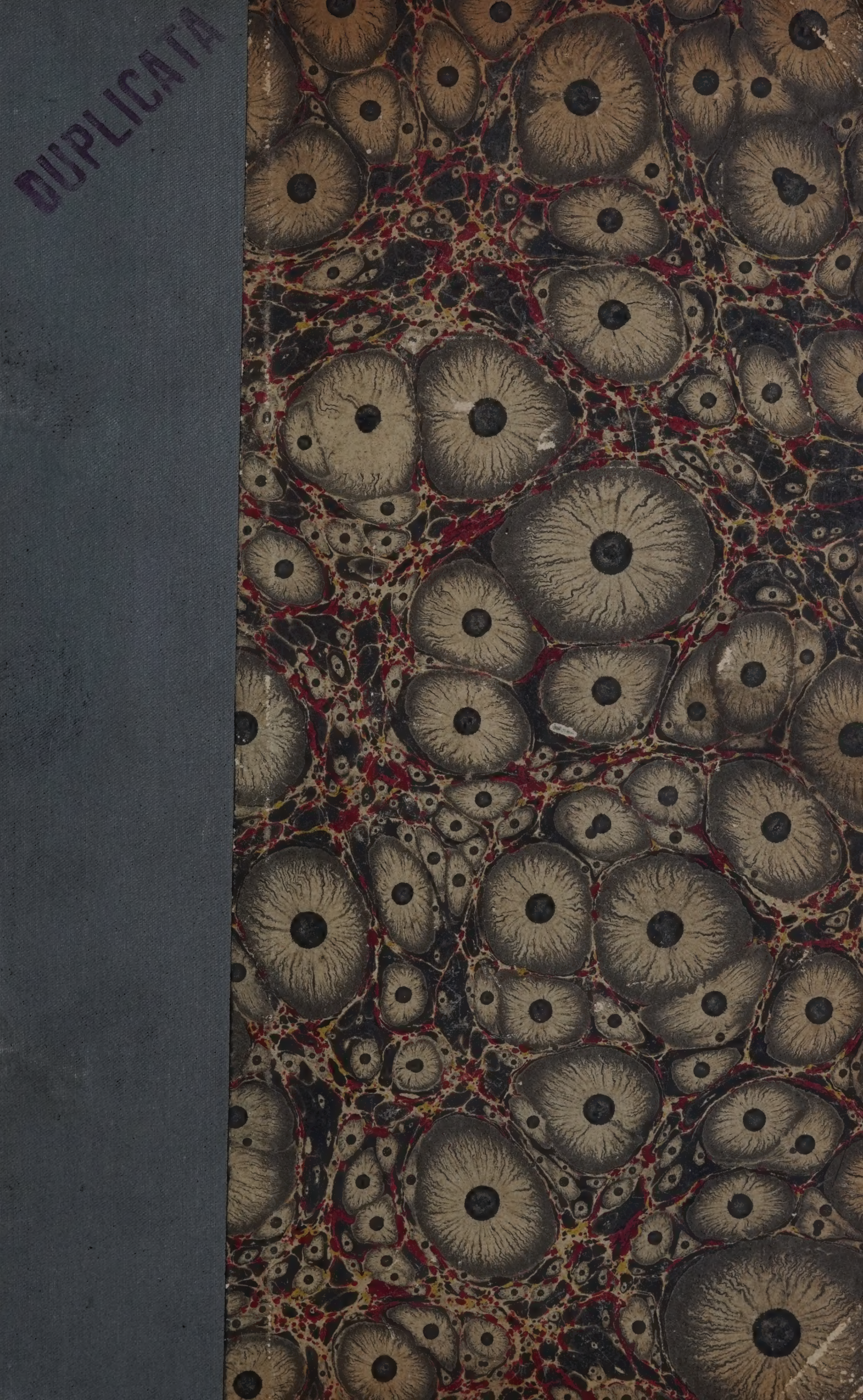

DUPLICATA

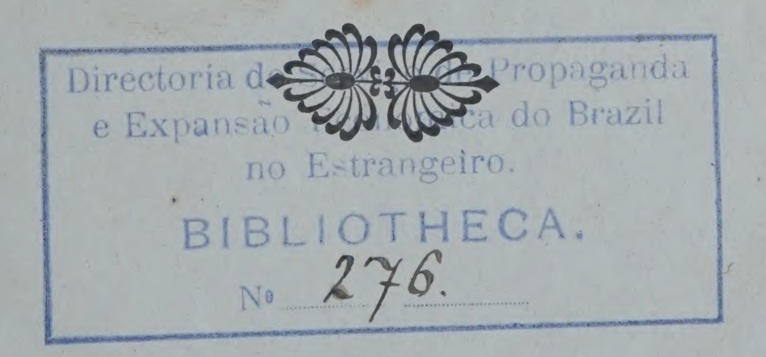
Publications de la
Société Belge d'Etudes
Coloniales.
Juillet 1907

LE RIO PARAGUAY

& L'ÉTAT BRÉSILIEN
DE
MATTO-GROSSO

PAR

LE CAPITAINE F. VAN DIONANT
CONSUL HONORAIRE DE BELGIQUE
ANCIEN CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE DU PARAGUAY A CORUMBA (BRESIL)



BRUXELLES
L'IMPRIMERIE NOUVELLE, (Société Anonyme).
27, rue de l'Artichaut, 27

1907

LE RIO PARAGUAY

et l'État Brésilien de Matto-Grosso

Plusieurs séjours de longue durée dans l'État brésilien de Matto-Grosso, où j'ai exercé les fonctions de consul de Belgique et de consul de la République du Paraguay, et de nombreuses explorations dans cet État et dans les territoires avoisinants m'ont mis en possession de renseignements intéressants concernant ces régions. J'ai consigné en différents rapports officiels ceux de ces renseignements relatifs au commerce, à l'industrie et à la navigation qui présentaient un caractère pratique et je ne crois pouvoir mieux faire qu'en y renvoyant les lecteurs qu'ils pourraient intéresser.

Pourtant, mille et une observations de nature à intéresser le grand public, qui ne sont pas inutiles même aux hommes d'affaires, mais qui ne rentrent pas dans le cadre des rapports publiés au recueil consulaire, me sont restées présentes à la mémoire : cédant à d'aimables instances, je me décide à les publier, estimant que ceux qui ont beaucoup voyagé et beaucoup vu doivent leurs impressions à leurs compatriotes moins favorisés sous ce rapport.

Abdiquant toute prétention quant au charme et à l'intérêt de mes récits, je ne réclame de mes lecteurs que leur confiance dans la complète véracité des faits que je rapporte : quelque invraisemblables que puissent paraître certains d'entre eux, je les ai personnellement constatés.

LE RIO PARAGUAY

Le fleuve Paraguay (prononcez Paragouaï), l'un des plus importants du monde au point de vue de la navigation, qui unit

l'Etat brésilien de Matto-Grosso à l'Atlantique, en traversant la République du Paraguay et la République Argentine, est encore bien peu connu en Europe. Il perd son nom au sortir du Paraguay au point où ses eaux s'unissent à celles du Parana; mais son cours suivant une direction Nord-Sud subsiste jusqu'à l'estuaire de La Plata, dont les eaux, passant entre Buenos-Ayres et Montevideo, déroulent leurs ondes loin dans l'océan Atlantique, à raison de 52 millions de mètres cubes par minute.

Le Brésil possède déjà le Roi des fleuves, l'Amazone; le Rio Paraguay ne parcourt que les parties les plus éloignées et les moins connues de son territoire et il débouche dans l'océan en dehors des eaux brésiliennes; c'est à cet ensemble de circonstances qu'il faut, semble-t-il, attribuer le peu de notoriété dont ce remarquable cours d'eau jouit au Brésil même.

La longueur totale de son cours (1) est de 5,000 kilomètres et celle de ses affluents de plus de 50,000 kilomètres dont plus d'un tiers est navigable. La différence d'altitude entre les sources du Paraguay et son embouchure dans l'Océan ne dépasse pas 300 mètres, et à 4,000 kilomètres de La Plata, l'altitude du fleuve n'est que de 200 mètres, ce qui donne l'inclinaison extraordinairement faible de 5 centimètres par kilomètre.

Cette immense voie de 4,000 kilomètres de longueur est entièrement navigable pour les embarcations à vapeur; elle l'est jusque Corumba pour des vapeurs de plus de 1,000 tonnes et jusque près des sources pour les vapeurs de 100 à 200 tonnes.

Dès le commencement du XVI[e] siècle le Rio Paraguay servit aux Espagnols et aux Portugais comme voie de pénétration plus ou moins pacifique au cœur du continent Sud-Américain vers le Pérou; il est vraiment regrettable qu'après quatre cents ans de navigation nos contemporains ne l'utilisent pas davantage pour le drainage et l'exportation des innombrables et riches produits de son bassin.

Cette splendide voie de communication et de transport que sa beauté et son étendue rendent presque unique au monde, doit forcer l'attention des voyageurs et des colonisateurs et surtout celle des Belges, qui savent, grâce à l'expérience, brillamment mais chèrement acquise par la construction des chemins de fer au Congo, l'immense avantage et la supériorité d'un fleuve à cours libre sur les fleuves à rapides et à cataractes.

---

(1) Voir à ce sujet : Severiano da Fonseca et Reclus.

L'emplacement du Rio Paraguay était autrefois occupé par une vaste mer intérieure. Le fait est acquis à la géologie et longuement démontré dans une savante étude du Dr da Fonseca, *Esboço chorographico da Provincia de Matto-Grosso.*

Une des preuves citées par cet auteur et que j'ai eu l'occasion de vérifier en maints endroits depuis l'Océan jusqu'aux sources du fleuve et de plusieurs de ses affluents, est la présence du sel marin sur les rives, dans les lagunes, les cours d'eau, les pampas et même sur les hauteurs, ainsi que dans certaines plantes. Ce fait s'expliquerait par l'existence d'énormes dépôts souterrains qui seraient atteints par les eaux pendant les mois d'inondation; Le sel en dissolution serait ensuite transporté dans les fleuves, rivières, lagunes, pâturages, etc.

Tout voyageur qui a traversé les brûlantes plaines du Matto-Grosso ne peut oublier la déception et la torture que lui et sa monture ont endurées en constatant, à l'arrivée à l'étape, que les eaux du ruisseau étaient « salobras ».

Sources du Rio-Paraguay. — Le Rio-Paraguay prend sa source dans l'État de Matto-Grosso qui, sans être le plus vaste des vingt et un États du Brésil, présente toutefois une superficie de 2,100,000 kilomètres carrés. Le nombre des habitants disséminés sur son territoire est inférieur à 100,000, Indiens non catéchisés compris.

Il résulte de ces indications que le Matto-Grosso est 70 fois plus étendu que la Belgique et 70 fois moins peuplé qu'elle; A densité de population égale à celle de notre pays, l'ancienne province brésilienne de Matto-Grosso pourrait contenir 490 millions d'habitants.

Le Matto-Grosso est appelé à devenir une des régions les plus prospères du monde. Ses ressources en produits végétaux et miniers sont incommensurables, et la fertilité du sol y est extraordinaire; la pénurie de bras constitue le seul obstacle à l'établissement de grandes exploitations.

Il paraît peu probable cependant que le Matto-Grosso puisse espérer obtenir, avant un très grand nombre d'années, les populations et la main d'œuvre qui lui manquent. En effet, tant que l'espace immense, comprenant la pampa argentine, les plaines du Paraguay, les pâturages du Rio-Grande do Sul et les terres fertiles du Saô-Paulo, dont le climat plus favorable et en tous cas plus semblable à celui des pays Européens d'émigration

n'aura pas été peuplé ou même surpeuplé, l'immigration vers les régions plus lointaines du Matto-Grosso ne constituera qu'un cas isolé, une exception. Il suffit d'un coup d'œil jeté sur la carte ou se déploient les millions de kilomètres carrés de terres intermédiaires à peupler, pour faire voir combien sera lointain le moment où viendra le tour du Matto Grosso.

Quelle que soit cependant la situation actuelle, le pays fait le bonheur de ses habitants et bien rares sont les Matto-Grossiens qui quittent leur patrie sans esprit de retour. Si, d'ailleurs, en matière de progrès, l'État ne marche pas de pair avec d'autres régions mieux dotées, il ne les suit pas moins de très près ; le pays se développe dans la mesure de ses moyens, et c'est son épanouissement seul qui se trouve retardé. C'est journellement que se révèle le contraste entre la vie primitive et le progrès moderne introduit par la voie du fleuve. Il m'est arrivé maintes fois d'assister aux fêtes et aux danses de genre d'une tribu d'Indiens Bororos peints et emplumés qu'éclairait la lumière électrique d'un établissement industriel installé dans la région.

Les Indiens Guatos, Chamacocos et autres qui, complètement nus, viennent dans leurs pirogues, vendre aux passagers des bâteaux remontant le fleuve, leurs peaux de jaguar ou de tamanoir, les aigrettes et autres produits de leur chasse, acceptent en paiement le papier monnaie brésilien et s'inquiètent du change lorsque le voyageur s'offre à solder son achat en livres sterling ou en monnaie d'autres pays. La complaisance des mêmes sauvages est soigneusement tarifée en milreis Brésiliens d'après l'âge et les avantages physiques de celles de leurs filles ou compagnes dont les charmes ont tenté certains voyageurs avides d'études de mœurs plus approfondies. Je le repète, hors des villes, la vie dans ces régions est pleine du contraste entre deux stades de la civilisation qui se sont fusionnés brusquement et sans transition. Entreprendre une étude sur ce sujet amènerait forcément à sortir du cadre de ce travail, dans lequel je me bornerai, en décrivant le cours d'eau qui traverse cet intéressant pays, à fournir quelques renseignements recueillis sur place, concernant ses habitants et ses richesses, de manière à permettre au lecteur de soulever le voile séculaire qui le cache en partie.

Communication entre le Bassin du Paraguay et celui de l'Amazone. — Une particularité très intéressante en même temps que très remarquable qu'offre le Rio Paraguay est

l'extrême proximité de ses sources ainsi que de celles de ses affluents, lesquels coulent du Nord au Sud, des sources des nombreux et importants affluents de l'Amazone qui, se dirigeant du Sud au Nord, vont grossir les eaux du Roi des fleuves.

Les sources des nombreuses rivières prenant naissance aux pieds du plateau peu élevé qui sépare les deux grands bassins de l'Amérique du Sud sont tellement rapprochées que l'on serait tenté de dire que leurs eaux se confondent. Elisée Reclus cite deux Rios : l'Estivado, sous-affluent de l'Amazone et le Tombador, sous-affluent du Paraguay, dont le cours n'est séparé que par un espace de cent mètres et il fait observer qu'une simple tranchée de quelques mètres creusée en cet endroit transformerait en île, tout le Brésil Oriental.

Le percement d'un isthme pour la fantaisie de créer une île ne se concevrait guère. Mais un problème plus sérieux se pose, celui de chercher à unir par un canal, les eaux navigables des bassins du Paraguay et de l'Amazone. Sa solution a été tentée dès 1771 par le capitaine-général Luiz Pinto, commandant la province coloniale portugaise de Matto-Grosso, qui annonçait à son Souverain « que la mer Equinoxiale était unie à celle du parallèle 36° de latitude australe (Montévidéo) par un canal de trois mille cinq cents lieues formé par la nature.

Le Gouverneur-général fit en fait passer du Rio Alegre, tributaire du Guaporé, dans le Rio Aguapehy, affluent du Jauru qui lui même se jette dans le Paraguay, une barque de charge de douze rameurs conduite par un riverain du Guaporé nommé Antunes. Les Rios Alegre et Aguapehy prennent tous deux naissance à 16°/14 de latitude ; ils coulent parallèlement dans la même direction sur un espace de 40 kilomètres, séparés seulement par une bande de terrain d'un kilomètre, puis, prenant une direction différente ils forment, l'un vers le Sud-Est, l'autre vers le Nord-Ouest une haute cascade. D'après « d'Alincourt » l'embouchure de l'Aguapehy mesure 110 mètres de large et est située à 180 mètres au dessus du niveau de la mer.

L'isthme franchi, Antunes continua sa route vers Rio de Janeiro par le Paraguay et en revînt, au bout de deux ans de voyage, muni de marchandises qu'il comptait écouler dans le Guaporé en y rentrant par le même chemin.

Cette fois cependant, malgré l'aide du Gouverneur Luiz de Albuquerque, successeur de Luiz Pinto et bien que le passage eut été tenté en avril, mois des fortes crues, Antunes, à qui les

autorités avaient promis, comme stimulant, une exonération de droits de douane sur les articles d'échange qu'il convoyait, ne parvînt plus à franchir l'isthme et dut redescendre jusqu'au Jauru, pour transporter ses marchandises à la ville de Matto-Grosso par la voie de terre passant sur le sol bolivien. Soit que l'on dût reculer dans la suite devant les difficultés à vaincre, soit que le commerce de la région ne justifiat pas à cette époque les travaux et les dépenses nécessités par le creusement du canal Alegre-Aguapehy, le projet fut abandonné.

Les renseignements qui précèdent sont tirés d'un rapport adressé le 27 juillet 1773 par Luiz de Albuquerque, capitaine-général du Matto-Grosso, au ministre d'Outre-Mer, à Lisbonne. Ils présentent pour moi cet intérêt, cette coïncidence curieuse, que 225 ans plus tard je vis se renouveler la même tentative, également à un retour de Rio de Janeiro, dans des circonstances analogues par M. Antunes Maciel, descendant du perceur d'isthme de 1771, et, comme son ancêtre, pionnier hardi et entreprenant.

Pendant la période de 1898-1903, alors que j'habitais sur les rives du Jauru et du Rio Paraguay, je fis la connaissance de M. B. Antunes Maciel qui, à deux reprises, à cette époque, passa du bassin du Guaporé dans celui du Paraguay, convoyant un chargement de caoutchouc et se dirigeant par Montévidéo vers Rio de Janeiro d'où il ramenait des marchandises à transporter dans le Guaporé par la même voie que celle suivie par son ancêtre et après avoir obtenu des autorités fédérales, à titre de récompense et d'encouragement, la même promesse d'exonération de droits d'entrée.

Les moyens que mettait à ma disposition ma situation de directeur d'une grande entreprise industrielle et commerciale belge au Matto-Grosso, me permirent de prêter une aide sérieuse à M. Maciel, en lui facilitant la remorque de ses allèges et des produits qu'elles contenaient, jusque près de l'isthme. Chaque fois, de même que son ancêtre M B. Antunes, Maciel subit un échec et dut comme lui revenir jusqu'au Jauru et gagner la ville de Matto-Grosso par le chemin de la Bolivie.

Le même M. Maciel obtint le 24 mai 1898 la concession de vastes étendues de terrain moyennant l'obligation d'établir une chaussée ou un chemin de fer destinés à relier les Rios Alegre et Aguapehy, et d'assurer un service de navigation à vapeur sur ces rivières, de même, que sur les Rios Mamoré-Guaporé et Jauru, jusqu'au Paraguay.

Aucune de ces obligations ne fut remplie. Le premier et le seul service régulier de navigation à vapeur qui, jusqu'à mon départ du Matto-Grosso, en 1904. sillonna les eaux du Jauru fut celui établi par la Cie Belge des produits Cibils au service de laquelle nombre de nos compatriotes, dont plusieurs officiers, anciens officiers et sous-officiers, se distinguèrent dans d'intéressantes explorations de rivières

En 1899, le capitaine-commandant Tison du 7e régiment de ligne, accompagné d'un de nos compatriotes, explora, en embarcation à vapeur, les Rios Aguapehy, Sipotuba et Cabazal, qu'à ma connaissance du moins, aucun steamer n'avait encore visités jusqu'alors.

Cette exploration s'étendit à d'autres rivières et notamment au Paraguay; nos compatriotes dépassèrent pour ce dernier. la limite (Barra dos Bugres) habituellement fixée à la navigation, pour se rapprocher des sources mêmes du grand fleuve.

Arrêtée par le tirant d'eau trop important de son bâteau, (l'exploration eut d'ailleurs dû être faite en temps de crue). la mission fut rejointe par une autre expédition belge qui, partie du même point, Descalvados, sur la rive droite du Paraguay avait remonté le Saô Lourenço, le Rio Cuyaba et s'était avancée par Diamantino jusqu'aux sources des affluents de l'Arinos et jusqu'à celles du Rio Paraguay. Après leur jonction les deux expéditions redescendirent le Rio Paraguay jusqu'à leur point de départ. L'embarcation belge (*La Lobita*), petit vapeur de cinq tonnes, à deux hélices, qui avait servi à l'exploration, était complètement désemparée, le bordage. la toiture et la cheminée avaient été arrachés par les branches surplombant les Rios et la machine était devenue inutilisable. Le retour dût s'effectuer avec une extrême prudence et se fit, heureusement, sans accident de personnes ni maladie grave à déplorer. Ce furent également des Belges appartenant à la Compagnie des Caoutchoucs du Matto-Grosso. qui établirent au moyen de leur bâteau l'*Adeante* (l'en avant) le premier service régulier de navigation à vapeur sur le Guaporé, entre Sâo Luiz de Caceres et Barra dos Bugres.

Un Belge encore. M. A. Delcommune explorateur célèbre. qui s'était illustré par vingt deux années de séjour et par de brillants travaux accomplis au Congo, remonta, en mai 1901, avec l'aide d'un bâteau de cent tonnes, le Jauru jusqu'au point appelé Lages, près du débouché du chemin de A' Ponte, sur le Guaporé (Amazone). Les coudes brusques du fleuve et les obstacles dressés

dans son lit par les troncs d'arbres séculaires qui l'obstruaient et qui, à trois reprises différentes trouèrent la coque du navire (*Le Cambara*) sous la ligne de flottaison, rendirent la descente périlleuse et mouvementée. La voie d'eau put heureusement être chaque fois aveuglée et les voyageurs ainsi que le navire se tirèrent sans trop de mal de cette instructive mais périlleuse tentative.

Le même bâteau coula à pic et fut irrémédiablement perdu en 1902 sur le Rio Paraguay, précisément en face de la barra du Jauru. L'équipage commandé par M. Orban, de Liége, et le chargement purent être sauvés.

Une seule embarcation jusqu'ici a pu être transportée du bassin du Paraguay dans celui de l'Amazone sans quitter le Brésil, c'est-à-dire sans passer par le territoire Bolivien, le bâteau à vapeur belge le *Saô Miguel* (nom d'un affluent du Guaporé, dont le bassin, très riche en caoutchouc, a été donné en concession à la Compagnie Belge Industrielle et Agricole au Brésil). Le vapeur *Saô Miguel*, acheté à Buenos-Aires, navigue actuellement sur le Guaporé dans les eaux Amazoniennes; son transport s'est effectué par voie de terre de Salitras (Jauru) à A' Ponte (Guaporé) en pleine période des crues, au travers d'un terrain accidenté, complètement détrempé par les eaux, en suivant un sentier pratiqué il y a deux siècles par les Capitaines-Généraux Portugais et leurs gens, mais dont, naturellement, l'usage avait disparu depuis longtemps.

Il existe à la vérité pour se rendre du Jauru au Matto-Grosso une route Bolivienne qui, bien que sensiblement plus longue est beaucoup moins hérissée d'obstacles, mais une impérieuse nécessité politique, dont il avait été tenu compte dans la rédaction des contrats, obligeait à rouvrir et à rendre praticable l'antique route Jauru-Guaporé. Ce chemin fut suivi et le bâteau belge *Saô Miguel* traîné sur des chariots, arriva au Guaporé.

Ce transport qui représentait un travail cyclopéen fut mené à bonne fin sur cette même route, où, en juin 1877, une tentative analogue, faite par une commission militaire chargée par le Gouvernement Brésilien d'une délimitation de frontières, avait échoué. La nôtre réussit, mais au prix de quels efforts! Et, si nos intrépides compatriotes retrouvèrent et dépassèrent dans leur route, les débris de l'embarcation qui y avait été amenée en 1877, et qui avait dû être abandonnée, de quels sacrifices en hommes, en bœufs et en matériel ne payèrent-ils pas ce résultat?



L'auteur M. Franz Van Dionant avec trois gauchos de sa caravane.

Ce transport sur route fut un vrai calvaire, et il serait impossible de rendre l'étendue et le nombre des difficultés avec lesquelles il me souvient d'y avoir vu aux prises nos infortunés compatriotes et leur vaillant personnel. Leurs chariots n'avançaient qu'au prix d'héroïques efforts, sur ce chemin de 4 à 5 mètres tracé au travers de la forêt; de larges clayonnages devenaient nécessaires pour rendre le sol plus résistant, les tabliers des ponts devaient être assujettis, pour leur permettre de résister non seulement au poids des charges transportées, mais encore à la poussée de bas en haut des eaux grossies par les crues. La pluie tombait continuellement, la chaleur était torride; les moustiques et les carrapatas ne laissaient aucun répit et les terribles fièvres paludéennes, véhiculées et transmises par ces insectes, décimaient le personnel. Hommes, femmes, enfants agonisaient et mouraient sur les quelques métres carrés occupés par le campement; réfugiés et massés sous la même tente, pour se garer des averses continuelles, les uns, se refusaient, désespérés, à prendre de la quinine, d'autres se plaignaient de ce que les lamentations des agonisants les empêchassent de mourir tranquilles. Les bœufs privés de leurs pâturages habituels et de toute autre nourriture, dépérissaient et mouraient, retardant davantage le travail et reculant le moment de la délivrance. On ne parvenait à certains jours à faire avancer les chariots que de quelques hectomètres. D'autres fois, les plus pénibles efforts des animaux, auquels se joignaient ceux des hommes, ne parvenaient pas à les faire démarrer, toutes les tentatives n'aboutissant qu'à les faire s'embourber davantage.

Les vingt lieues que mesurait le chemin ne purent être franchies qu'en sept mois et il n'y eut presque pas d'étape de ce terrible calvaire, qui ne restât marquée d'une ou de plusieurs croix. Le contingent de deux cents travailleurs accompagnés de leurs familles, soit en tout environ quatre cents personnes qui avaient été recrutées au Ceara (Brésil-Atlantique) et qui avaient accompli le long trajet de près de deux mille lieues, viâ Montevideo, pour aller travailler à l'extraction du caoutchouc au Guaporé, perdit, en cours de route, les deux tiers de son effectif, décimé par la variole. Le tiers restant fut semé le long de la route de Salitras à « A'Ponte » et sur les rives du Guaporé. Il n'en survécut pas vingt. Des travailleurs, Paraguayens, Boliviens et Argentins qui avaient été également recrutés, moururent de même et aucun « escapé », Européen ou Américain, n'en revint sans avoir subi

de fortes attaques de ces terribles fièvres paludéennes qui règnent dans la ville de Matto Grosso et aux environs, à un point tel que les principaux auteurs qui l'ont décrite la traitent, l'un (Castelnau) de ville pestiférée, l'autre (Doutor Severiano da Fonseca), de ville maudite.

L'entreprise perdit aussi deux cents bœufs, du matériel, et comme bien l'on pense, occasionna des frais énormes.

Nos compatriotes montrèrent, au milieu de ces épreuves, un admirable courage. Je n'en citerai pour preuves que les deux faits suivants retenus parmi plusieurs autres.

M. Laporte, ancien sous-officier d'artillerie, chef du personnel des travailleurs, qui, fortement atteint déjà par les fièvres, demeurait au travail, parvenant à dominer son mal par un immense effort de volonté, reçut une lettre de sa ville natale, lui annonçant la mort de sa mère qu'il adorait et dont il était le soutien. M. Laporte resta sur la brèche, maîtrisa son émotion, et eut le courage de ne faire part de la triste nouvelle, ni à ses compatriotes, ni à ses travailleurs. Il mena sa rude tâche à bonne fin et rentra du Guaporé à Descalvados (Paraguay) presque mourant. J'eus le grand bonheur de le voir se rétablir dans la suite, grâce aux soins dévoués — mais combien mérités — qui lui furent donnés par ses compatriotes.

Je citerai aussi le cas de M. Durt, originaire de Gand, mécanicien de marine diplômé, qui attendait à « A'Ponte ». Guaporé, l'arrivée du bâteau, pour en opérer le remontage. Sa famille, qu'il devait rejoindre, son travail terminé, habitait Descalvados, sur la rive du Paraguay, distante d'une cinquantaine de lieues de A'Ponte.

Quelques jours avant l'arrivée des chariots transportant le bâteau, M. Durt fut informé de ce que sa femme était gravement malade et en danger de mort. Le directeur de l'entreprise belge, qui avait transmis l'avis, autorisait, par raison d'humanité, la rentrée anticipée de son subordonné. Celui-ci, faisant passer son propre malheur au second plan, se refusa à prolonger par une nouvelle attente les souffrances de ses compatriotes, et resta sur place pour attendre le bâteau qu'il remonta, et dont il surveilla le lancement sur les eaux du Guaporé. Ce ne fut que sa mission entièrement terminée, qu'il se mit en route pour rejoindre sa famille. Sa femme était sauvée, mais ce ne fut malheureusement que pour mourir un an plus tard, après sa rentrée en Belgique.

Il convient d'ajouter, pour permettre d'apprécier la grandeur de l'acte de notre compatriote, qu'il était un mari modèle et qu'il est resté le plus affectueux des pères.

Plus tard, à une réunion de Belges, établis au Matto-Grosso, l'un d'eux qui avait pris part à l'épopée, composa à ce sujet une complainte que j'enrégistrai au phonographe. Je fais encore revivre de temps à autre son chant qui ranime mes souvenirs et ceux de ma famille qui a partagé les bonnes et mauvaises heures de mon séjour au Matto-Grosso.

Notre compatriote était jeune, les privations, la maladie, la misère, la chanson elle-même ont traversé sa vie insouciante sans laisser d'autres traces; demain, si l'occasion s'en présente, il montrera le même courage, le même héroïsme obscur et désintéressé, et, s'il sort de nouveau victorieux de l'épreuve, il n'en sera ni plus fier ni plus étonné. C'est bien là un des beaux traits du caractère belge.

Deux compatriotes, MM. Cousin et de Baeremaeker, ancien sous-officier de l'armée belge, venus au Matto-Grosso pour compte de la même entreprise belge, par la voie de Buenos-Aires, Ascuncion et du Paraguay, rentrèrent en Belgique par la ville de Matto-Grosso, le Guaporé, le Madeira, dont ils franchirent les chutes, par l'Amazone et Para, achevant ainsi la traversée fluviale complète du Sud au Nord, du continent sud américain. Au cours de ce voyage mouvementé, M. de Baeremaeker fut blessé au haut de la poitrine, près de l'épaule, par une flèche lancée par des Indiens. L'attaque avait eu lieu sans qu'il y eut la moindre provocation de la part de nos compatriotes, qui n'avaient pas aperçu leurs agresseurs, et qui ne parvinrent à s'échapper que grâce à un embarquement précipité. M. de Baeremaeker arracha la flèche qui, heureusement, n'était pas empoisonnée, et sa blessure guérit tant bien que mal, ce ne fut que deux ans plus tard, après sa rentrée en Belgique, ses douleurs ayant recommencé, qu'un praticien de Dinant, où il était en villégiature, lui enleva le fragment de flèche qui empêchait la guérison complète.

Je ne puis clore ce chapitre sans parler d'un autre Belge, M. le comte E. de Borchgrave d'Altena, lieutenant au 2me Régiment de guides, qu'une exubérante activité et un goût prononcé pour les aventures, amenèrent à quitter sa patrie pour aller assurer, pour compte d'une entreprise particulière, le convoyage sur la route de Salitras au Guapore, voie suivie pour le transport du bâteau

dont j'ai parlé. Une maladie grave du chef de la mission (particulière) belge du Guapore, ayant obligé celui-ci à rentrer précipitamment en Belgique, où il arriva mourant, on avait fait appel, pour le remplacer, au comte de Borchgrave, qui s'était déjà distingué précédemment au cours d'un voyage de prospection en Chine. Le courageux et distingué officier n'hésita pas et accepta cette dangereuse mission.

J'assistai, le 24 septembre 1902, à Descalvados (Paraguay), à son embarquement pour le Guaporé, à bord de cette même chaloupe la « Lobita » qui avait servi trois années auparavant aux reconnaissances de rivières. Ce furent de vrais adieux que nous lui fîmes car nous ne devions plus le revoir.

Le 1er janvier 1903 M. le comte de Borchgrave d'Altena m'envoyait un courrier pour m'informer de ce que, pendant une courte absence nécessitée par son service d'exploration, les Indiens « Parécis » avaient attaqué et envahi son campement, à « A Ponte » et avaient pillé complètement ses bagages. Il n'en avait pas moins courageusement poursuivi sa mission et sa route, et, traversant la ville de Matto-Grosso, s'était installé à une cinquantaine de lieues au Nord de cette localité, sur la rive Bolivienne du Guaporé. Peu de semaines après son installation, notre infortuné compatriote succomba aux atteintes du paludisme et de la terrible maladie, spéciale à la région du Guaporé, appelée par les indigènes « corrupçào ».

Le lieutenant comte de Borchgrave d'Altena est mort héroïquement, victime du devoir et si sa fin fut obscure, elle n'en fut pas moins sublime ; il mourut digne du grand nom qu'il portait, et nous, ses compagnons de souffrances et de misères, nous rendons avec fierté un hommage ému à sa mémoire.

A la demande de la famille du défunt, le corps de notre regretté compagnon fut exhumé plusieurs mois après la mort. On lui fit faire à rebours, pendant de longs mois, et en pleine période des crues, le triste et fatal trajet du Guaporé au Jauru, où avaient péri tant de vies humaines, où tant de braves avaient, quelques mois auparavant, prodigué si généreusement leurs forces et leur courage.

La mise en bière définitive fut faite à Descalvados, le 22 mars 1904, par les soins du consulat de Belgique dont j'étais alors le titulaire. Des raisons de santé m'ayant obligé de rentrer en Europe, je m'embarquai le 30 du même mois, et ramenai en Europe le corps de mon frère d'armes.

Cette triste mission jeta un voile mélancolique sur la légitime joie de mon rapatriement et ne contribua pas peu à attrister le souvenir du dernier voyage de 1000 lieues que je fis sur le grand fleuve Paraguayen, depuis son haut cours jusqu'à l'Atlantique à Montévidéo, que je trouvai en pleine révolution, pour arriver à Anvers en juin 1904.

J'ai parlé précédemment de l'exploration des Rios Agoapehy et Alegre entreprise par le capitaine commandant Tison. Je citerai également celle qui eut pour objet le Rio Sao Manoel et qui fut dirigée par M. Nys, ainsi que celle portant sur le cours du Jaey-Paraña confiée à M. Philippot. D'autres expéditions furent également entreprises par M. de Lunden qui aboutirent à la création des établissements de la compagnie des caoutchoucs, d'Anvers, à la Barra dos Bugres et au Rio Juruena et par M. Van Raffelghem qui avait été chargé des études relatives à un chemin de fer qu'un syndicat belge se proposait d'établir dans cette région. De très nombreuses explorations de fleuves et de rivières furent enfin effectuées pour compte de la compagnie Cibils, sous ma direction ou sous celle de nos compatriotes MM. Cousin, De Baeremacker, le comte A. de Borchgrave d'Altena, Laporte, Parfonry, etc., etc.

Pour terminer ce trop long chapitre concernant la liaison des bassins du Paraguay et Guaporé je crois utile de consigner ici mon avis, basé sur les explorations faites par nos compatriotes et sur celles faites par l'illustre Ingénieur Brésilien, Doutor Manoel Espidiaô da Costa Marques, qui paya également de sa vie il y a deux ans, à Matto-Grosso, son intrépidité héroïque pour la résolution du problème, ainsi que sur les nombreuses explorations et études faites par moi-même sur les lieux. Je pense qu'il est impossible de relier par un canal navigable — j'appuie sur ce dernier mot — les Rios Aguapehy et Alegre. On pourra toujours creuser un canal, mais les Rios ne lui fourniront pas l'eau nécessaire, attendu qu'ils n'en ont pas eux-même pendant une bonne partie de l'année.

Il m'est arrivé plusieurs fois de traverser à gué à peu de distance de son embouchure le Rio Aguapehy fleuve de 40 lieues de long et d'une largeur de 110 mètres, tandis qu'à quelques lieues en amont son lit de cailloux roulés était à sec. L'ingénieur da Costa Marques et plusieurs autres explorateurs ont fait la même

constatation. Il faut donc bien en conclure que si, en 1771, un bâteau à 12 rameurs a pu passer du lit du Rio Alègre dans celui de l'Aguapehy, il l'a fait par une année de crues anormales. Le fait était exceptionnel et l'on ne pourrait en tirer aucun argument en vue de l'établissement d'une voie régulière de navigation, Il resterait, au surplus, à examiner si ce passage d'un bassin dans l'autre s'est réellement effectué par eau ou si l'on s'est simplement borné en vue de l'originalité de l'exploit, à faire passer à tout prix le bâteau, vide de sa cargaison, à grands renforts de bras d'hommes et de traction animale.

Peu importe, je le répète, la véracité du fait, que je ne mets d'ailleurs pas en doute, ce qu'il faut retenir c'est qu'il n'est pas pratiquement possible de tirer de l'expérience un enseignement pour l'établissement de transports suivis.

Quant à relier directement la ville de Matto-Grosso ou tel autre point navigable du bassin du Guaporé, à Salitras, Registro ou un autre centre du bassin Jauru-Guaporé distants de 20 à 50 lieues, nul doute que la chose soit possible au moyen d'une chaussée pour chariots automobiles, ou même d'un chemin de fer; il suffit, on l'a vu en 1900-1904, d'apporter à ce travail les éléments voulus.

Mais ce que je conteste d'une manière absolue, c'est l'utilité de semblable travail. Celui-ci serait, d'apres moi, complètement inutile et inefficace, et les capitaux européens feraient fausse route en s'appliquant à la résolution d'un problème posé par le gouvernement du Matto-Grosso, dans un but d'intérêt fiscal.

Ce but est d'amener les produits boliviens et brésiliens du Haut Guaporé à s'exporter par le Sud, en payant ainsi les droits de sortie à l'Etat de Matto-Grosso ; au lieu d'être exportés par le Nord comme cela a été le cas jusqu'en ces derniers temps (1905) et de payer les droits de sortie à l'Etat d'Amazonas ; les autorités de ce dernier Etat s'étant opposées à la perception de l'impôt par l'Etat de Matto-Grosso au Nord sur le Rio-Madeira.

La question qui a fait l'objet d'un message en date du 3 mars 1904, présenté a l'assemblée législative par le colonel A. Paes de Barros, président de l'Etat de Matto-Grosso, est exposée dans le rapport que je rédigeai en juin 1904 en qualité de consul de Belgique à Corumba.

Comme on le voit il s'agit ici d'un conflit d'intérêt local entre deux Etats du Brésil, conflit que ni les industriels, ni les commer-

çants, ni les financiers n'ont intérêt à appuyer; attendu que si demain il intervenait un arrangement à l'amiable par une rectification de frontières ou un échange de territoire, la voie de communication à créer deviendrait inutile et le transit, comme par suite les péages et autres avantages seraient rendus nuls ou à peu près.

Une autre raison, mais bien faible et toujours d'intérêt local, qu'on fait valoir en faveur du rétablissement du trafic, et par suite du chemin Jauru-Guaporé est tirée du fait qu'actuellement, les détachements militaires Matto-Grossiens, armés ou non, qui ont à se rendre de la Capitale de l'Etat, Cuyaba, à la ville de Matto-Grosso ou à un autre point de l'Etat sur le Guaporé, doivent emprunter une route qui, en plusieurs points (Encruzilhada, Guave, Ascension et Petas), traverse le territoire Bolivien. Inutile d'insister sur cette considération qui est sans intérêt au point de vue des entreprises et des capitaux étrangers.

On chercherait en vain quel autre motif plausible pourrait justifier leur intervention. Jamais une tonne de produits du bassin du Paraguay n'est passée dans celui du Guaporé et jamais il n'en passera aucune car le Rio Paraguay constitue une voie d'écoulement admirable qui dispense de la recherche de toute autre.

Si on examine la question au point de vue des produits du bassin du Guaporé on constate que ceux de la rive bolivienne ont été détournés pour des raisons fiscales, non pas vers le Jauru, mais vers Corumba, à cause de la réduction des droits de sortie accordés par cette voie; qu'en ce qui concerne ceux de la rive brésilienne 90 à 95 p. c. d'entre eux ont été exportés par la voie amazonienne et ce malgré les difficultés opposées à leur écoulement par les rapides du Rio Madeira tandis que les 5 à 10 p. c. restants, qui ont emprunté la voie du Jauru l'ont fait pour des motifs particuliers et malgré le supplément de frais qui en résultait (contrats Antonio Maciel et autres par lesquels le Gouvernement du Matto-Grosso impose un minimum de tonnes de caouthouc à exporter par son territoire, etc., etc.).

Le vrai problème qui se pose est celui de la suppression des rapides du Rio Madeira, c'est là le travail qui doit être fait, et qui sera fait avant peu d'années.

L'entreprise est réalisable, la moitié des sacrifices à faire pour la mener à bonne fin avaient déjà été faits, il y a plus de trente ans, par une compagnie Nord-Américaine, la Companhia da

Estrada de Ferro (compagnie du chemin de fer), mais des conflits d'intérêts sur lesquels vinrent se greffer des questions politiques, firent abandonner les travaux qui, pour des raisons d'instabilité gouvernementale n'ont pas été repris jusqu'à ce jour.

Des milliers de rails et un matériel important, mais abandonné, marquent encore l'emplacement des anciens travaux à San Antonio.

La situation a changé de face en ces derniers temps. A la suite et comme conclusion du différend armé de l'Acre (conflit Brazilo-Bolivien), le Gouvernement Brésilien s'est engagé, en échange d'une cession de territoire par la Bolivie, à reprendre et à achever ces travaux, qui viendront rendre libre la navigation du Rio Madeira et de son affluent, le Guaporé ; ce qui créera une issue facile pour les produits Boliviens et Brésiliens de ces régions.

Le trajet, qui exige actuellement des mois, pourra s'effectuer, après la construction du chemin de fer, en un même nombre de semaines. Il ne sera plus question, et dès à présent déjà, pour les raisons développées plus haut, il n'est plus de sacrifices à s'imposer pour faire communiquer le bassin du Guapore avec celui du Paraguay

Que les peuples de la région du Guapore améliorent leur route. Emprunter celle, beaucoup moins directe, des autres, est un expédient qui ne fait que retarder la solution normale.

Je ne voudrais pas accabler mes amis Brésiliens des réflexions que suggère la comparaison entre les cataractes du Congo vaincues d'une façon magistrale, en quelques années et les rapides du Madeira, dont l'entrave séculaire à la navigation subsiste toujours. Sans incriminer ni le Brésil ni la Bolivie, qu'il nous soit permis cependant de nous enorgueillir de la preuve donnée en Afrique, par nos compatriotes, de leur vital et remarquable esprit d'entreprise.

Navigation fluviale. — Le Rio-Paraguay est la voie d'accès de la République du Paraguay et du Matto-Grosso, c'est aussi la voie d'écoulement de leurs produits.

Il n'est évidemment pas impossible d'aller plus directement du Matto-Grosso à Rio-de-Janeiro, c'est-à-dire à la côte de l'Atlantique, mais la traversée est longue, pénible et dispendieuse.

La distance en ligne droite, de Cuyaba, capitale du Matto-Grosso, à Rio-de-Janeiro est de 1,400 kilomètres, tandis que par

le chemin fluvial passant par Buenos-Ayres, elle est de 6,200 kilomètres; malgré cette énorme différence, c'est ce dernier trajet seul qui est suivi; il exige 3 à 4 semaines de voyage en vapeur et coûte environ 300 francs tandis que par le chemin direct, par suite du peu de praticabilité des voies de communications, il faudrait dépenser 3,000 francs et voyager environ 3 mois.

Cet éloignement du Matto-Grosso, de la capitale Fédérale et de l'Atlantique est évidemment un obstacle à son développement commercial; l'admirable voie fluviale Paraguay-Parana y remédie en grande partie pour toute la région sud et centrale de son territoire, mais elle présente aussi de sérieux inconvénients au point de vue politique et administratif. Nous avons vu plus haut que pour aller d'une ville à l'autre dans l'intérieur de l'Etat (province) le militaire ou le fonctionnaire avait à faire de longs jours de marche et de navigation, à traverser des forêts vierges et ensuite à franchir sur plusieurs points, la frontière de la République voisine de Bolivie. Ce détour, quand il s'agit des correspondances entre la capitale du pays et celle de l'État est beaucoup plus important encore ; il y a alors à longer toute la côte Méridionale du Brésil, celle de l'Uruguay, à traverser l'Argentine, tout le Paraguay et ensuite le Matto-Grosso et si l'on tient compte de ce que ce long voyage est imposé au personnel, largement rétribué, et au matériel gouvernemental pour les motifs les plus futiles, l'on se fera une idée de ce que coûte au Brésil l'absence de chemin de fer entre Cuyaba et Rio-de-Janeiro.

Les fonctionnaires et militaires promus ou déplacés, les malades envoyés en traitement à l'hôpital, etc. constituent à eux seuls 50 p. c. des passagers des paquebots fluviaux. Une lettre, un document administratif, les fonds publics, un fusil à réparer, etc., etc. ont à faire le même long voyage international.

Les inconvénients résultant de la difficulté des communications se font surtout sentir lorsque le gouvernement central veut intervenir dans les révolutions et conflits locaux qui désolent le Matto-Grosso et, dans des circonstances plus graves encore, lorsque la patrie Brésilienne est menacée sur sa frontière occidentale comme ce fut le cas en décembre 1864, quand les Paraguayens envahirent le Matto-Grosso, assiégèrent et prirent le fort de Coïmbra, la ville de Corumba, etc. Les Brésiliens voulurent envoyer au secours de leurs compatriotes du Matto-Grosso, les troupes réunies dans les provinces du littoral, mais

ils ne purent y parvenir tant étaient grandes les difficultés de la route.

Le célèbre romancier Taunay les a décrites comme suit : « Le corps expéditionnaire parti de Rio-de-Janeiro en avril 1865, ne put s'organiser qu'en juillet à Uberaba, dans le bassin supérieur du Parana ; il était composé de 3,000 hommes. La colonne, qui s'était mise en marche au travers du désert, perdit en cours de route plus du tiers de son effectif, par suite des fièvres et du béribéri et il se passa presque deux ans avant l'arrivée des soldats à Miranda, près de la frontière Paraguayenne. Le corps expéditionnaire réduit à 1,680 combattants, traversa ensuite le Rio-Apa (frontière) ; mais, ne trouvant pas les vivres sur lesquels il comptait, il dut battre en retraite, poursuivi de près par un ennemi infatigable qui lui disputait la traversée des rivières et cherchait à l'enfermer dans un véritable cercle de feu, en incendiant les hautes herbes. Le choléra vint encore décimer ces malheureux soldats ; les malades durent être abandonnés dans les forêts où ils périrent de faim, furent masacrés par l'ennemi ou dévorés, par les fauves. Quand les Brésiliens arrivèrent enfin à un point sûr et inattaquable, ils étaient réduits à peine à 700 hommes ; les autres avaient succombé ! Ce ne fut qu'en juin 1867 que les soldats Brésiliens renforcés de troupes venues par voie fluviale purent reprendre Corumba. Les Argentins et les Uruguayens s'étaient alliés aux Brésiliens dans leur guerre sanglante contre les Paraguayens qu'ils finirent par vaincre mais non sans peine. »

La navigation de Montévidéo, tête de ligne du voyage fluvial, à Saô Luiz de Caceres ou plus en amont encore, est, on l'admettra sans peine, extrêmement intéressante. Commencé en pleine zône tempérée sur un fleuve de plus de 200 kilomètres de largeur, dont les rives se noient à l'horizon, ce voyage finit en pleine forêt vierge tropicale sur le même cours d'eau qui a invariablement conservé sa direction générale Sud-Nord mais qui s'est insensiblement changé. au bout de 800 lieues de navigation, en une rivière presque guéable.

Le défilé de ses rives que l'on ne tarde pas à longer dès le second jour de navigation, en quittant le Rio de la Plata, offre la vue panoramique la plus belle et la plus variée que l'on se puisse imaginer. L'aspect change du jour au lendemain, parfois même à vue d'œil : l'on constate les variations successives de la faune et de la flore de la riche nature tropicale, enrichies chaque fois

d'un spécimen nouveau. Les installations riveraines diminuent d'importance, l'on se rend compte de la rareté des ressources, de la difficulté des communications et de la réduction de densité des populations. La température varie aussi rapidement, d'un froid vif à Montévidéo on passe au printemps à Ascuncion et à l'été à Corumba. Si l'été régnait au départ de Montévidéo, c'est la chaleur torride que l'on trouve depuis Ascuncion jusqu'à l'intense fournaise du Nord.

Les passagers varient, eux aussi, de type et de couleur d'après les escales.

L'estanciero Argentin ou paraguayen, le fazendeiro Brésilien, le gaucho Correntin et l'Indien du Chaco se coudoient, mêlés aux Européens qui sont toujours en assez grand nombre à bord. Inutile d'ajouter que les accoutrements varient de même. Le type local est représenté à bord, à chaque escale, par l'agent maritime de la Compagnie de navigation et, plus adéquatement encore, par les travailleurs qui renouvellent l'approvisionnement de combustible : des milliers de bûches de bois péniblement chargées une par une à bord.

L'on entend parler l'espagnol jusque Corrientes, le guarani jusqu'au Rio Apa, le portugais jusqu'au bout de la traversée et ce, sans préjudice du français, de l'anglais, de l'allemand, de l'italien et souvent du turc, et, aux escales, de quelques idiomes indiens, Uatos, Chamacoco Bororo, etc. Il m'a été donné, quoique plus rarement, d'entendre parler flamand dans ces bâteaux de fleuve changés en vraie tour de Babel.

La durée des jours et celle des nuits varie successivement; les dernières sont admirables dans ces régions tropicales. Pendant les nuits, le ciel lui-même change constamment d'aspect : les constellations Sud disparaissent petit à petit pour faire place à d'autres plus septentrionales, parmi lesquelles l'Européen du Nord, qui s'était déjà accoutumé à baser son orientation sur l'Etoile du Sud, voit apparaître avec plaisir les constellations qui lui sont familières : telles la grande et la petite Ourse indiquant l'emplacement de l'étoile Polaire, laquelle n'est toutefois visible que beaucoup plus au Nord.

Si le voyage vers l'amont, de Montévidéo à Saô Luiz constitue le crescendo de l'émerveillement devant les radieuses beautés de la nature, il se signale aussi par le decrescendo du confort et du bien être à bord.

Les habitudes de propreté du personnel déjà très relatives au

départ s'abandonnent peu à peu. La qualité et la variété des mets diminuent, le cuisinier se relâche, l'eau puisée à même le fleuve est moins filtrée, les insectes se disputent la cabine des passagers.

Le pain est remplacé par le biscuit d'approvisionnement souvent ancien, dur et moisi, capable de défier la meilleure denture. Au bout de quelques jours ce biscuit fait place lui même aux produits de la farine de manioc. Les viandes fraîches sont remplacées par le Xarque (viande séchée) peu appétissant, les légumes par de douteuses conserves ; il n'est plus question de pommes de terre. La glace et les réfrigérants disparaissent et désormais l'on boit tiède. Il en est de même du beurre, que l'huile souvent rance et ensuite des graisses quelconques font difficilement oublier.

Tout, entretemps, augmente de prix à bord ; une bouteille de bière européenne « chaude » coûte 5 francs ; un cigare, 2 francs, à terre c'est pis encore ; j'y reviendrai plus tard.

Le système monétaire à bord varie avec le reste : il y a au début, la monnaie Uruguayenne, c'est déjà le papier monnaie mais accompagné de pièces divisionnaires d'argent. L'unité, la piastre, ressemble à notre pièce de cent sous et vaut à peu près fr. 5.36. Dès Buenos-Ayres c'est le papier monnaie argentin dont la piastre vaut fr. 2.20 au lieu de 5 francs. Après Corrientès, c'est la piastre forte Paraguayenne dont le cours, pour une valeur nominale de 5 francs, descend quelque fois à 50 centimes. Plus au Nord, et dès la frontière brésilienne, s'impose le milreis papier dont la valeur nominale est de fr. 2.80, mais que le change fait osciller entre 0.50 et 1.50, taux aux environs duquel il a été maintenu en ces derniers temps. Au-dessus de ces monnaies à variations souvent extrêmes, plane la livre sterling anglaise dont la valeur fixe est admise partout et à laquelle on ramène, pour le calcul des conversions journalières, les valeurs flottantes des monnaies bariolées de l'Amérique du Sud.

Pour le voyageur parti d'un port de l'Europe et qui a fait escale en Angleterre, en France, en Espagne, au Portugal ou au îles du cap Vert, c'est une réédition des complications et des difficultés déjà éprouvées au passage dans chacun de ces pays. A chaque opération de change la perte est certaine, le taux seul varie et comme il n'est jamais possible de prévoir exactement le montant de numéraire indispensable pour les menues dépenses en cours de route, on arrive à conserver un reliquat de

monnaies variées appartenant à chacun des pays traversés, qui, transforme, à l'arrivée, le voyageur en un véritable changeur ambulant.

Pour les Européens peu endurants ou mal endurcis, les beautés de la nature deviennent insuffisantes à faire oublier le manque de confort et les souffrances inhérentes à un voyage fluvial sous les tropiques, surtout en été, souffrances où marquent principalement les moustiques, cette plaie des pays chauds.

Ce voyage de pénétration constitue en quelque sorte la pierre de touche de l'endurance et du courage de l'immigrant qui veut parvenir au cœur de l'Amérique du Sud, comme autrefois le chemin des caravanes de Matadi à Léopoldville formait celle de la résistance du débutant congolais. L'épreuve cependant était différente, car, en Afrique, elle se compliquait de l'éreintement physique provenant d'une longue marche, imposée à des gens non acclimatés, tandis que dans l'Amérique du Sud c'est le far niente du bord qui ajoute à la démoralisation.

On m'a affirmé que plusieurs de mes compatriotes renoncèrent à continuer le voyage à partir d'Assomption (Paraguay) deux jours après la suppression du beurre, des pommes de terre, du pain et de l'eau fraîche, et rentrèrent en Belgique.

Après avoir fait ressortir les beaux et les mauvais côtés de la navigation fluviale vers l'amont. il me reste à ajouter que le voyage vers l'aval est de beaucoup plus agréable. On trouverait peu d'exemples d'un contraste aussi grand que celui qui existe entre le voyage à l'aller de Montevideo à Saô Luiz de Caceres et le trajet de retour de cette dernière ville à l'autre, par la même voie et le même moyen de locomotion.

La durée du trajet vers l'aval est moitié moindre, la vitesse du courant venant augmenter celle du navire. On quitte les chaleurs torrides des tropiques pour le climat tempéré et très agréable de l'Argentine ; de jour en jour la température devient plus clémente et on respire plus à l'aise. Les moustiques gênés par le déplacement d'air provoqué par la marche plus accélérée du steamer n'attaquent plus que mollement, sauf pendant les arrêts aux escales Leur nombre d'ailleurs diminue chaque jour, à mesure que l'on avance vers le Sud. Le menu du bord se transforme. l'éternelle *picadinha com arroz* (viande séchée avec riz cuit à l'eau) qui alternait avec l'*arroz com picadinha* fait place à la viande fraîche, embarquée à Villa Concepcion sous forme d'un beau bœuf, pris au lasso par les cornes sur les rives et hissé de la

même manière à bord, à l'aide d'une poulie, sans égard pour ses légitimes doléances.

Les localités que l'on traverse ou que l'on côtoie deviennent de plus en plus importantes et leurs installations de plus en plus belles. Dès Assomption se voient des trams tirés par des mules ; à Corrientes il y a des voitures de place, à Rosario de Santa Fé se rencontrent de belles avenues éclairées à l'électricité et l'on retrouve enfin, dans la ville magnifique qu'est Buenos-Ayres, tout le raffinement de la civilisation européenne avec en plus, tant la marche du progrès est rapide, tout ce qui est venu s'y ajouter depuis le moment du départ vers l'intérieur. L'accoutrement des populations change comme à la montée ; le pittoresque y perd mais le confort et le luxe y gagnent. C'étaient, au début du voyage. la nudité des indiens, la chemise rouge *tipoï*, des boliviennes, vers le milieu du trajet, le *sombrero*. le *poncho* et le pantalon de toile blanche des camperos paraguayens, l'invariable châle noir et la jupe claire et empesée de leurs femmes, puis brusquement la grande recherche de toilette des habitants de Buenos-Ayres, où toutes les modistes, les tailleuses et les lingères sont françaises, les tailleurs pour hommes, anglais et les dentistes nord-américains.

Les dames Argentines sacrifient beaucoup à la toilette ; bon nombre d'entre elles font venir leurs vêtements de Paris dont elles suivent les modes de très près, sauf à préférer aux teintes neutres ou uniformes un bariolage, parfois excessif, de couleurs criardes qu'autorise d'ailleurs l'éclat du soleil et qui ferait tâche dans les brumes de nos climats. Leur amour pour le fard est également très prononcé. Les hommes ne leur cèdent en rien ; ils ignorent les stations au café, mais perdent volontiers leur temps chez le coiffeur, le parfumeur et surtout aux « salones de lustrar », locaux très répandus à Buenos-Ayres et où il est de bon ton de se rendre plusieurs fois par jour. Pendant qu'assis sur un fauteuil élevé, un éventail d'une main, un journal illustré de l'autre, on écoute béatement les airs à la mode, grincés par le gramophone de l'endroit, deux hommes lustrent les chaussures fébrilement et avec des raffinements compliqués. Dont coût : « diez centavos y la propina » (22 centimes et le pourboire).

Je me souviendrai toujours d'un de mes retours à Buenos-Ayres en 1900, après cinq ans de Matto-Grosso et mes extases en voyant à une table d'hôtel la belle croûte dorée d'un pain bien cuit, des poires, des pommes, des pêches, des fraises, toutes

belles et bonnes choses dont j'avais complètement oublié l'existence dans la grande vie de privations des pampas et des forêts, où mes rêves les plus gourmands, mes visions les plus exigeantes n'allaient pas au delà d'un beau verre mince rempli d'eau claire et fraîche, fraîche surtout.

Le décolletage, bas et carré, des dames, dont le corsage n'était retenu à l'épaule que par un simple ruban, me frappa également, c'était encore du nu, mais du nu civilisé, et combien différent du nu, haut en couleurs, des dames du Nord.

*
* *

Ce trajet fluvial n'est pas seulement intéressant par le spectacle qu'offrent les rives, les riverains et la vie du bord, il l'est encore et surtout par les particularités de la navigation elle-même. La moindre de celles-ci n'est pas la grande facilité que présente la navigation nocturne.

Tous les voyageurs qui ont navigué sur le Parana-Paraguay ont été frappés de cette particularité et plusieurs de mes compatriotes ayant notamment beaucoup voyagé au Congo m'en ont témoigné leur grand étonnement.

Il est surprenant en effet de voir un bâteau à vapeur d'un millier de tonnes, marcher à grande vitesse par les nuits les plus noires, sur un fleuve dont les rives sont distantes de plusieurs kilomètres, mais dont la passe navigable mesure à peine, en certains endroits, 10 à 20 mètres de largeur. Les pilotes opérant sur ces rivières sont d'une habileté incroyable. Il suffit pour s'en convaincre de se placer à côté de l'un d'eux pendant une heure de navigation par une nuit sans lune. On n'a devant soi qu'un gouffre noir, sans aucun point de repère apparent; le bâteau avance sans cesse à la même allure, passant auprès d'une épave, longeant une île, croisant un autre navire, dont la marche ne se ralentit pas non plus, mais dont les vives lumières gênent un instant, au passage, la vue du pilote qui tient à son obscurité et ne se retient pas de bougonner énergiquement lorsque, à bord, un fumeur. non initié, s'avise de frotter une allumette sans s'être mis à l'écart. Au bout d'une heure d'observation, le passager va généralement se coucher, impressionné par la possibilité d'un accident, mais frappé de l'extraordinaire science du pilote qui parvient aussi bien à éviter l'écueil. A la grâce de Dieu, dit-on, et l'on dort quand même, de confiance, sans plus chercher à comprendre.

Les accidents sont peu fréquents et leurs conséquences ne sont pas toujours graves ; le plus souvent ils se bornent à un choc sur un haut fond. Si c'est à la montée, le vapeur fait machine arrière à toute vitesse et, le courant aidant, s'en tire avec facilité ; si c'est à la descente, l'accident est plus sérieux, le courant entraînant le vapeur plus avant sur le banc de sable où il s'incruste. Quelques heures de traction au moyen du cabestan ou l'aide d'un autre vapeur suffisent le plus souvent à dégager le bateau ; mais si l'accident se complique d'une brusque baisse des eaux ou d'une rupture de la coque, les conséquences sont plus graves et peuvent amener la perte du navire. Pas un jour de voyage ne se passe sans que l'on aperçoive des bouts de cheminées, des extrémités de mats ou des coques de bâteau ainsi perdus. Il n'y a toutefois pas lieu de s'exagèrer ni l'importance du danger ni la fréquence des sinistres, car il faut tenir compte de l'intensité de la navigation sur le fleuve et du grand nombre d'années qu'une épave met à disparaître.

L'habileté du pilote ne doit même pas être incriminée dans la plupart de ces accidents : ce n'est le plus souvent pas lui qui s'est trompé de chemin, c'est le chemin lui-même qui a changé de place ; la topographie du fond du fleuve change, en effet, constamment de même que son niveau, et c'est ce qui complique les difficultés. Tel navire choisira, d'après son tirant d'eau, telle passe en tel mois, le mois suivant ou quelques jours plus tard, il devra en suivre une autre ; une année après, aux mêmes époques, le trajet sera encore différent, car le thalweg et les bancs de sable se seront modifiés.

A tout voyageur se rendant par eau de Corrientes à Assomption, l'on ne manquera pas de faire remarquer, en pleine forêt, à trois cents mètres de la rive, un navire de guerre paraguayen dont le mat se confond avec les arbres environnants : il s'échoua sur un banc de sable, il y a 40 ans, lors de la guerre du Paraguay; le banc de sable est devenu forêt et actuellement le fleuve la contourne.

Plus au Nord, là où les rives du fleuve se resserrent davantage, au point de ne lui laisser en certains endroits que 50 à 100 mètres de largeur, le navire continue de même sa marche de nuit par tous les temps. Les difficultés qu'on éprouve à diriger un vapeur par les nuits noires ne sont pas moindres ; le danger y est plus considérable et surtout plus prompt et plus imminent. Il y a à tenir compte, en effet, de l'étroitesse des passes et surtout des



LE RIO PARAGUAY. — LA NAVIGATION FLUVIALE.

coudes brusques du fleuve. Le nombre des boucles que décrit le cours peu incliné de celui-ci est tel qu'il arrive bien souvent que le bâteau passe le soir, après mille détours dans les directions les plus opposées, à 50 mètres d'un arbre ou d'une colline déjà en vue le matin. Des obstacles de tous genres : bancs de sable, et d'hydrophites, épaves, arbres, troncs et branchages entraînés par le courant, branches d'une longueur énorme appartenant aux arbres de la rive et qui surplombent le fleuve, viennent encore ajouter aux difficultés de la navigation. La direction générale est, toutefois, moins difficile à suivre, car elle est souvent indiquée par l'ombre, projetée par les rives, surtout lorsqu'elles sont boisées; on s'y trompe cependant et le danger d'erreur est accru par la grande rapidité avec laquelle il faut faire évoluer le navire pour éviter l'un ou l'autre de ces obstacles.

Il est fréquent dans les descentes, lorsque le courant est rapide, à l'époque des crues par exemple, de voir, dans les coudes brusques du fleuve, le navire, n'obéissant pas assez vite au gouvernail, faire une large embardée jusqu'à la rive opposée, malgré les efforts du moteur qui fait machine arrière. Si, à cet endroit, une maîtresse branche surplombe le cours de l'eau, tout est rasé sur le pont : cheminée, bastingages, etc. Malheur alors au passager novice qui, délaissant sa cabine à la recherche de plus de fraîcheur, aurait amarré, sur le pont, son hamac et son moustiquaire : un choc violent et la perte de son matériel sont les moindres inconvénients auxquels il est exposé.

Quelquefois, un incendie des hautes herbes ou même des forêts, embrase toute la contrée sur un espace d'une dizaine de lieues. Il est surprenant de voir évoluer le navire dans cette fournaise qui suit les innombrables sinuosités du fleuve.

Si le ciel est serein, le coup d'œil est magnifique et aide à supporter l'excessive chaleur du brasier ; lorsque le vent souffle, le spectacle devient terrifiant, d'immenses vagues de feu d'une hauteur énorme s'abattent sur le fleuve, accompagnées d'une fumée noire, épaisse et chaude, toute chargée de parcelles végétales carbonisées. La situation alors devient angoissante, et la respiration des plus pénibles.

Un incident fréquent de la navigation sur le Rio-Paraguay, au nord de Corumba, est l'obstruction complète du fleuve, sur un espace parfois de un à deux kilomètres, par des plantes aquatiques, retenues à un coude et qui s'y entassent au point de former un obstacle absolu au passage du navire lequel peut se

trouver emprisonné pour plusieurs jours. Les bateaux luttent en vain pour se frayer un passage et ne pouvant aller jusqu'au bout, ne peuvent pas davantage revenir en arrière, si c'est à la montée.

Les meilleurs bateaux, pour naviguer dans ces parages, sont les bateaux à aubes; leurs larges palettes prenant appui sur ce plancher improvisé aident à la propulsion Tout autre est le cas pour les navires à hélice. Les « racines » des plantes hydrophites, appelées dans le pays « camelotes », s'enchevêtrant autour des hélices et de l'arbre de couche, obligent à des arrêts continuels et leur enlèvement occasionne un travail laborieux et pénible. Ces fausses racines d'hydrophites, qui sont très résistantes, mesurent, en effet, souvent plus d'un pouce de diamètre et un à deux mètres de longueur.

Rien n'est plus étrange ni plus pittoresque que le spectacle d'un grand bateau de deux à trois cents tonnes, avançant lentement, malgré la marche très rapide de la machine, au milieu d'une prairie flottante toute couverte de fleurs. Lorsque le bateau ne parvient plus à vaincre la résistance des plantes, il s'arrête de lui-même, ses roues continuant à tourner pour éviter le tassement autour de l'embarcation; l'équipage descend sur la croûte solide qui recouvre le fleuve et va porter à vingt ou trente mètres en avant l'ancre du bord qui, accrochée aux plantes et reliée au treuil à vapeur installé sur le pont, sert de point de traction pour continuer la marche en avant. Cette opération, qui est à recommencer jusqu'à ce que le banc fleuri soit traversé, dure souvent toute une journée, les hommes marchant sur le fleuve, à côté du bateau, pour être plus prompts à reporter l'ancre en avant.

Cette promenade n'offre d'ailleurs aucun danger, le plancher qui recouvre le fleuve étant d'une résistance remarquable. On voit souvent, au moment des crues subites, se détacher, des rives ou des anses du fleuve, des bancs d'hydrophites de cent mètres et plus de diamètre, sur lesquels se trouvent réfugiés des boas, des carnassiers : jaguars ou pumas. Des plantes et des arbres de plusieurs mètres de hauteur s'y rencontrent même parfois. Un travailleur indigène, n'ayant d'autre moyen pour échapper aux mauvais traitements d'un patron brutal et oppresseur a fait ainsi au fil de l'eau un trajet de trente lieues vers l'aval, couché sur un radeau de deux mètres carrés d'hydrophites; courant à chaque instant le risque d'être dévoré.

Les indigènes qui ont à voyager en pirogue la nuit, profitent quelquefois aussi de ces ilots flottants auxquels ils amarrent leur embarcation pour descendre le fleuve tout à leur aise en s'épargnant la peine de pagayer. Il leur arrive si, dispensés de tout travail, ils se laissent aller au sommeil, de trouver à leur réveil leur esquif engagé à plusieurs lieues dans une baie sans issue ou incorporé dans une immense agglomération d'hydrophites.

Quelquefois le malheur est plus grand encore, j'ai eu le profond chagrin de le constater une nuit près du lac Oberaba. Je remontais le fleuve sur un grand vapeur à aubes, aux flancs duquel étaient amarrées deux lourdes allèges chargées de bétail.

La navigation vers l'amont se poursuivait sans encombre, autant que la lourdeur de la remorque le permettait. Le vapeur évitait les îlots d'hydrophites afin de n'en pas empêtrer ses roues, ou se contentait, lorsqu'ils étaient peu importants, de faire passer dessus une des allèges, le fond plat de ces embarcations rendant cette manœuvre de peu d'inconvénients. Le léger choc que l'on ressentait était alors suivi d'un bruissement doux et d'un amortissement du bruit des palettes qui, pendant un tour de roue, battaient l'herbe au lieu de l'eau. A un moment donné nous éprouvâmes un heurt violent accompagné d'un craquement sinistre ; les chaînes retenant la proue d'une des allèges se rompirent, et le courant ayant écarté l'embarcation du vapeur, les chaînes de poupe se brisèrent également. Le steamer dévia fortement dans l'autre sens et alla donner contre la rive, à la grande frayeur du personnel et des taureaux embarqués. La consternation fut plus grande encore lorsqu'on se rendit compte de ce qui s'était passé ; une roue du vapeur avait passé sur un banc d'hydrophites auquel avait été amarré, pour profiter de la dérive, un canot d'assez grande dimension. L'embarcation avait été anéantie, écrasée entre la roue et l'allège et les morceaux suivaient le fil du courant. Des marins déclarèrent avoir entendu des cris; le vapeur stoppa, mais ce fut inutilement que l'on explora le fleuve pour découvrir les occupants de la chaloupe. Nous apprîmes le lendemain que ceux-ci se trouvaient être une famille de cinq personnes que l'inondation avait chassée de sa demeure et qui descendait le fleuve avec ses bagages à la recherche d'un nouvel emplacement.

Des sondages officiels faits autrefois en cet endroit, par ordre du gouvernement du Brésil, avaient indiqué une profondeur de 60 mètres sans que l'on eut touché le fond !

La navigation sur la partie sud du fleuve vers le Parana et le Rio de la Plata est très intense, des vapeurs transatlantiques et de nombreux voiliers y pénètrent journellement jusqu'à Rosario de Santa-Fé, Corrientes ou d'autres villes situées encore plus en amont.

La navigation fluviale proprement dite, c'est-à-dire celle qui commence aux têtes de lignes de Montévidéo et de Buenos-Ayres, est organisée par des entreprises particulières; l'une de celles-ci, la Compagnie Mihanovich, fondée en 1876, comprenait déjà en 1902, 210 enbarcations parmi lesquelles 33 beaux et grands vapeurs modernes pour passagers et faisait un trafic continu entre les différents points de l'Argentine et de la République du Paraguay. Jusqu'en ces dernières années le service régulier et officiel de navigation jusqu'à Corumba (Brésil) était confié à la seule Compagnie du Loyd Brazileiro dont les trois vieux vapeurs : le *Diamantino*, le *Ladario* et le *Rapido* effectuaient péniblement le trafic au moyen d'un seul voyage par mois au lieu des deux que prescrivait le contrat passé avec le gouvernement brésilien qui payait de ce chef à cette compagnie une subvention mensuelle de 45 contos de reis (environ 70,000 fr.).

De Corumba vers Cuyaba et Saô Luiz de Caceres, le service officiel de navigation était entrepris par de petits vapeurs de calage moindre (30 à 40 tonnes) également subventionnés et qui se bornaient à faire de même, un seul voyage par mois.

De nombreux vapeurs appartenant à des particuliers ou à des entreprises commerciales ou industrielles privées, complétaient ce service. Chose anormale mais qui, cependant, ne doit pas étonner, la navigation particulière non subventionnée était bien faite et enrichissait ses armateurs, tandis que le service de la ligne officielle, largement subventionnée cependant, laissait à désirer et aboutissait à la faillite de l'entreprise. J'ajouterai que celle-ci est actuellement réorganisée par les soins d'une compagnie européenne, qui fait de bonnes affaires et dont la ligne donne, paraît-il, toute satisfaction au public. Je ne puis donc que regretter, une fois de plus de n'avoir pu déterminer des industriels ou financiers belges à s'en charger comme cela m'avait été proposé en 1898 par les autorités brésiliennes qui ont une préférence toute particulière pour nos nationaux, quand il s'agit de confier à des étrangers un service public.

Qu'on ne s'illusionne pas à croire que c'est une sympathie naturelle qui pousse les Brésiliens à traiter avec les Belges de

préférence aux Anglais, aux Allemands et aux Italiens. Un ministre brésilien résumait très judicieusement l'opinion généralement admise à ce sujet en me disant que l'Allemagne représentée par sa nombreuse colonie du Rio Grande du Sud, où l'on parle déjà autant le teuton que le portugais, se faisait trop envahissante, qu'en cas de conflit à propos d'un service public l'Angleterre était trop prompte à envoyer un navire de guerre et que l'Italie réclamait trop aisément, à tout propos, des centaines de mille lires d'indemnité, tandis que la Belgique, avec un appareil extérieur plutôt réduit, se montrait moins exigeante.

Quelqu'en soit le motif, la situation privilégiée existe de fait, et c'est à nos nationaux à en profiter.

*
* *

Fret. — Jusqu'en 1895 le fret payé de Corumba à Montevideo, pour une tonne de marchandises, était, d'après le tarif du Llyod Brazileiro, de 130 milréis ; certains expéditeurs payaient ce prix exorbitant d'après sa valeur « or » d'autres à sa valeur « papier » selon la fantaisie de l'Agence du Lloyd qui opérait le recouvrement. Les uns acquittaient donc 364 francs pour le transport de 1000 kilogrammes de marchandises pendant un voyage de 8 à 10 jours vers l'aval tandis que d'autres payaient environ 130 francs. Une tonne de marchandises était ainsi plus taxée pour un transport de 8 jours par de mauvais bâteaux, qu'elle ne l'eût été pour faire plusieurs fois le tour du monde (le fret moyen d'Angleterre à Montevideo est de 25 francs la tonne). Comment dans ces conditions pouvait-on espérer faire prospérer le pays ? Quel est le produit d'exportation pondéreux et de moyenne valeur qui eut résisté à ces tarifs ? Et sur les petites lignes Saô Luiz-Corumba et de Cuyaba-Corumba, c'était pis encore, on y payait pour deux jours de navigation 500 reis par arrobe de 15 kilos c'est-à-dire environ 5 centimes le kilo.

Ces chiffres suffisent à expliquer le peu de développement commercial du Matto Grosso surtout en matière d'exportation. Le port d'Anvers et tous les ports du Nord de l'Europe reçoivent en effet des millions de tonnes de produits dont le prix de vente ne dépasse pas 15 centimes le kilo ; comment le Matto-Grosso eût il pu y envoyer les siens, alors que le transport de ces marchandises dans un port de réembarquement de l'Atlantique coûtait déjá, rien qu'en fret, plus du double de ce prix.

Heureusement, cette situation s'est déjà sensiblement modifiée

et l'initiative de cette amélioration est due en partie aux mesures que je me décidai à prendre lorsque j'assumai, en 1895, la direction d'une importante compagnie belge du Matto-Grosso dont les produits constituaient la moitié de l'exportation totale de tout l'Etat. Je fis remarquer à la Compagnie du Lloyd Brazileiro ce que son prix arbitraire de 130 Reis le kilo avait d'exorbitant, et, ne parvenant à en obtenir qu'une réduction minime, en considération de la grande quantité de produits exportés, je fis appel à la concurrence paraguayenne. Les vapeurs *Leda*, *Pollux* et autres de la firme Vierci et Cie d'Assomption entreprirent aussitôt ce service à un prix moindre. Je tins la dragée haute au Lloyd Brazileiro, dont les bâteaux partaient à vide, et celui-ci fut très heureux d'accepter d'une façon définitive le prix de 35 francs la tonne, tant pour l'amont que pour l'aval, avec une réduction de 15 p. c. en faveur de la Compagnie belge. Ce frêt de 35 francs la tonne a été maintenu depuis et c'est celui que l'on paie actuellement sur presque tous les vapeurs faisant le transport sur la ligne Montevideo-Corumba.

Navigation sur les rivières. — La navigation à vapeur sur les affluents du Haut-Paraguay est peu différente de la navigation sur le fleuve lui-même.

Les steamers, de dimensions beaucoup moindres, ne peuvent caler, chargés, plus de 30 à 50 centimètres, le lit de certaines rivières, telles le Rio Cuyaba, ne présentant pas, en maints endroits, une plus grande profondeur d'eau, à l'époque de la sécheresse.

La limite de calage, obligeant à réduire la puissance du moteur et celle de la chaudière, la vitesse du navire s'en trouve naturellement considérablement diminuée. D'autre part, le faible tonnage du navire rend souvent nécessaire de reporter une partie de son chargement sur une ou plusieurs allèges qui sont prises à la remorque.

Cette lourde remorque et la force du courant, réduisent fréquemment la marche du vapeur à celle d'un chariot attelé de bœufs. La navigation est alors trés pénible ; les rives étant très rapprochées, les moustiques abondent, la chaleur provenant de l'action combinée des rayons du soleil et des chaudières est intolérable. La cheminée vomit des flammèches et une pluie de tisons, témoignant de la lutte du chauffeur contre le bois vert, qui se consume sans fournir le calorique voulu. Ces tisons

brûlent les chapeaux et les vêtements et l'on doit souvent préserver les mains et le visage de leurs atteintes Pas le moindre confort à bord où l'espace manque d'ailleurs pour en installer. Le vapeur compte 4 petites cabines à 2 couchettes et 2 autres superposées, où il fait atroce; les fourneaux des cuisines, et ceux de la chaudière en chauffent le plancher tandis que le soleil en rôtit la mince cloison servant de toiture.

Les passagers de 1re classe (dans la langue du pays on dit : passagers de cabine) sont souvent nombreux; il m'est déjà arrivé de faire le voyage Corumba-Cuyaba avec 90 passagers, dont 36 dames, à qui l'on avait gracieusement cédé les 16 couchettes des cabines. Le voyage dura sept jours au lieu des trois que comportait la distance. Les journées paraissaient interminables; l'espace pour se déplacer faisant défaut, les infortunés voyageurs que les nombreux méandres de la rivière amenaient du côté du soleil, ne pouvaient songer à bouger. La malpropreté résultant de l'encombrement, la chaleur, la rareté de l'air tout imprégné des senteurs musquées des parfums affectionnés par des passagers nègres, hommes et femmes, très nombreux à bord, ajoutaient au supplice. La nuit c'était pis encore : un vrai bivac en commun, avec toutes ses promiscuités; les plus diligents pendaient leurs hamacs aux endroits favorables, les autres s'arrangeaient comme ils le pouvaient, s'installant sur le plancher, sur les tables, partout où il y avait un mètre carré d'espace disponible; les derniers venus suspendaient leur couchette au dessus de celles des autres, s'y glissaient avec l'aide complaisante des voisins et n'en pouvaient plus bouger sans leur secours. Il ne pouvait être question de moustiquaire dans cet enchevêtrement. Parfois, un orage, un de ces violents orages des pays tropicaux, balayait de son averse diluvienne tout le campement; c'était alors, dans la nuit noire, un sauve-qui-peut général dans le fond du bâteau, qui n'offrait, contre cette avalanche d'eau, qu'un abri illusoire. Le matin, le supplice reprenait; le bain était impossible et les ablutions très réduites.

Les repas se faisaient par « sections »; ce terme de bord indiquant que les passagers ne pouvaient se mettre à table que par groupes successifs; l'ennui et la mauvaise chère modéraient d'ailleurs l'appétit. Le combustible étant de mauvaise qualité, il en fallait charger d'énormes quantités et cet embarquement faisait perdre un temps considérable.

Ajoutons que sur certains hauts fonds, le vapeur et les allèges

devaient être complètement déchargés pour pouvoir franchir l'obstacle. Le chargement était transporté en canots, ou même à dos d'homme, sur celle des embarcations qui avait traversé la passe !

Je ne décrirai pas ici les fatigues des voyages de rivières, en barque ou en pirogue.

Les barques longues de 15 mètres, quelquefois plus, creusées dans le tronc d'un seul arbre, peuvent transporter un nombre respectable de tonnes de marchandises. On les fait mouvoir à l'aide de rames ou de pagaies, comme les pirogues, ou plus souvent en les poussant au moyen de perches (zingas), prenant appui sur le fond de la rivière Tant que l'on navigue vers l'aval, tout va relativement bien, par contre, les voyages vers l'amont sont pénibles et longs. La trajet Corumba-Cuyaba long de 125 lieues environ dont je viens de parler, que je mis 7 jours, à effectuer et qu'un bon vapeur franchit en 2 1/2 jours, exige, pour un barque chargée, à peu près un mois. Ce sont là des moyens de navigation auxquels le colon ne doit recourir que dans des cas exceptionnels, et lorsqu'il ne peut faire autrement ; c'est du cabotage qu'il faut laisser aux professionnels, qui, presque tous dans le pays, sont portugais.

Voyage de Belgique au Matto-Grosso. — La visite du Matto-Grosso est à conseiller : aux savants, qui y trouveront ample matière à études et à découvertes scientifiques dans les vastes domaines des règnes animal, végétal et minéral, ainsi qu'aux commerçants, industriels et financiers qui voudraient profiter de ces études pour le fructueux placement de leurs produits ou de leurs capitaux.

L'état de Matto-Grosso est disposé à accorder de larges concessions pour la construction de chemins de fer. Les frais d'exploitation de ces lignes et la rémunération des capitaux engagés seraient couverts tant par le produit du transport des marchandises et des voyageurs que par une intervention pécuniaire de l'Etat, qui engagerait sa garantie jusqu'à concurrence d'un taux d'intérêt à convenir.

L'Etat cherche également à conclure, à des conditions à débattre, un emprunt de cinq millions de francs, qui serait largement rémunéré et sûrement garanti. Des pouvoirs m'avaient été donnés, à mon départ du Brésil, par le Président de l'Etat pour traiter cette question. Des raisons de convenance personnelle m'ont empêché de m'en occuper jusqu'à présent.

Des industriels pourraient s'intéresser dans la création d'entreprises à revenus élevés et sans grands aléas, telles que : *tanneries et usines pour l'extraction du tannin*, *scieries pour les bois* — dont il sera parlé plus loin — *briqueteries*, — on construit énormément dans le pays ; le combustible ne manque pas, la terre à briques abonde et les briques se paient 80,000 reis le mille, c'est-à-dire 12 centimes pièce, les tuiles simples, plus encore — *fabriques d'allumettes*. — une boîte d'allumettes belges ou allemandes (dites suédoises) coûte 100 reis et le bois propre à cette fabrication se trouve en surabondance — *fabrique de bougies*. — une petite bougie coûte 150 reis — *entreprises d'éclairage*, *brasseries*, *sucreries, distilleries*, *ateliers de construction*, etc., etc.

Trouveraient également avantage à se rendre au Matto-Grosso les *médecins, vétérinaires, dentistes*, etc., dont les services sont très recherchés et largement rétribués ; *les ouvriers agricoles et colons*, auxquels le gouvernement concède, par famille, dès leur arrivée, à titre définitif et absolument gratuit, 50 hectares de terres, choisies parmi les meilleures pour l'agriculture ; *aux chasseurs* professionnels et amateurs qui trouveront, en même temps que les vivifiantes émotions de leur sport favori, de belles peaux de jaguars, de serpents, de crocodiles, d'oiseaux aux plumages variés et à riches aigrettes ; *aux pêcheurs* qui ne doivent craindre que de se voir dégoûtés de leur sport par l'abondance des poissons, enfin tous ceux que le goût des voyages pousserait à aller voir le plus beau pays du monde.

Le trajet se compose de deux parties distinctes : un voyage transatlantique d'un port Belge à Montevideo et un voyage fluvial de Montevideo à Corumba.

Voyage de Montevideo à Corumba. — Les renseignements précédemment fournis, au sujet de ce voyage fluvial seront, je pense, utilement complétés par les indications pratiques qui vont suivre.

La durée du voyage est de 15 jours à la montée et de 8 jours au retour. Cette durée varie parfois d'après la ligne de navigation empruntée et le volume des eaux du fleuve.

Le prix du voyage est d'environ 300 francs en première classe, nourriture, vins, bagages compris. Par suite du manque de confort, le voyage en deuxième classe ne peut être conseillé, pas même aux personnes les moins fortunées. Les tickets se prennent

à Montevideo, à l'agence du Lloyd Brazileiro ou à celle de la ligne Mihanovich et Cie.

Le steamer remonte, au départ, le Rio de la Plata dont la largeur à l'embouchure ne doit pas être inférieure à 40 lieues. Ce que j'ai dit précédemment de ce fleuve me dispense d'y revenir.

Il n'entre pas davantage dans mon intention de fournir une description de Montevideo, capitale de la République Orientale de l'Uruguay, ou de la moderne et importante Buenos-Ayres, la capitale de la République Argentine, non plus que de Rosario de Santa-Fé, belle ville construite à l'Européenne et dont le développement d'origine récente s'est fait avec une rapidité extraordinaire. Ces descriptions sont, en effet, données d'une manière très complète dans tous les traités de géographie.

Le vapeur fait escale dans ces villes pendant un nombre d'heures qui varie d'après l'importance des localités et qui est toujours suffisant pour en permettre la visite générale.

Toutes ces villes de l'Amérique du Sud sont construites d'après un tracé uniforme; les rues sont également larges, également espacées et se coupent à angles droits. Cette disposition, que ne présentent pas nos vieilles villes d'Europe, facilite beaucoup l'orientation de l'étranger, auquel un plan sommaire permettra de se diriger sans devoir demander le moindre renseignement.

Le steamer fait encore escale aux villes argentines de : Saint-Nicolas, Parana, Santa Elena, Bella-Vista et Corrientes.

Après un jour de navigation, laissant à l'Est le Rio Uruguay, on quitte les eaux du Rio de la Plata pour entrer dans celles du Parana.

Vers le cinquième jour de navigation et une heure environ après avoir quitté Corrientes, on laisse de même, à l'Est, le Haut-Parana, pour suivre désormais, toujours dans la direction du Nord, les eaux du Rio Paraguay.

La rive gauche, d'Argentine devient Paraguayenne, tandis que la rive droite continue à appartenir à la première de ces républiques jusqu'au Rio Pilcomayo, affluent du Paraguay, qui débouche dans le fleuve en face d'Assomption, capitale du Paraguay, où l'on arrive vers la septième journée de navigation.

Entre Corrientes et Assomption (en espagnol Asuncion) le fleuve reçoit plusieurs affluents, tant du côté Paraguayen que du côté Argentin; l'un des plus importants des affluents de cette

dernière rive est le Rio Bermejo dont les eaux jaunes et sablonneuses coulent pendant plusieurs kilomètres dans le Rio Paraguay avant de s'y mélanger à celles du fleuve.

Le Rio Pilcomayo formant la frontière Argentino-Paraguayenne, également très important et très intéressant, fut exploré en 1721 sur un parcours de 1700 kilomètres, par le Père Jésuite Patiño.

Les Pères Jésuites espagnols avaient. déjà à ce moment, conquis pacifiquement et partiellement civilisé presque tous les pays de l'Amérique du Sud, excepté le Brésil, qui fut colonisé par les Portugais. De nombreuses rivières furent explorées à cette époque ; des rios considérés comme impraticables furent parcourus et fouillés, et de hardis voyageurs traversèrent des forêts qui, maintenant encore, passent pour complètement vierges. Des tribus d'Indiens qui avaient subi un commencement de civilisation sont redevenues sauvages sans qu'on n'ait plus cherché à à entrer en rapports avec elles.

On parle vaguement, dans l'Amazonie, d'Indiens aux yeux bleus et à longues chevelures blondes, qui n'apparaissent que la la nuit, Indiens féroces disent les uns, albinos disent les autres, tandis qu'on soutient aussi qu'ils sont simplement descendants des premiers colons (des Hollandais, peut être).

Quoiqu'il en soit, l'expansion colonisatrice, dont l'essor s'est si fortement accentué de nos jours, ne s'est guère manifestée dans l'Amérique du Sud au cours de ces derniers siècles. La colonisation y a perdu du terrain plutôt qu'elle n'en a gagné. Ce fait est d'autant plus étrange que les explorateurs disposent depuis nombre d'années de moyens de transport perfectionnés, parmi lesquels la navigation à vapeur, si nécessaire aux voyages fluviaux vers l'amont.

Une des preuves les plus probantes de ce recul est la suivante :

Sur le cours du Guaporé, sous-affluent de l'Amazone, au centre d'une région déserte, où de nombreux passages dangereux rendent la navigation difficile, où un de nos compatriotes fut blessé en 1902 d'un coup de flèche lancé par des Indiens qu'il n'avait pas autrement provoqués qu'en accostant à la rive pendant quelques instants, existe, depuis 1776, un magnifique fort du système Vauban, de plus de 120 mètres de front, armé d'une centaine de canons en bronze. Ce fort, véritable monument d'art militaire, est construit à une centaine de lieues en amont des rapides du Rio-Madeira où l'on se propose actuellement de

construire un chemin de fer; rapides que les chargements de caoutchouc descendent avec beaucoup de difficultés et que les embarcations sur lest, remontent elles-mêmes laborieusement et non sans périls. Toutes les pièces de ce monument, tous ses canons, toutes les pierres employées dans sa construction, ont suivi, il y a 230 ans, cette route, reconnue de nos jours, comme difficile et périlleuse.

Ces faits prouvent l'intrépidité des colons du XVIIIe siècle et peut-être bien aussi une certaine décadence, ou tout au moins un relâchement de vigueur parmi ceux du XXe siècle.

De Corrientes à Assomption, le steamer fait encore escale du côté Paraguayen à Humaitá, à Villa del Pilar, à Villa Oliva et à Villeta et, du côté Argentin à Formosa. Ces localités sont peu importantes mais toutes très originales et pittoresquement assises sur les rives du beau fleuve. Elles progressent toutes à vue d'œil, celle-ci par l'industrie et le commerce des produits de la forêt, celle-là par le développement de l'agriculture et de l'élevage.

A certaines de ces escales, le bâteau descendant le fleuve reçoit des cargaisons d'oranges; ce chargement est effectué par des femmes, et, malgré la rapidité des manipulations, dure plusieurs heures. Ce détail permet de se faire une idée du nombre des fruits ainsi embarqués. Des vapeurs de 1000 tonnes en prennent des chargements complets, qu'ils transportent à Buenos-Ayres.

Chaque femme, et elles sont quelquefois des centaines à faire ce manège, porte sur la tête une manne remplie d'oranges qu'elle vient, en courant, déverser à bord. Le coup d'œil que présente ce chargement est animé et pittoresque, surtout quand il se fait la nuit à la lueur des torches.

C'est à l'est de cette région, sur l'Iguassú, affluent du Parana, qui sert de frontières aux républiques Argentine, du Brésil et du Paraguay, que se trouve la fameuse cataracte de 60 mètres de hauteur, dont on entend le bruit à deux lieues de distance et qui est plus imposante et plus belle, dit-on, que celle du Niagara.

Dès l'embouchure du Paraguay, les noms des localités, des passes, des îles, des rives du fleuve rappellent autant d'épisodes de combats navals ou terrestres, livrés pendant la terrible guerre du Paraguay contre le Brésil, l'Uruguay et la République Argentine, guerre féroce marquée de part et d'autre par de nombreux traits d'héroïsme et qui finit en 1868 par l'anéantissement, non seulement de la flotte et de l'armée du Paraguay, mais encore de

la nation Paraguayenne entière, que le féroce dictateur Lopez avait fanatisée pour la guerre, n'exemptant de celle ci que les femmes, les jeunes enfants et les vieillards impotents.

Une des conséquences de la lutte fut l'anéantissement presque total de la population masculine du Paraguay. La polygamie qui en résulta. presque obligatoirement pour les quelques survivants valides du sexe mâle, est entrée dans les mœurs et n'en est pas encore sortie complètement, maintenant que le motif de son instauration a disparu. Le Paraguay passe encore, par tradition, pour être le pays aux nombreuses femmes. Il est cependant certain que les nouvelles générations ont depuis la guerre rétabli l'égalité des sexes. Ce n'est plus guère, à l'heure actuelle, que, parmi les vieillards, que les hommes soient en infériorité numérique par rapport aux femmes.

Assomption, capitale du Paraguay, est une cité d'aspect original et pittoresque, très intéressante à visiter, de même que la ville, également paraguayenne de Conception, moins importante que la capitale et qui est située sur la même rive du fleuve, à deux jours de navigation vers l'amont.

Il est bon de recommander aux voyageurs de ne pas visiter ces localités aux heures de la sieste, c'est-à-dire entre onze heures et trois heures, car ils trouveraient les maisons fermées et les services publics interrompus, même celui des tramways qui cessent de circuler de douze à deux heures. Les naturels de l'endroit disent volontiers « qu'à ces heures, on ne rencontre dans les rues de la ville que les chiens et les étrangers ».

Dans le nord du Paraguay, les rives du fleuve se resserrent, le terrain devient plus montagneux et le site plus pittoresque, le pays est plus peuplé, surtout d'Indiens qui, à partir d'Asuncion, viennent souvent à bord des bâteaux pendant les arrêts et même accostent en pleine marche. venant demander quelques provisions en échange de trophées de chasse.

Au lendemain du départ de Conception, le bâteau s'arrête au Rio Apa, frontière méridionale du Matto-Grosso, c'est-à-dire du Brésil, où montent à bord les douaniers brésiliens.

Plus en amont on côtoie le fort paraguayen d'Olympo et, après vingt-quatre heures de montée, le fort brésilien de Coïmbra construit en 1775 par les Portugais et célèbre par deux sièges glorieux soutenus en 1801 contre les Espagnols et en 1864 contre les Paraguayens.

Les archives rapportent le texte des sommations faites lors de

ces attaques par les assaillants et des réponses qui leur furent données par les défenseurs. Je ne puis me dispenser de citer ici la réponse du commandant du fort, à la sommation qui lui avait été faite de se rendre dans le délai d'une heure, aux forces supérieures qui l'entouraient.

Fort de Coïmbra, 17 septembre 1801.

« J'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence que l'inégalité des forces fut toujours pour les Portugais un puissant stimulant à ne pas abandonner leur poste, à le défendre jusqu'à la dernière extrémité, à repousser l'ennemi et à s'ensevelir sous les ruines du fort qui leur était confié.

» C'est dans cette résolution que se trouvent tous les occupants de ce fort, qui ont l'insigne honneur de voir devant eux la personne distinguée de Votre Excellence que Dieu garde.

» Ricardo Franco de Alimeida Serra. »

*
* *

A deux kilomètres en amont du fort de Coïmbra est située une merveilleuse grotte appelée grotte d'enfer, dont les nombreuses et grandioses salles superposées et les innombrables stalactites et stalagmites ont fait l'objet de descriptions enthousiastes.

Le steamer passe encore devant différentes petites localités ; devant le Rio Miranda, ainsi que devant l'arsenal de marine de Ladario et arrive, quinze à vingt jours environ après son départ de Montevideo, à Corumba, ville et port important du Matto-Grosso, dont j'aurai plusieurs fois l'occasion de parler dans la suite.

Comme je l'ai fait observer, le voyage de retour vers l'aval par la même voie, ne prend que huit à dix jours et est beaucoup plus agréable que la montée.

De Corumba, le voyageur peut se rendre par des vapeurs de moindre tirant d'eau, à Miranda ou Nioac, par le Rio Miranda ; à Cuyaba, par les Rios Saô-Lourenço et Cuyaba, et à Saô-Luiz de Caceres, en continuant le voyage vers le Nord sur le Rio Paraguay.

Cette dernière voie conduit rapidement à l'intéressante région des lacs Mandioré, Gahyva et Oberaba. Celui-ci mesure environ vingt kilomètres de largeur. Pendant la saison des hautes eaux, lacs, fleuves et marais se confondent en une immense nappe d'eau et occupent tout le bas-fond d'une ancienne mer.

L'ensemble de ces terrains d'inondations appelé autrefois Lago (lac) Xarayes ne mesure pas moins de 600 kilomètres du Sud au Nord et, en certains endroits, 250 kilomètres de l'Est à l'Ouest. C'est la région des prés fleuris d'hydrophites, qui, souvent emprisonnent les navires au milieu du fleuve. C'est aussi la région où l'action du vent sur l'immense nappe d'eau soulève des vagues semblables à celles que l'on rencontre en pleine mer et qui rendent parfois la navigation périlleuse pour les petits bâteaux.

J'ai essuyé à cet endroit (Lac Gahyvá) une forte tempête. Je montais, avec trois compagnons, dont notre compatriote, M. Magis, ancien explorateur congolais encore en ce moment en mission au Matto-Grosso où il accomplit un second terme de séjour, et deux indigènes, un petit bâteau à vapeur en acier, peu stable, ne calant pas plus de vingt-cinq centimètres. L'orage, précédé comme toujours, là bas, d'un violent ouragan, nous surprit à la tombée de la nuit et l'obscurité régna immédiatement. Nous parvînmes à amarrer fortement le bâteau à un arbre qui émergeait du champ d'inondation et nous passâmes la nuit, secoués par les vagues, vidant sans interruption le bâteau qui embarquait des lames, et nous attendant à tout moment à couler à pic sans espoir d'atteindre la terre ferme, distante de plusieurs lieues. Auprès de nous, attendant une proie qui leur paraissait assurée, se mouvaient des Jacarés qui sont légion à cet endroit et dont nous entendions les lugubres rugissements.

Le temps se calma cependant et nous fûmes sauvés. Le lendemain matin, au lever du soleil, grand fut notre étonnement en constatant que le tronc choisi par nous comme un sûr point d'attache, appartenait à un arbre mort, dont, toutes les branches étaient déjà tombées. Le feuillage vert que nous avions vu ou cru voir à la nuit tombante était celui de lianes qui l'entouraient.

M. Magis et moi nous avons souvent reparlé de cette nuit passée sur le Lac Gahyvá.

C'est dans cette célèbre région des inondations que les Indiens Guatós ont leurs baraquements. C'est là aussi que je vécus pendant 8 ans avec ma famille, composée de ma femme et de deux jeunes enfants dont l'aîné naquit en cet endroit et d'une brave domestique Alostoise dont le courageux dévoûment ne se démentit pas un seul instant.

Les arbres portent tous une marque circulaire, indiquant le niveau des hautes eaux. En temps de sécheresse, toutes les eaux,

à part celles des grands lacs, s'écoulent dans le fleuve et ce pays d'innondations devient alors un désert où l'on court risque de mourir de soif.

Au temps des hautes eaux les endroits habités sont de légers mamelons de quelques mètres de diamètre, n'émergeant pas du niveau des mers de plus de 20 à 50 centimètres et dont plusieurs arrivent à être sous eau pendant les fortes crues. Ces endroits sont appelés dans le pays : atterrados ou atterradinhos — remblais ou petits remblais.

Chaque année pendant la période de cinq mois, que dure la crue, les familles habitant cette région, vivent isolées du reste du monde, c'est alors surtout que le chef de famille doit se montrer à la hauteur de sa mission et pouvoir remplacer pour lui-même et pour les siens les spécialistes tels que : médecins, dentistes, accoucheurs, etc. Il est vrai que l'on se passe fréquemment en toutes saisons dans le Campo de ces praticiens que l'on devrait faire venir à prix d'or de la ville voisine, à une centaine de kilomètres.

Les mamelons auxquels je faisais allusion ont sans doute été occupés depuis des siècles par de nombreux Indiens, car ils sont pleins de sépultures. Ce sont de véritables ossuaires humains. Il est impossible, en quelque endroit qu'on en fasse l'expérience de creuser un trou de $0^{m}75$ de profondeur sans rencontrer une urne funéraire contenant des ossements d'Indiens, des amulettes et d'autres objets au sujet desquels aucun des Indiens habitant actuellement la région ne peut donner la moindre explication car leurs modes d'inhumation sont tout différents.

Voyage de Belgique à Montevideo. — Le voyage jusque Montevideo se fait par une des nombreuses lignes de navigation, reliant l'Uruguay à l'Europe.

Il y a lieu de tenir compte pour le choix à faire entre ces services du prix, des conditions de la traversée et du choix des escales, qui varient pour chaque ligne. Par conditions de la traversée, il faut entendre les qualités qu'offre le navire : stabilité, vitesse, confort; le régime du bord, la propreté, les installations pour bains et aussi la « classe » de passagers fréquentant les bateaux de la ligne.

Il est difficile de conseiller une ligne de navigation plutôt qu'une autre, car les goûts et les appréciations diffèrent.

Voici du reste les itinéraires et les conditions de voyage de la plupart de ces lignes : Hamburg-Sudamerikanische dampfschif-



Matto-Grosso. — Le Port de Corumba

fahrts-Gesellschaft. Itinéraire : Hambourg, Boulogne, Southampton, La Corogne et Vigo, avec escale facultative à Ténérife à l'aller et à Funchal (Madère) au retour. Royal Mail Steam Packet Cy. Itinéraire : Southampton, Cherbourg, Vigo, Lisbonne, l'île Saint-Vincent (cap Vert), Pernambouc, Bahia, Rio de Janeiro, Montevideo. Norddeutscher Lloyd. Itinéraire : Brême, Anvers, Montevideo (en ces derniers temps, ces vapeurs ne prenaient plus de passagers de 2e classe). The Pacific Steam Navigation Cy. Itinéraire : Liverpool, La Rochelle-Palice, La Corogne, Vigo, Lisbonne, Saint-Vincent, Pernambouc, Bahia, Rio de Janeiro, Santos et Montevideo. Compagnie des Messageries Maritimes. Itinéraire : Bordeaux, Leixoës, Lisbonne, Dakar, Rio de Janeiro, Santos et Montevideo. La Veloce. Itinéraire : Gênes, Barcelone, Saint-Vincent, Montevideo.

* * *

La durée de la traversée diffère, selon les lignes, de 18 à 30 jours. La vitesse moyenne est de 15 milles à l'heure (28 kilomètres).

Les prix varient également : ils sont de 500 à 700 francs en 2e classe ; de 700 à 1,000 francs en 1re classe ; de 1,200 à 3,200 francs en cabine de luxe. Les billets « aller et retour » sont valables pendant un an. Ils bénéficient d'une réduction de 25 p. c. Pour les voyages en famille la réduction est de 10 à 30 p. c.

Le transport d'un chien coûte de 50 à 120 francs, avec, en plus, les frais de nourriture. Celui d'un vélo de 10 à 25 francs.

L'interchangeabilité des billets est admise par certaines compagnies. Le prix des billets comprend tous les frais de la vie à bord : nourriture, vins de table, bains, bagages, etc. Toutefois sur les vapeurs allemands, le vin de table n'est pas compris dans le prix du passage. Le voyage peut être interrompu. A bord des vapeurs allemands on peut, moyennant un supplément, disposer des cabines des officiers du bord, y compris celle du commandant. Cette location est prévue par les tarifs de la Compagnie.

Distance de Liverpool à Montevideo : 6,710 milles.

* * *

Le voyage de Belgique à Montevideo est agréable et intéressant. Il permet de visiter Lisbonne, la côte d'Afrique, Funchal (île Madère, un vrai Eden), Rio de Janeiro, ville de 28 kilomètres de longueur, récemment reconstruite et dont le

port, dans une baie circulaire entourée de montagnes, est une des merveilles du monde, Pernambouc, Bahia, etc.

Les installations du bord sont superbes et la stabilité est assurée à bord des transatlantiques. Nos compatriotes ne doivent pas juger de ces voyages d'après une traversée Ostende-Douvres, où les vapeurs, pour bien installés qu'ils soient, n'ont rien de comparable aux palais flottants transatlantiques et où l'agitation de la mer battant les cotes, contraste avec le calme plat de l'Océan.

On juge trop la navigation maritime d'après les cas exceptionnels ; le golfe de Gascogne, par exemple, dont les tempêtes sont légendaires n'est pas toujours aussi terrible. Je l'ai traversé huit fois à des saisons différentes et jamais je n'y ai vu une vague atteignant un mètre de hauteur. Quant aux sinistres maritimes ils se réduisent à presque rien si l'on tient compte de l'immense mouvement quotidien de la navigation mondiale.

Je considère le moindre voyage en chemin de fer ou en automobile comme un casse-cou en comparaison de la plus longue traversée.

La vie du bord est animée et luxueuse, trop luxueuse même, car on la préférerait beaucoup plus simple. A bord de certains steamers il n'y a pas moins de cinq repas par jour et plusieurs de ces repas sont de véritables banquets. Le dîner se passe en habit, et toilettes de soirées.

Tous les jours de 9 à 11 heures du matin il y a un concert donné par la fanfare du bord ; et de 7 à 9 heures pendant le dîner un second concert symphonique.

Les heures passent rapidement, réparties entre les lectures dans une bibliothèque abondamment fournie, les jeux divers, les sports, les concerts musicaux, les spectacles, etc Rien ne manque aux installations du bord : établissements de bains d'eau douce, d'eau de mer à la température désirée, salons divers, chambre noire pour photographes. Dans les cabines, éclairées à la lumière électrique se trouvent des ventilateurs et sonneries électriques, des porte-voix. En un mot le confort moderne poussé aux dernières limites.

CLIMATOLOGIE

Le climat de l'Etat de Matto-Grosso est aussi bon que peut l'être un climat tropical. On ne constate que peu ou pas d'épidémies. Celles occasionnées par la variole, autrefois très redoutées, sont devenues beaucoup plus rares. La fièvre jaune, si meurtrière dans d'autres parties du Brésil, est ici inconnue; par contre, les fièvres paludéennes exercent leurs ravages, beaucoup plus dans les forêts humides que dans les plaines basses et les marécages.

Ces forêts humides ne se rencontrent que dans les parties les plus élevées de la contrée, vers les sources et les hauts cours de l'Arinos du Xingu, du Guaporé et de certains autres affluents Sud de l'Amazone. L'on peut donc affirmer, contrairement à toutes les données émises et admises sur la matière, qu'au Matto-Grosso, les parties basses, marécageuses et inondées appartenant au bassin du Paraguay sont salubres, tandis que les luxuriantes forêts tropicales des terrains élevés sont extrêmement meurtrières.

La saison des pluies et des inondations des terres basses commence généralement en novembre pour finir en mai. Les pluies sont continues et presque toujours diluviennes; l'on évalue à 3 mètres la hauteur moyenne de la couche d'eau qui tombe annuellement sur la région. La saison sèche ou l'hiver, au cours de laquelle la moindre pluie constitue une rare exception, commence en mai pour finir en octobre.

Il va sans dire que dans ces régions la dénomination « hiver » ne doit pas éveiller comme en Belgique, l'idée d'un froid intense. Il n'est pas rare de constater. au cœur de l'hiver, une température supérieure à 30° centigrades, ce n'est qu'exceptionnellement que le thermomètre descend au-dessous de 20° et les quelques jours de grands froids de l'année sont ceux ou il atteint 15, 14 et quelquefois 13 ou 12° au-dessus de zéro.

Ces froids, qui paraîtraient printaniers en Belgique, sont cependant très rigoureux sous les tropiques et très durs à supporter non seulement pour la population indigène, mais même pour les Européens qui en souffrent autant qu'elle.

J'ai constaté souvent que les Européens, qui supportaient le moins bien la chaleur torride de ces climats, étaient également ceux qui souffraient le plus du froid très relatif qui y régnait

exceptionnellement. Rien n'est lamentable d'ailleurs comme un pays chaud sans soleil et sans chaleur : rien n'y bouge, la nature semble engourdie, les hommes, les animaux et la végétation souffrent et quelquefois meurent. Les nègres bleuissent, les Peaux-Rouges paraissent bronzés, le hâle des blancs, que leur coloration rouge ne soutient plus, leur donne l'aspect hâve ; tous grelottent. Les rares animaux qui soient à craindre dans ce pays, notamment les serpents, deviennent inoffensifs, les moustiques eux mêmes font trêve.

La saison des chaleurs estivales est plus régulière et l'on peut dire que s'il fait quelquefois très chaud en hiver, il ne fait jamais très froid ni même froid, en été, d'octobre à avril. Le thermomètre centigrade dépasse généralement 30° ; j'ai constaté plus d'une fois 43 et jusque 44°, à l'ombre. La moyenne de l'année est de 30° centigrades.

Les fortes chaleurs se supportent aisément et sont même agréables sur les plateaux et les terrains élevés tandis que les chaleurs humides des vallées et des immenses bas-fonds Matto-Grossiens sont accablantes et déprimantes. L'Européen non acclimaté souffre beaucoup en cette saison : la transpiration est continue et abondante et le corps se couvre souvent d'une éruption spéciale, appelée boubouille, qui cause des démangeaisons intolérables. Dans les campagnes les usages admettent que l'on n'aggrave pas le malaise occasionné par les fortes chaleurs, par le port de vêtements d'importation, incommodes et surtout peu appropriés au climat L'Indien, quand il n'est pas en présence de l'Européen, se passe de vêtements d'une façon absolue. L'indigène, vêtu partiellement, porte la chemise au dessus du pantalon. L'Européen se vêt légèrement et se passe volontiers de faux-col, de gilet, de veston, etc. Il n'en est malheureusement pas de même dans les villes, qui, peuplées de descendants d'Européens, ont adopté les coutumes d'Europe. Il est ridicule d'y voir, par 40° à l'ombre, se promener gantés, vêtus d'une redingote noire, la tête couverte d'un chapeau de haute forme et le cou enserré dans un col carcan, les passants, que cette chaleur de fournaise incommode cependant, puisque tous les messieurs ont soin de se glisser, entre le cou et le faux-col, un épais foulard blanc destiné à absorber la transpiration. Ces coutumes ne sont pas seulement ridicules, elles sont barbares, car les voyageurs, commerçants, fonctionnaires, etc. sont obligés de s'y soumettre, les uns, à cause de leurs relations, d'autres par

respect pour l'usage et la plupart, par pure obligation, car cet accoutrement noir et guindé, ridicule déjà en Europe et tout à fait déplacé sous les tropiques, est souvent exigé dans les hôtels, sur les bâteaux pour les repas du soir, dans les familles, dans les théâtres, concerts, etc.

Et que dire des toilettes surchargées et extravagantes des dames qui sont habillées à l'Européenne et des souffrances qu'elles s'imposent ainsi. Le ruissellement sudatoire ne se confine pas toujours entre chair et chemise; il vient souvent affleurer extérieurement en larges plaques qui témoignent de l'intensité du sacrifice imposé par la coquetterie. Les hommes à l'intention desquels s'accomplissent ces actes sublimes, devraient s'en enorgueillir; je ne me suis cependant jamais senti que le courage d'en plaindre les victimes.

La température varie très brusquement au Matto-Grosso ; il est fréquent d'y observer des sauts de 20° et plus. Le docteur da Fonseca qui a habité la région pendant quelques mois et que je ne cite que pour donner plus d'authenticité à de nombreuses constatations analogues et plus remarquables mêmes, faites par moi au cours de mes 9 années de séjour, s'exprime comme suit dans son ouvrage intitulé « Esboço chorographico do Matto-Grosso » : « En 1875, le 21 octobre, à Descalvados, port sur les rives du Paraguay, lat. 16° 44'38''24 le thermomètre centigrade marquait 28° à 6 h. du matin; à 2 h. 1/2 de l'après-midi il était monté à 39.2° quand, inopinément, survint une violente bourrasque du Sud-Ouest accompagnée de grêlons projetés sous un angle inférieur à 35°. Immédiatement le mercure descendit à 18°7, à 8 h. du soir il était à 15°5 ». Le 13 juin à midi à Corumba, le thermomètre marquait 23°, à 11 h. du soir 11° et à 2 h. du matin 7°,25 en maison fermée. La latitude de Corumba est de 18° 59'38''30; son altitude est de 121^{m}6 au dessus du niveau de la mer ».

Le même auteur signale une transition plus notable encore à Assomption du Paraguay, à fin mai 1874. Pendant la décade du 15 au 24 mai la moyenne journalière était de 16°,167; elle s'éleva subitement pendant la matinée du 25 mai à 23°, sauta à 30°, à 2 heures de l'après-midi, à 32°5 à minuit pour se maintenir avec peu de fluctuation jusqu'au 27 du même mois, où de 31°125 que le thermomètre marquait à 7 h. du matin il tomba à 4° à 10 h.

Les plus fortes chaleurs se manifestent toujours avant les tempêtes qui sont fréquentes en pays torrides, et qui surtout sont très impressionnantes.

Ainsi que le décrit si bien M. da Fonseca, l'approche d'une tempête est d'ordinaire prévue. La température s'élève, l'air paraît de feu : il ne souffle pas la moindre brise. La nature semble s'abattre terrifiée. Les animaux sont consternés, courbent l'échine, abaissent la queue ; les bêtes sauvages se terrent dans les forêts, les amphibies se réfugient sous les eaux. Les serviteurs se rapprochent de leur maître, comme pour se mettre sous sa protection. Dans les arbres et les forêts rien ne bouge. Un silence spécial, interrompu seulement par la rumeur des courants, augmente l'anxiété de l'homme... A ce moment, la température devient insupportable et le malaise grandit ; mais bientôt l'averse diluvienne, souvent accompagnée de grêle, y met fin. La nature se réveille, l'oiseau chante, l'homme se sent soulagé et joyeux, la vie reprend ses droits, et il ne reste plus de la tornade d'autres vestiges qu'une agréable fraîcheur, dont l'implacable et ardent soleil se chargera bientôt d'annihiler les effets bienfaisants.

AGRICULTURE

Le sol du Matto-Grosso est d'une fertilité extraordinaire.

La terre des plaines et des forêts est riche en humus ; le climat est toujours chaud et humide, car même, pendant les mois sans pluie, la différence de température entre le jour et la nuit provoque une sursaturation de l'air qui arrose littéralement la végétation.

Tous les municipes, en général, produisent avec abondance le tabac, la canne à sucre, le coton, le café, le manioc, le maïs, le riz, le haricot et, selon l'opinion de Ayres de Casal, une grande partie du territoire est propre à la culture du blé. Pour permettre de se faire une idée de la qualité des terrains utilisés par la population agricole, il suffira de dire qu'un alqueira (mesure de capacité de 50 litres) de maïs produit 300 alqueires ; et que en certains endroits, telles les forêts du Saô Lourenço, cette production se monte à 400 alqueires.

Les rives de ce cours d'eau et celles du rio Cuyaba, sont spécialement favorables à la culture de la canne à sucre. Il y existe même plusieurs établissements importants dotés d'un matériel moderne et perfectionné. Ces établissements, éclairés à la lumière électrique, possèdent des voies Decauville pour le transport des cannes.

Les cannes à sucre atteignent une hauteur de 3 mètres et plus et donnent 20 jets, c'est-à-dire qu'elles sont travaillées pendant 20 années sans être replantées. Le nettoyage des champs suffit à leur parfaite conservation. Cette fertilité spéciale des terrains riverains est due aux inondations périodiques qui, de même que les crues du Nil, pour l'Egypte, renouvellent annuellement le pouvoir fécondant du sol. Un hectare de plantations de cannes à sucre produit environ 400 charretées de cannes, que les usines du Saô-Lourenço achètent à raison de 15 francs la charretée. L'hectare de plantations donne donc 6,000 francs. Une famille de colons Européens en planterait aisément 3 hectares et, en peu d'années, réaliserait une petite fortune.

Pour faire une plantation au Matto-Grosso, on commence par abattre en juillet, les arbres de la forêt et on les utilise, ou on les vend comme combustible. Le défrichement terminé, généralement en octobre, à la fin de la saison sèche, on met le feu au champ et immédiatement après on sème. Aucune préparation de la terre n'est nécessaire, ni avant ni après les semailles ; il suffit d'empêcher l'envahissement des mauvaises herbes par le moyen de deux ou trois sarclages. En janvier l'on récolte ; si c'est du maïs, par exemple, on se contente de recueillir les fruits, la tige dessèche, et, peu de semaines après, de nouvelles pousses donnent une deuxième et quelquefois une troisième récolte.

En octobre, on recommence ces faciles opérations et lorsqu'on juge, au bout de 2 ou 3 ans, que la fertilité n'est plus suffisante, on abandonne le champ et l'on va un peu plus loin.

Comme on le voit c'est l'enfance de l'industrie agricole.

Les engrais artificiels et même les instruments aratoires quelconques, pour simples qu'ils soient; sont absolument inconnus ici grâce à la fécondité de la terre, aux conditions climatériques, exceptionnellement favorables à la végétation, ainsi qu'à l'immense étendue des terres — à parts égales, chaque habitant disposerait de 1,400 hectares. En présence de ces avantages, il semblerait que l'agriculture dût être développée a un haut degré, et, cependant, pour invraisemblable que cela puisse paraître, il n'en est rien : non seulement le Matto-Grosso n'exporte ni céréales, ni aucun produit agricole, mais il importe même tous les ans et en très grandes quantités, des républiques voisines : du blé, du maïs, du riz, des haricots, des pommes de terre, du cacao, du café, du tabac, du beurre et même quelquefois du sucre et de l'alcool. La situation arriérée de l'industrie agricole au

Matto-Grosso est ainsi mise en lumière par les tableaux officiels des importations.

L'on a peine à comprendre comment il peut se faire qu'une population de 100,000 habitants, occupant un territoire fertile, grand comme deux fois et demi la France, loin de se livrer à une exportation de produits agricoles, se trouve avoir à importer la moitié de ces mêmes produits nécessaires à sa consommation. L'opinion générale, reproduite d'ailleurs dans les documents officiels, est que le peu de développement de l'agriculture doit être attribué au manque de bras. Sans rejeter absolument cette explication, j'estime que les raisons de l'état de choses que je viens de signaler doivent être recherchées ailleurs. Les vraies causes de cette situation, celles surtout dont l'action est la plus puissante, sont d'après moi les suivantes : Les habitants des villes, formant la grande masse des consommateurs, sont beaucoup plus nombreux que ceux des campagnes, qui composent la classe des producteurs. En outre, plusieurs milliers de travailleurs sont enlevés à l'agriculture pour être employés à l'extraction du caoutchouc, à la récolte de l'ipéca, et surtout à celle du maté.

Le travail industriel qu'exigent la fabrication des extraits de viande, les lavages des sables aurifères et diamantifères, l'extraction du manganèse etc., etc., accaparent également les bras. Ces travaux sont bien plus rémunérateurs que ceux de l'agriculture aussi suis-je porté à croire que le jour où le nombre des travailleurs augmentera au Matto-Grosso les nouveaux venus, même s'ils appartiennent à la classe des immigrants cultivateurs, iront grossir de préférence les contingents des ouvriers employés à la production du caoutchouc, de l'ipéca. des minerais, etc., et que l'on continuera longtemps encore, dans ce pays où les pommes de terre et tous les légumes poussent à merveille, à voir payer 5 francs une petite boîte de mauvaises conserves de petits-pois ou de haricots.

Une autre raison de la pénurie des céréales dans les centres de population est le manque ou la difficulté de voies de communications terrestres. Toutes les grandes fazendas isolées ont leurs plantations qui suffisent à leurs besoins et même au delà. Il leur serait évidemment facile de faire produire à leurs cultures le double ou plus encore et de vendre le surplus à la ville voisine. C'est ce que font les fermiers qui habitent près des rives des fleuves et rivières, auxquels les bateliers ne manquent pas de venir acheter leurs produits livrés en vrac, et même certains

fermiers de l'intérieur, mais beaucoup y renoncent et se contentent de faire de l'élevage, les uns parce qu'ils manquent de sacs pour l'emballage, d'autres parce que le transport coûte trop cher et que la vente des produits rapporte trop peu. De fait, les marchés sont absolument mal organisés et l'imprévoyance y est grande : au moment de la récolte tout le monde vend, á n'importe quel prix, et le travail agricole n'est plus rémunéré ; trois mois plus tard, les vivres deviennent rares. Les commerçants attendent pour s'en apercevoir qu'ils n'en aient plus ou à peu près plus et ils en font venir alors de Rosario, de Santa-Fé ou de Buenos-Ayres. Les exportateurs de ces villes, dont les grands stocks sont épuisés, augmentent leurs prix et l'on paie alors, dans le fertile pays qu'est le Matto-Grosso, le riz à 50 centimes le litre, les haricots à 1 franc le litre et le maïs à 50 centimes, prix auquel la Belgique pourrait réexpédier avec bénéfice au Matto-Grosso, le maïs qu'elle importe de l'Argentine.

Et je ne cite que les prix des marchés des villes, car les vivres, vendus sur les lieux d'exploitation du caoutchouc, y atteignent des prix fabuleux. Le sel, dans ces pays de salines, dépasse le prix de 1 franc le kilo. Les prix du riz, du manioc, des haricots et du maïs, qui constituent l'alimentation des travailleurs, sont le triple de ceux indiqués plus haut. Ici, il est vrai, les raisons de la cherté sont tout indiquées; éloignement, frais de transport, etc., mais d'autre part le sol aux lieux d'exploitation du caoutchouc est aussi fertile, si pas plus encore que dans le Sud, et rien n'empêcherait de lui faire produire tous les articles nécessaires à la consommation.

Lorsque l'insouciance et l'imprévoyance des négociants se compliquent d'un retard dans la navigation, par suite d'une sécheresse trop grande dans les régions du bas fleuve, par exemple, l'on voit — j'ai constaté le fait en 1897 — des villes comme Cuyaba, capitale de l'Etat, rester plus d'un mois sans pain, sans vin, sans maïs et se voir sur le point de manquer d'autres approvisionnements encore, ceux-ci se trouvant en stocks très restreints L'on ne s'étonne plus alors de ce que certains hôteliers soient réduits, pour la composition de leurs menus, à alterner les plats de viande sèche au riz bouilli avec d'autres de riz bouilli accompagné de viande sèche, menus auxquels de bons légumes, que le sol fournirait si aisément, apporteraient une agréable et saine diversion.

Je m'empresse de déclarer que c'est en témoin impartial que

je signale ces négligences et ce manque d'organisation, sans apporter le moindre esprit d'inutile critique, tout comme je les signalerais s'il s'agissait de mon pays, avec l'espoir d'éveiller l'attention et de provoquer l'initiative. Je suis très heureux de pouvoir ajouter que j'ai vu cette situation s'améliorer de jour en jour, à la grande joie des nombreux étrangers qui, comme moi, aiment et admirent ce merveilleux pays qu'est le Matto-Grosso.

En ces dernières années, des particuliers, d'origine allemande, si j'ai bonne souvenance, se sont installés à Urucum, près de Corumba et s'y occupent d'élevage et de cultures potagères, ils approvisionnent la ville de légumes de même que de beurre frais, ce qui constitue une innovation dans la région.

Fruits. — Je crois avoir dit déjà que le Matto-Grosso abonde en fruits délicieux, tels que la banane, l'orange, le citron, la figue, le melon, la courge, la papaye, la mangue, l'ata, la jaboticaba et le caju, dont on fait un vin excellent. Il existe encore une foule d'autres fruits de palmiers et de plantes indigènes qui servent à l'alimentation des Indiens et des voyageurs. Parmi les variétés de palmiers il convient de citer l'aguassu (orbignia martiana), la guariroba (cocos comosa), l'acuman (cocos campestris), le baba de boi (cocos Romanzoffiana), le burity (mauritia vinifira), l'acury (sicheelea princeps), l'indaya (orbignia macrocarpa), les bocayuvas, (acrocomia odorata, acrocomia nebocayabas, acrocomia graneophla) etc., etc.

Le palmier le plus remarquable et qui est précisément celui que l'on rencontre en immenses quantités est « le caranda » (copernicia cerifera). Le tronc en est employé pour confectionner des poteaux de clôture, madriers, etc. Les racines produisent les mêmes effets thérapeutiques que la salsepareille. Le cœur du palmier constitue un aliment excellent et, une fois séchée, la feuille provenant de la nouvelle pousse se transforme en chapeaux, éventails, paniers, etc.

Il existe également, mais dans l'extrême Nord de l'Etat seulement, ce que nous appelons en Belgique la Noix du Brésil et qui n'est autre que la châtaigne du Para dont il se fait un important commerce dans cet Etat et en Amazonie.

Horticulture. — Il n'en est pas question, pour le moment, au Matto-Grosso, où l'on en est encore aux industries plus utiles et c'est dommage, car un horticulteur expert ferait ici de riches

moissons. Je ne veux toutefois pas abandonner ce chapitre sans faire mention des milliers d'orchidées, parasites des forêts du Matto-Grosso. J'ai ouï dire que c'étaient les plus belles du monde.

Une fleur magnifique aussi mais d'un genre bien différent, dont j'ai rencontré beaucoup de spécimens dans les méandres du fleuve Paraguay à hauteur du Lac Oberaba, est celle de la Victoria Regia, plante hydrophite que l'on rencontre dans ces parages parmi celles qui obstruent la navigation et dont la feuille ronde à faible rebord ne mesure pas moins d'un mètre de diamètre ; sa fleur est rosée ; son fruit contient des graines qui, rôties, rappellent aux Indiens le goût du maïs.

SYLVICULTURE

Combustible pour vapeurs fluviaux. — Le charbon n'existant pas dans le bassin du Paraguay, ou du moins aucun effort n'ayant été fait pour vérifier l'existence des gisements houillers qui ont été signalés et moins encore pour les exploiter, et d'autre part, le coût du charbon importé étant trop élevé, le seul combustible employé jusqu'à ce jour est le bois.

Il paraît, à première vue, naturel d'utiliser pour cet usage les bois dont abondent les immenses forêts du Matto-Grosso et il semble que le combustible provenant d'une source aussi abondante, obtenu avec cette facilité, à pied d'œuvre pour ainsi dire, doive être d'un prix peu elevé. Il n'en est rien, cependant, bien au contraire : le bois de chauffage coupé dans les forêts, sur la rive même du fleuve ou tout près des bords, se paie aux indigènes le prix fabuleux de 70 à 80,000 reis les 1,000 bûches d'un mètre de longueur et de 15 à 20 centimètres de largeur sur 8 à 10 d'épaisseur, c'est-à-dire environ 5 francs le stère (au change de fr. 1.50 = 1.000 reis). Le moindre petit vapeur de 50 tonnes, brûle dans ses fourneaux, d'un modèle souvent peu économique d'ailleurs, plus de 50 bûches par heure, ce qui lui fait par journée de 24 heures, et en déduisant la durée du chargement sous pression, la jolie somme de 150 francs. Au voyageur qui s'informe du motif de cette cherté du bois, il est invariablement répondu qu'elle doit être attribuée au coût élevé de la main-d'œuvre : cette raison ne supporte cependant pas l'examen ; le prix de revient du bois de chauffage dans tous les pays du monde s'établit d'après le coût de la matière première, le prix de la main-d'œuvre pour abatage, débitage, etc., et les frais de transport. Au Matto-Grosso, la

matière première, le bois des forêts, ne coûte rien ou presque rien, la main-d'œuvre coûte peu et les frais de transport sont nuls ou à peu près, ou tout au moins, ils devraient l'être.

Les bons terrains et les forêts du Matto-Grosso sont en effet, ou bien dévolus à des particuliers, et alors ceux-ci accordent gratuitement ou pour une très faible rémunération le droit d'y faire du bois; ou bien « indévolus », c'est-à-dire qu'ils font encore partie des domaines du gouvernement et ils sont dans ce cas, en ce qui concerne la coupe des bois, à la disposition de ceux qui veulent en prendre. Pour être propriétaire de quelques lieues de terrain, il faut et il suffit d'en faire la demande au gouvernement et de promettre d'en payer les droits de mesurage dans un délai déterminé, à raison de 500 Reis (fr. 0.75) l'hectare pour les terrains destinés à l'élevage et de 1,500 Reis (fr. 2.25) pour les forêts et autres terrains destinés à l'agriculture ou à l'établissement d'entreprises industrielles, quel que soit d'ailleurs, dans la suite, l'usage que l'on fasse de ces propriétés. Il n'est donc pas indispensable d'être riche pour être grand seigneur terrien au Matto-Grosso.

Quant à la main-d'œuvre, le salaire mensuel moyen des bûcherons et des autres travailleurs du Matto-Grosso est de 30,00 reis (environ 45 francs) plus la nourriture, qui se compose par mois de 4 litres de farine de manioc, de 4 litres de maté, de 4 litres de riz, et d'une quinzaine de kilos de viande séchée, le tout du prix total de 15 francs. Un travailleur coûte donc en tout, 2 francs par jour, ce qui, on en conviendra, n'est pas excessif.

Les particuliers qui s'occupent en certains points du fleuve du commerce du bois de chauffage employent le système suivant. Ils engagent des travailleurs, auxquels ils font l'avance de leurs frais d'installation avec leurs familles, sur les lieux d'exploitation, et auxquels ils conviennent d'acheter leur production au prix de 20,000 Reis les 1,000 bûches; celles-ci sont revendues au bâteau à raison de 70 à 80,000 Reis. Dans d'autres cas encore, le travailleur reçoit de l'entrepreneur les outils et les vivres qui lui sont portés en compte par ce dernier avec un bénéfice de 3 à 400 p. c., il obtient, en échange, la moitié du prix de vente des bûches fournies.

Les systèmes varient à l'infini, mais toujours au détriment du travailleur, sans que, dans aucun cas, le consommateur en profite.

Le déboisement se fait sans aucun discernement; tout y passe:

bois durs, bois tendres, essences fines. acajou, cèdre, palissandre, rien n'est épargné. Quand le bois est rasé on se rend sur un autre emplacement, pour revenir au bout de 7 ans environ. au premier champ d'exploitation, lorsque l'exubérante nature tropicale à renouvelé la forêt de haute et basse futaie.

Grâce à la facilité dont on dispose pour le choix des terrains et à la faculté de changer de poste de livraison, les frais de transport sont souvent nuls, l'abatage, le débit et la livraison pouvant se faire à la rive. Lorsque la distance à franchir est courte, le transport se fait **à** dos d'homme; quand sa longueur justifie des opérations de chargement et de déchargement, il se fait à l'aide de grossiers charriots en bois, trainés par des bœufs. Le coût d'une paire de beaux bœufs de trait ne dépasse pas 200 francs. Lorsque enfin le port d'embarquement du bois est situé en aval de l'endroit de la coupe et que celle-ci se fait à la rive, le transport se fait par simple « dérive ».

Il résulte donc bien de ce qui précède qu'aucune circonstance locale, aucune aggravation de frais d'exploitation ne justifie l'élévation du prix de vente du bois â brûler et qu'il faut en chercher le motif, en grande partie, dans la rapacité des entrepreneurs et dans l'imperfection de l'outillage et de la méthode de travail. La même observation s'applique aux travaux agricoles, où le bras de l'homme supplée à tous les instruments aratoires, inconnus dans le pays, et à beaucoup d'autres travaux. L'exploitant veut récolter un bénéfice au jour le jour et vite; peu lui importent les augmentations de rendement à résulter ultérieurement d'une installation mécanique ou d'un perfectionnement, momentanément onéreux. L'arbre est abattu à coups de hâche : quelle que soit sa dureté, quelles que soient ses dimensions, on le taille au pied jusqu'à ce qu'il tombe. Inutiles, l'abatage à la dynamite, à la scie articulée; superflues, la force motrice, la locomobile actionnant un appareil de sciage. L'abatage se fait péniblement, coup par coup. l'arbre est détaillé morceau par morceau, dans un inextricable enchevêtrement de ses branches. Le transport s'effectue très facilement par le moyen de chalands, que l'on peut se borner à laisser dériver sous l'action du courant du fleuve. Toutefois, ce système qui devrait être d'un emploi général n'est, en somme. que peu usité, les exploitants faisant montre d'un véritable dédain pour les procédés faciles et les chemins les plus courts.

Un autre inconvénient des approvisionnements de bois, pour

la navigation fluviale du Paraguay, est la dispersion et la multiplicité des ports de débit.

Le défaut d'organisation matérielle de la société se fait vivement sentir dans ce domaine ; chaque riverain, chaque habitant isolé arrange son existence de manière à ne pas devoir recourir à ses concitoyens. Chaque famille, chaque ferme a ses plantations de manioc, de riz, de canne à sucre, de maïs, de tabac, de coton, etc., pour sa consommation annuelle ; elle a de même ses moulins, ses broyeurs pour les cannes à sucre et son alambic pour la distillation de l'alcool, ses élevages de chevaux, de bœufs, de porcs, de poules. Elle fait elle-même ses hamacs, ses chapeaux, son savon, ses cruches, ses selles, ses chariots, en un mot, elle se suffit à elle même Cette situation, issue de l'adaptation de la civilisation, introduite en Amérique, il y a cinq siècles, aux primitives coutumes locales, influe heureusement sur le caractère individuel et développe à un très haut degré l'esprit d'initiative des populations mais il leur fait perdre les incontestables avantages de la spécialisation des professions et des métiers, résultant de la vie en commun. Malgré le proverbe qui prétend qu'on n'est jamais si bien servi que par soi même, je préférerai toujours faire tisser mes étoffes, confectionner mes vêtements, fabriquer mes chaussures par de plus experts que moi.

Ce genre de vie, imposé d'ailleurs par le peu de densité des populations, explique que chaque habitant, chaque riverain ayant ses déboisements, ses défrichements, a aussi au bord du fleuve son débit de bois de chauffage, de sorte que l'approvisionnement d'un bâteau en combustible se fait en plusieurs points, ce qui occasionne des arrêts répétés, des retards dans la marche du navire et de longues stations, de jour et de nuit, en des endroits peu agréables, que la présence de nombreux moustiques transforme toujours en véritables lieux de supplice pour les passagers, et, plus encore, pour l'équipage.

Le bois pour steamers est compté et mis à bord, bûche par bûche. L'opération est déjà considérée comme ayant été très rapidement menée si l'on est parvenu à charger 3 à 400 bûches par heure. A cette allure même, le chargement dure souvent toute une nuit, nuit d'insomnie pour les raisons déjà citées et aussi à cause de l'agacement déterminé par l'interminable comptage des bûches, fait en portugais, d'une voix nasillarde qui semble accompagner le lent travail. L'opération est parfois compliquée par le fait de la distance entre le vapeur et le tas de bois, qui

primitivement installé à la rive, s'en trouve rendu distant d'une longueur de 10 à 20 mètres par suite d'un abaissement du niveau du fleuve. Si la déclivité des berges ne permet pas d'installer un pont en planches, les malheureux ouvriers occupés au chargement sont obligés de se livrer, pendant une dizaine d'heures, dans l'eau, qui leur vient jusqu'aux pieds à la rive et jusqu'à la ceinture, près du bâteau, au dur travail que représente le transport des bûches, sans même trouver le temps de se défendre contre l'invasion des insectes. Souvent aussi, le chargement est interrompu par l'apparition de quelque serpent, ou même d'un énorme boa qui émerge, étonné, du tas de bois. C'est alors à qui l'assommera au milieu des rires et des criailleries qui font diversion à l'obsédante corvée.

Il serait si simple, cependant, de vendre le bois à la mesure cubique, stère ou autre, et de le charger à bord au moyen d'une petite grue ou, plus simplement encore, de le laisser glisser ou tomber sur le pont si le bâteau est en contre bas de la rive. L'organisation de la coupe des bois, en grand et d'une manière méthodique, serait d'un très grand rapport et rendrait un signalé service à la navigation fluviale du Haut Paraguay et de ses affluents. L'abatage et le débit se feraient par les moyens modernes les plus appropriés aux endroits et à la nature des forêts ; le transport local d'exploitation utiliserait de petites voies ferrées Decauville, à traction animale. Le bœuf est trop lent pour ce travail, la mule, par contre, convient très bien étant sobre et résistante. Une bonne mule de trait coûte 300 francs, (le cheval ne coûte que 250 francs, mais convient moins pour ce genre de travail). La coupe se ferait sur les nombreuses collines boisées qui existent sur les rives du fleuve. Quelques postes de vente seraient installés en aval des coupes, non pas sur les rives, mais bien sur des radeaux ou des pontons flottants, que les bâteaux pourraient accoster.

Un petit vapeur, d'une vingtaine de tonnes, suffirait à la remorque des allèges, qui iraient toujours à vide vers l'amont et chargées vers l'aval. 100 à 150 travailleurs couperaient aisément tout le combustible nécessaire à la navigation fluviale du Haut Paraguay et un capital de 100,000 francs suffirait à l'installation et à la mise en marche de l'exploitation. Le rendement serait immédiat, le paiement du bois se faisant toujours au comptant, par dérogation au mode général de paiement à longs termes usité dans le pays pour les autres transactions commerciales.

Des calculs détaillés établissant exactement le prix de revient du bois en bûches me permettent d'affirmer que les bénéfices réalisés dépasseraient dès la première année, et malgré de sérieux amortissements, 100 p. c. du capital employé, ce qui n'étonnera personne lorsqu'on se rappellera qu'un seul bâteau brûle pour plus de 100 francs de bois par jour et qu'il y a plus de quinze steamers, naviguant en amont de Corumba.

Essences diverses. — *Destruction des forêts.* — Je viens de parler des coupes en règle, organisées dans les forêts riveraines, pour l'alimentation, en combustible, de la navigation fluviale du bassin du Paraguay, et j'ai signalé à ce propos la possibilité d'installer le long du fleuve une exploitation industrielle rémunératrice des bois. Ce faisant, je remplissais vis-à-vis de mes compatriotes mes devoirs de voyageur signalant les observations utiles, recueillies en cours de route. Me plaçant à un point de vue moins spécial, je ne puis que déplorer la fatale et inexorable destruction des forêts du Matto-Grosso, sans distinction des essences.

Je n'insisterai pas trop sur le tort fait à la beauté des sites, par la destruction des forêts qui, pendant cinq mois de l'année, voient leurs arbres couverts de fleurs, jaunes pour les cambaras, jaunes et violettes pour les piuvas, bleues pour les tarumas, rouges pour les angicos, etc. A cette époque de l'année les forêts et les collines boisées forment de vrais bouquets multicolores de plusieurs lieues d'étendue et l'aspect en est magique.

Il en est de même des immenses étendues de campos, qui sont autant de prés fleuris, s'étendant à perte de vue et où s'exhale un parfum exquis, surtout vers le matin, pendant l'évaporation de la rosée.

En négligeant même le côté esthétique de la question et en ne considérant celle-ci qu'au seul point de vue utilitaire, je dois regretter que l'on ne tire pas meilleur parti des forêts riveraines du Matto-Grosso, qui renferment les espèces d'arbres les plus variées, les essences les plus riches et les plus belles du Brésil et du monde.

Malgré l'énorme éloignement et l'organisation industrielle incomplète du pays, le Matto-Grosso avait envoyé plus de cent échantillons divers de bois superbes à l'exposition internationale de Saint-Louis. Ces échantillons, qui ne représentaient

qu'une faible partie de la flore de l'Etat, comprenaient des bois pour la construction civile et navale et des bois d'essences fines, pour ébénisterie, etc. Les espèces les plus connues sont : l'aroeira (astronium), l'angico (accacia angico). le gonçalo alves (astronium fraxinifolium), la piuva (theocomaipe), le cambara, la canella, le cedro, le jacaranda preto (dalbergia nigra), le coraçao de negro, la peroba (aspidosperma peroba). le cumbaru, le guatambu. le para-tudo, le vinhatico, le louro, le serïva, le guanandy Ces arbres, qui se rencontrent en grande abondance, constituent une valeur réelle et pourraient être exploités d'une manière bien plus rémunératrice que comme bois de chauffage, surtout si l'on tient compte de la proximité du fleuve Paraguay-Parana-La Plata, large voie navigable, au lit sans obstacles, dont le courant régulier transporterait, à peu de frais, les précieux radeaux faits d'essences recherchées, aux villes d'Assomption, de Corrientes, de Rosario, de Buenos-Ayres et de Montévidéo, de même que le Rhin transporte aux Pays-Bas les arbres de la Forêt Noire.

Ce ne sont pas seulement les grands arbres, que détruisent ceux qui exploitent les forêts pour la production du combustible, ce sont encore les basses futaies et leurs plantes de valeur parmi lesquelles il convient de citer : le MATÉ (*herva-Matte*). îlex paraguayensis, dont les feuilles séchées et pulvérisées produisent une infusion préférée au thé et au café. Une seule compagnie Matto Grossienne, la « Compagnie Matte Larangeira » qui a le monopole de l'exploitation de ce produit pour tout l'Etat. en exporte plus de 5,000.000 de kilos par an. Le prix de vente du maté est de 1,000 reis le kilo. Des renseignements de source officielle, indiquent que les bois de Maté du Matto Grosso, lesquels poussent surtout dans le Sud-Est de l'Etat. couvrent. dans cette partie du territoire, une superficie plus étendue que celle de la Suisse.

L'IPÉCA. (*cephoelis ipecacuanha*), appelée poaya dans la région, qui couvre les rives du Haut Paraguay ainsi que celles du Jauru et du Guaporé, vers leurs sources, est la plante médicinale bien connue que le Matto-Grosso est à peu près seul à fournir au monde entier. La quantité exportée annuellement dépasse 30,000 kilos, le prix de vente au Matto-Grosso varie de 10 à 20 francs le kilo.

Parmi les autres plantes intéressantes, médicinales ou autres, je citerai le RICIN. que son abondance rend le fléau des plantations, la VANILLE, le QUINA, la SALSEPAREILLE, le JALAP, le GENCIANE, etc, qui sont bien connus comme médicaments, le PAINERO,

dont les fruits, la paina blanche et la paina jaune, donnent, en abondance, une magnifique soie végétale brillante, argentée ou dorée, à longues fibres.

Je mentionnerai enfin les différentes variétés de *palmiers*, le *cotonnier*, les *plantes textiles* telles que l'aloès et le gravata, mais je crois inutile de prolonger encore ce chapitre en citant des centaines de plantes, dont les noms indigènes ne présentent aucun intérêt, mais dont beaucoup d'espèces médicinales, inconnues dans notre thérapeutique, sont utilisées efficacement par les Indiens.

Je ne quitterai cependant pas le chapitre « Forêts », sans une mention spéciale pour les arbres à caoutchouc et pour les arbres à tannin.

De nombreuses espèces d'arbres à *latex* fournissant une gomme plus ou moins élastique, existent au Matto-Grosso, mais les deux espèces principales, dont la première est de beaucoup la plus importante, sont la seringueira (syphonia elastica) et le mangabeira (hancornia speciosa).

Je fournirai plus loin les détails complets de l'exploitation du caoutchouc au Matto-Grosso ; je me bornerai à dire ici que ces arbres à caoutchouc et surtout le syphonia élastica existent en très grande abondance dans le Nord de l'Etat, qu'une faible partie cependant en est exploitée, que le caoutchouc produit est de toute première qualité, qu'on le paie aux travailleurs 5 francs le kilo alors qu'il se vend en Europe à 15 francs et que l'Etat de Matto-Grosso en exporte annuellement 500,000 kilos.

Le mangabeira, arbre beaucoup moins répandu que le syphonia élastica, croît comme lui, spontanément, mais dans les terrains secs et rocailleux du centre et de l'Ouest de l'Etat. Son fruit, la mangaba est succulent; son latex fournit un caoutchouc inférieur en qualité à celui de la syphonia elastica, mais dont le prix de vente atteignait cependant en ces derniers temps 10 francs le kilo.

L'exploitation méthodique des mangabeiras n'est organisée dans l'Etat que par quelques particuliers et par la Compagnie belge : Société industrielle et agricole au Brésil, qui exporte en Belgique la plus grande partie de sa production. Cette entreprise pourrait se développer considérablement encore vers l'Ouest du Jauru, à la frontière Bolivienne.

Arbres à tannin. Bon nombre d'arbres du Matto-Grosso fournissent une écorce très riche en tannin. Ce sont les angicos, le

barba-timaô, la canna fistula et le quebracho. Aucune exploitation d'extrait tannifère n'est organisée ; chaque habitant, chaque ferme, chaque établissement extrait du tannin pour son compte et seulement en quantité nécessaire pour le traitement de ses cuirs ; et cependant, aucun pays n'est mieux doté que le Matto-Grosso, tant au point de vue de la quantité que de la qualité, en matière première pour la tannerie.

L'industrie de l'extraction du tannin est bien la plus simple qui soit. Dans ce cas-ci encore, on peut se demander comment il se fait, les arbres coûtant peu et le transport vers l'aval, par le moyen de cylindres flotteurs ou d'allèges, étant relativement facile, qu'il ne se trouve pas de capitalistes, ou d'industriels entreprenants pour installer cette industrie. Jamais je pense, exploitation se sera offerte avec plus de chances de succès et moins d'aléas que celle-là. Le Paraguay, pays qui cependant progresse bien lentement, a devancé le Matto Grosso dans cette industrie. Huit sociétés y font l'extraction tannifère de l'écorce et du bois de Quebracho, dont une tonne fournit 25 p. c. d'extrait renfermant 60 p. c. de tannin pur. L'exploitation d'extrait tannifère du Paraguay atteignait déjà en 1904, 4,619 tonnes valant 1,757.500 francs

Le Quebracho, de l'espagnol Quiebra hacha (casse hâche) est un grand arbre de bois dur, précieux non seulement pour son tannin mais encore comme bois de construction ou à brûler ; il est très répandu au Paraguay et existe également, en grandes quantités, au Matto-grosso.

L'angico (acacia angico) curupahù en guarany, qui n'existe au Paraguay que dans l'extrême Nord, tandis qu'il abonde dans tout le Matto-Grosso est, d'après des renseignements pris sur place, plus riche encore en tannin et plus facilement exploitable que le quebracho. Un industriel spécialiste de Conception, ville du Nord du Paraguay, qui en avait commencé l'exploitation et s'en était fort bien trouvé, n'a dû la cesser pour reprendre celle du quebracho que pour cause de l'épuisement de la petite quantité d'angicos dont il disposait, pénurie dont il ne pourrait être question au Matto-Grosso. On extrait aussi de l'angico une véritable gomme arabique.

Me plaçant au point de vue belge, je conseillerai à mes compatriotes d'aller installer une fabrique d'extrait tannifère au Matto-Grosso, et, s'ils sont entreprenants et compétents, d'examiner s'il ne conviendrait pas d'y établir également une tannerie. Parlant à un point de vue plus général, je dirai aux Matto-Grossiens, aux

Brésiliens et même aux nations voisines de l'Amérique du Sud : « Comment se fait-il que les immenses quantités de cuirs que vous envoyez en Europe soient tous à l'état brut? Comment se fait-il que vous approvisionniez l'Europe de votre excellent tannin, alors que tous les cuirs tannés dont vous vous servez pour vos chaussures pour vos harnachements, pour les soufflets de forge, etc., viennent de l'Europe? Vous qui avez des peaux de premier choix et du tannin de première qualité pourquoi ne tannez-vous pas vous mêmes vos cuirs et n'envoyez vous pas aux Européens le surplus de votre production? »

Un cuir du Matto-Grosso, envoyé en Europe pour être tanné, doit faire un trajet de plus de 6,000 lieues, payer fr. 1.50 de droits de sortie au Matto-Grosso, fr. 1.50 de transport jusqu'à Anvers, et la même somme pour le retour, acquitter au Brésil des droits d'entrée très élevés, des frais de magasinage, d'expertise, de vente, de transport, etc., etc. Quoi d'étonnant alors qu'un cuir brut acheté 10 à 12 francs sur la frontière bolivienne, se paie au même endroit lorsqu'il est tanné, 50 à 60 francs !

L'exploitation du caoutchouc au Matto-Grosso — J'ai précédemment signalé l'existence au Matto-Grosso de nombreuses variétés d'arbres à latex, parmi lesquelles les deux principales sont le syphonia elastica ou seringueira et le hancornia speciosa ou mangabeira. La première de ces variétés produit le caoutchouc de la meilleure qualité, connu dans le commerce sous le nom de « Para » et dont le prix de vente en Europe est de 15 francs environ au kilo, tandis que le caoutchouc de mangabeira ne se vend que de 8 à 10 francs le kilo.

Ainsi que je l'ai dit, l'extraction méthodique du produit des mangabeiras n'est pas organisée en grand dans l'État. Elle pourrait cependant s'y développer considérablement vers l'Ouest du Jaurú dans la région frontière de la Bolivie.

L'on se contente, au Matto-Grosso, d'exploiter et en partie seulement les caoutchouquiers existants, et l'on n'y cultive pas ces arbres précieux, chose qui serait cependant la seule rationnelle et que le moindre souci de l'avenir devrait faire adopter, bien qu'il existe dans la zône Ouest du Jaurú de grandes étendues de bois de mangabeiras encore inexploitées.

Le Mangabeira dont il est fait de grandes cultures dans les États du Nord-Est du Brésil, même comme arbre fruitier, n'est exploité au Matto Grosso que pour le latex, on n'opére que sur des arbres de croissance spontanée et seulement sur ceux

qui sont le plus à portée des centres habités. Le Mangabeira est un arbre de 7 à 11 mètres de hauteur, à petites feuilles ; ses fleurs ressemblent à celles du jasmin et son fruit. très estimé, a la grosseur, la couleur et même un peu le goût d'nne bonne prune. Bien qu'il se contente d'un sol pauvre, il se développe beaucoup mieux et son rendement en latex est quadruple dans les fortes terres. d'un brun rougeâtre, qu'affectionne le caféier, qu'on nomme au Brésil terra roxa et qui sont en grande abondance au Matto Grosso. Ce qu'il faut surtout au Mangabeira, c'est du terrain sec; la valeur du caoutchouc qu'il produit est en raison inverse du degré d'humidité du sol.

L'extraction se fait par incisions dans l'écorce; le latex est recueilli dans des gobelets en fer blanc : c'est le système employé pour l'exploitation de l'hévéa; il sera décrit plus loin dans le chapitre traitant de cette espèce. Toutefois la coagulation est moins soignée; divers systèmes sont employés. depuis la coagulation par simple exposition au soleil, jusque celles à l'eau salée, à l'alun, au jus de citron, etc. On cherche à aller vite, on vise à la quantité au détriment de la qualité et lorsque, à la fin de la saison de travail, l'on écoule le stock produit, on est étonné de la dépréciation subie par le caoutchouc, du fait du manque de soins apportés à sa préparation.

La même imprévoyance se remarque dans toute l'exploitation, c'est ainsi que l'on ne plantera un mangabeira que lorsque l'on constatera qu'il n'en existe plus dans les forêts. Il faut vraiment que celles-ci soient très généreuses et la population peu dense pour que ce ne soit pas déjà arrivé partout, car le mode d'extraction est destructif de l'arbre ; on en tire tout ce qu'il peut donner, sans souci de sa conservation. On entaille sans trève ni repos, avant la maturité et pendant l'épuisement et quand les arbres d'une région ne donnent plus, on va plus loin.

Le mangabeira peut être exploité à partir de la cinquième année, il donne environ 3 kilos de latex par saison.

La culture du mangabeira, de même que l'extraction et la coagulation de son latex, étant faites méthodiquement, seraient très rémunératrices. Elles ont été tentées au Matto-Grosso par une entreprise belge qui en avait obtenu de bons résultats mais qui, pour des raisons de changement dans le nombre et la composition de son personnel, employé à d'autres travaux, en a abandonné l'exploitation avant que les arbres ne fussent arrivés à l'âge adulte.

J'ignore si le *maniçoba*, originaire de l'Etat Brésilien de Ceara existe au Matto-Grosso à l'état sauvage; je ne l'y ai jamais rencontré autrement que dans des plantations très bien venues. Ces plantations ont également été abandonnées pour des motifs indépendants de leur réussite. Le maniçoba se sème ou se plante dans les mêmes terrains que le mangabeira. Il atteint une quinzaine de mètres de hauteur; sa feuille ressemble à celle du manioc. C'est l'arbre à caoutchouc dont la culture est la plus facile. Il se contente de terres pauvres, préfère les terrains secs, mais pousse quand même dans les terrains humides, peut se planter avec succès dans des terrains épuisés par d'autres cultures et convient pour servir d'ombrage aux plantations de caféiers. Ces arbres peuvent être saignés à partir de l'âge de quatre ans et sont susceptibles de donner 2 kilos de caoutchouc par an à 8-10 fr. le kilo. Un hectare de terrain contientde 300 à 600 plants selon leur âge et donne de 7 à 800 kilos de caoutchouc par an. Beaucoup de cultivateurs du Ceara m'ont affirmé que le maniçoba mourait à douze ans. Sa culture et sa croissance sont d'ailleurs tellement aisées, que cela ne porterait aucun préjudice aux résultats de son exploitation.

Le Nord du Matto-Grosso, c'est-à-dire le versant Amazonien de l'Etat, est l'habitat de prédilection du *syphonia elastica*, appelé dans le pays *seringueira* et plus connu en Europe sous le nom d'*Hevea*. Il en existe, dans cette zône, d'immenses forêts dont une trés faible partie seulement est exploitée. De culture, il n'en est évidemment pas question et comme, à tout prendre, le rôle de l'étranger ne consiste pas a envisager cette question d'exploitation au point de vue de la richesse future du Brésil mais bien au point de vue productif actuel, l'on peut dire que l'industrie extractive du caoutchouc appliquée aux heveas sauvages du Matto-Grosso constitue une affaire d'or.

Depuis ces dernières années, l'exploitation du caoutchouc de l'hevea a pris un grand développement au Matto-Grosso; elle a fait délaisser les autres travaux agricoles et même l'industrie extractive de l'or, des diamants et d'autres minerais précieux. Le caoutchouc de provenance Matto-Grossienne est confondu sur les marchés Européens avec la qualité supérieure dénommée « Para » c'est-à-dire celle qui atteint le plus haut prix de vente.

On distingue quatre qualités dans le caoutchouc de l'espèce dite « Para » : *le caoutchouc fin* qui est préparé avec du latex

frais, non mélangé à des corps étrangers et bien fumé ; *l'entrefin* qui est préparé avec du latex déjà partiellement en décomposition et moins bien fumé ; *le gros* qui est celui mélangé à d'autres latex ou à des restes de caoutchouc et dans la composition duquel entrent souvent des matières étrangères telles que sables, poussières, cendres, etc. ; *le sernamby* est la qualité de caoutchouc faite avec le latex coagulé naturellement, aux bords des gobelets ou des récipients, ou dans les incisions. On y joint des débris de terre et de bois mélangés de latex coagulé et l'on fait agglomérer le tout en le recouvrant de latex fumé.

Le travail d'extraction du caoutchouc se fait pendant 5 à 6 mois, de manière à laisser reposer l'arbre et aussi parce que les forêts d'Heveas sont généralement inondées pendant les autres mois de l'année : de décembre à mai.

Lorsque l'exploitation se fait en grand, c'est-à-dire par un nombreux personnel, on ne peut guère compter en moyenne, pour la saison et par homme, sur une production de plus de 400 kilogrammes, mais des travailleurs isolés et vaillants obtiennent davantage : leur récolte est généralement de 7 à 800 kilos.

Un écrit officiel cite un travailleur, de nationalité italienne, qui est arrivé à une production de 1,200 kilos.

L'Hevea est un arbre majestueux, droit, dont les branches forment panache à l'extrêmité du tronc et qui atteint 25 mètres de hauteur et un mètre de diamètre. Sa feuille composée de trois folioles est longue et ovale ; son fruit est analogue à celui du ricin, mais plus grand ; beaucoup d'animaux en sont friands et les indigènes les mangent également. Le fruit de l'hevea contient une quantité relativement grande d'excellente huile dont les propriétés sont analogues à celles du ricin et dont l'exploitation sur place serait avantageuse. En avril, ces fruits qui mûrissent sur l'arbre, éclatent en produisant un bruit sec et envoient les graines au loin. Quelques-unes de celles-ci prennent racine, les autres, celles qui échappent aux recherches des animaux, se décomposent par le contact prolongé de leur matière huileuse avec l'eau.

C'est de mai à juillet que le latex de l'Hevea est le plus abondant et aussi le plus riche en caoutchouc. Un kilo de latex donne alors 1/2 kilo de caoutchouc tandis que plus tard, quand la sève monte, la teneur en eau, du produit, augmente. L'extraction du latex ne doit être opérée que sur le tronc de l'arbre et à une hauteur ne dépassant pas deux mètres. Celui des branches et

de la partie supérieure du tronc est de qualité inférieure et, en l'extrayant, on risque de faire mourir l'arbre.

L'hevea n'atteint son parfait développement qu'après 20 à 25 ans, mais l'exploitation peut en être commencée à partir de 10 ans après la deuxième floraison. Son caoutchouc qui est le meilleur connu, est brun-noirâtre, il est très élastique et dégage une assez forte odeur de fumée.

Un emplacement d'arbres à caoutchouc ayant été reconnu dans une forêt, on y trace un sentier reliant une centaine d'arbres, quelquefois 150 selon leur éloignement. Ce chemin, appelé estrada, est le champ d'exploitation travaillé par un même homme : on cherche à le tracer de manière à le faire revenir à son point de départ, où le seringueiro (travailleur) construira sa hutte, cette disposition facilitant le travail et permettant de déverser rapidement le latex avant sa coagulation naturelle. La longueur des estradas varie généralement de 2 à 4 kilomètres. L'ensemble de plusieurs estradas s'appelle seringal (au pluriel seringaes). Quand les bras sont rares, un même homme se charge de l'exploitation de plusieurs seringaes.

Pour chaque seringueiro l'outillage comprend :

Un ou deux fers spéciaux ou hachettes pour entailler l'écorce de l'arbre. Le poids de ces fers et la section de la lame sont réglés de façon à éviter que l'entaille produite ne dépasse l'aubier et ne fasse éclater l'écorce.

Plusieurs centaines de gobelets en fer blanc de forme évasée. Le diamètre de l'ouverture mesure 8 centimètres, celui du fond, 5 centimètres et la hauteur 6 centimètres. Cette dernière dimension est limitée parce que le doigt du seringueiro s'appuyant sur la paroi du gobelet doit pouvoir atteindre aisément le fond pour en faire écouler le latex par un rapide mouvement circulaire.

Un seau à anse d'une contenance de 15 litres environ.

Un foyer à fumigation, espèce de cheminée tronconique en terre cuite.

Une forme ou spatule en bois, pour faire les fumigations; cet instrument est analogue aux pelles à enfourner de nos boulangers.

Pour le travail d'extraction, le seringueiro se lève à l'aube et parcourt son estrada faisant à chaque arbre, à l'aide de son fer spécial, un nombre d'incisions en rapport avec la grosseur du tronc. La première incision est faite à hauteur du bout du bras levé et les

autres en dessous en quinconce, en raînure oblique, ou en forme de V ; les systèmes diffèrent. Sous chaque incision, se place un petit gobelet en fer blanc ; les uns le fixent en l'enfonçant obliquement dans l'écorce, d'autres l'assujetissent en le calant par dessous au moyen d'un peu d'argile. Arrivé au dernier arbre de l'estrada, le seringueiro revient au point de départ et enlève ensuite tous les gobelets, les vide dans son seau et les empile au pied de chaque arbre. Il rentre ensuite rapidement dans sa hutte afin d'empêcher la coagulation spontanée du latex. Ce travail doit se faire tôt et avec rapidité car, dès que le soleil monte et commence à donner trop fort, le latex ne coule plus.

La coagulation se fait dans la région du Madeira, comme au Para, par fumigation ; certains seringeiros emploient encore l'alun, mais leur caoutchouc, plus aqueux, subit de ce fait une dépréciation d'environ 50 centimes au kilo. La fumée est tirée de la combustion de fruits oléagineux de certaines plantes choisies et notamment de l'Uauassù qui abonde au Matto-Grosso. Le latex est déversé sur le bâton ou sur la spatule au moyen d'une demi calebasse, le seringueiro maintient la boule de latex au dessus de la fumée en imprimant un fort mouvement de rotation au bâton. Chaque fois que la coagulation est faite, il augmente la grosseur de la boule par addition de latex, en déterminant ainsi la formation de couches de caoutchouc, en feuilles minces, système favorable, paraît-il à l'élasticité du produit. La masse de caoutchouc est ensuite coupée ou simplement dégagée du bâton pour être livrée au commerce.

La production en latex des heveas varie énormément, elle atteint parfois un litre par jour et par arbre, soit 1/2 kilog de caoutchouc, mais la moyenne de rendement, difficile à déterminer, est de beaucoup inférieure à ce nombre.

Avec de pareils rendements d'un produit qui se vend net à 15 francs le kilo, il semblerait que le travailleur doive s'enrichir rapidement et cependant il n'en est rien. Au bout de la saison d'extraction, lorsque le seringueiro remet au patron le produit de son travail, celui-ci en porte le montant au crédit de son compte à un taux qu'il détermine et qui soit-disant constitue le « prix de la place ».

La contre partie de ce crédit est formée par l'annotation des vivres, marchandises et liqueurs, remis par le patron au seringueiro à titre d'avance au cours du travail et facturés à un taux jamais inférieur à 3 ou 400 p. c. de leur valeur. Aussi le bilan de

l'ouvrier clôture-t-il invariablement en perte ; sa dette se trouve donc en augmentation, de même que sa sujétion envers le patron ; on pourrait même dire son esclavage, car il lui est impossible de se libérer sans se vendre au nouvel employeur qui apure et reprend sa dette.

Le caoutchouc du bassin Brésilien et Bolivien du Guaporé-Mamoré s'écoule vers l'Amazone ; une faible partie revient en amont, vers la ville de Matto-Grosso, pour être évacuée par le rio Paraguay. Le caoutchouc du Juruena, du haut Xingu et de l'Arinos est concentré à Diamantino pour être acheminé, à dos de mules, à Cuyaba, d'où il est expédié par vapeur en Europe, via Montevidéo.

Je crois utile de consigner ici quelques conseils destinés aux capitalistes qui seraient désireux de s'intéresser dans des affaires de ce genre. La richesse du Matto-Grosso en Heveas ne peut être mise en doute, pas plus que la qualité supérieure de son caoutchouc. Les moyens de transport par eau y sont nombreux et faciles et la main-d'œuvre existe sur place.

Nous avons vu que le seringueiro ne reçoit généralement au bout de l'année aucune rémunération en argent. Son patron s'est donc borné à lui fournir sa frugale nourriture, ses vêtements (2 chemises, 2 caleçons et un chapeau de paille pour la saison) et quelques bouteilles d'alcool frelaté, moyennant quoi il lui remet, pour lui et pour sa famille, qui est payée au même taux, au minimum, un millier de kilos de caoutchouc.

La femme fait le service des estradas aussi bien et souvent mieux que l'homme et les enfants adultes obtiennent de même de bons résultats.

Il est toujours possible et facile, en remboursant à d'autres patrons la dette de leurs travailleurs (au Matto-Grosso on dit racheter), en traitant ceux-ci avec humanité et en leur facilitant d'une façon équitable l'amortissement de leurs obligations, de s'en attacher une centaine qui resteront dévoués et qui en attireront d'autres.

Les seuls frais de recrutement se bornent donc à une avance de fonds récupérable en un ou deux ans et se montant, pour cent familles, à une centaine de mille francs. La production en caoutchouc de ce personnel serait, dès les six premiers mois de travail, de 100,000 kilos. On voit dès lors, grâce à la réunion des trois éléments : bon caoutchouc, moyens de transport faciles et main-d'œuvre suffisante, la possibilité d'une exploitation très fruc-

tueuse et l'on s'étonne du manque d'entrain des capitaux européens pour des entreprises aussi brillantes et présentant aussi peu d'aléas.

L'emploi de capitaux européens à l'exploitation du caoutchouc au Matto-Grosso peut se régler de différentes manières : On peut expédier sur place un homme de confiance muni de fonds ou d'un crédit important. Cet envoyé achètera le caoutchouc aux seringeiros et aux patrons soit par le système d'achat au comptant soit par celui, bien plus *sûr* et plus rémunérateur, d'avances faites avant le travail ou au cours de celui-ci. Les avances seront faites en papier monnaie ou au moyen de marchandises d'échange; ce dernier procédé est de beaucoup préférable, car il écarte l'intervention d'une troisième personne : le vendeur des marchandises et permet un bénéfice sérieux sur la vente.

On peut également organiser l'exploitation du caoutchouc sur place en acquérant ou en louant le terrain et en recrutant du personnel. Mais il vaut mieux, tout en se faisant exploitant, acheter également du caoutchouc dans la région aux autres producteurs. Exploiter sans faire d'achats serait évidemment se priver de bénéfices supplémentaires acquis à très peu de frais.

J'examinerai sommairement les deux systèmes, mais je ferai remarquer dès le début que dans chacun de ces cas le succès est subordonné au choix de la personne qui aura la direction des opérations sur place. Il faut un homme qui ait les aptitudes d'un directeur européen de commerce ou d'industrie et qui, de plus, connaisse les langues et les mœurs du Matto-Grosso, un homme ferme et prudent, dont le bon sens pratique évite les difficultés, les heurts et les froissements auxquels se butent d'autres agents coloniaux moins bien avisés.

Le choix de l'homme, tout est là. J'ai vu une société importante formée en Belgique pour l'exploitation du caoutchouc au Matto Grosso et qui y possédait une concession très riche en héveas, renoncer à son objet social et entrer en liquidation pour n'avoir pu remplacer par un homme capable son directeur mort assassiné au cours d'une exploration. Une autre Compagnie industrielle plus importante encore a fonctionné au Matto-Grosso pendant onze ans. Sept années de travail, sous la direction d'un même homme, ont donné de bons résultats et.... des dividendes; tandis que les années suivantes ont conduit la Compagnie à la liquidation. J'ai vu un agent commercial français, frais émoulu d'un

comptoir d'Afrique, qui traitait constamment de « sales nègres » tous ses travailleurs sans distinction de couleur, s'étonner de ne rien obtenir d'eux et compromettre ainsi le succès de la mission que ses chefs lui avaient confiée. Bref, le chef d'expédition doit être judicieusement choisi et d'amples pouvoirs doivent lui être donnés, afin d'éviter les hésitations et pertes de temps qu'imposent les demandes lointaines d'autorisations, surtout dans une région dépourvue de communications télégraphiques.

Le système qui consiste dans l'envoi sur place d'un acheteur de caoutchouc est simple, facile et très productif. J'ai dit qu'il était plus sûr lorsqu'on opérait par avances de fonds que lorsqu'on se bornait aux achats de caoutchouc au comptant. Ceci pourrait paraître un paradoxe et c'est cependant une réalité qui s'explique par ce fait que l'on n'est sûr de pouvoir acheter du caoutchouc que si l'on a fait des avances d'argent ou de marchandises aux récolteurs. Ce système ne présente pas de risques, car il est tout à fait exceptionnel qu'un seringueiro, payé par un particulier, livre son caoutchouc à un autre.

Le représentant des financiers belges devrait évidemment rester sur place depuis l'organisation du travail jusqu'à l'expédition des produits. Si la mission réussit — ce qui est hors de doute — il pourra lui-même organiser, dès l'année suivante, le transport et l'expédition du caoutchouc acheté, jusqu'au port d'attache, de même que celui des marchandises d'échange. Un petit vapeur qu'il achètera pour l'employer à ce service ne tardera pas à entrer en relations commerciales avec les riverains et sera une nouvelle source de bénéfices. Au cas improbable d'abandon de l'entreprise ce steamer se revendrait facilement à un prix supérieur à son prix de revient sur place.

Le prix de revient du caoutchouc peut s'établir comme suit en supposant le milreis équivalent à fr. 1.50. (Le prix variant avec les régions et avec leur éloignement, je prends une moyenne) :

Achat d'une arrobe (15 kilogrammes) de caoutchouc à 60 milreis . . . . fr.	90.00
Frais divers, frêt et droits de sortie : 3 francs le kilo .	45.00
Frais généraux fr. 1.00 le kilo	15.00
Total. . . fr.	150.00
A déduire 100 p. c. bénéfice sur 60 milreis de marchandises données en paiement . . . . fr.	45.00
Reste pour 15 kilos . . . fr.	105.00

ou 7 francs le kilogramme. Si la vente se fait en Europe à 15 francs le kilogramme, il resterait le très rémunérateur bénéfice de 8 francs.

Cette entreprise est donc très avantageuse ; je citerai à ce sujet l'existence à Corumba d'un groupe de trois jeunes gens d'origine allemande, hardis et intelligents, qui l'ont organisée dans la région du Guaporé et qui en ont tiré chacun, en peu d'années, un bénéfice de plusieurs centaines de mille francs alors que leurs charges se trouvaient aggravées du fait que leurs opérations se faisaient au moyen d'un capital roulant emprunté à une maison de banque de Hambourg à laquelle ils avaient à payer 15 p. c. d'intérêts.

Le second *système* consiste, comme nous l'avons vu, dans l'exploitation des seringaes combinée avec des achats de caoutchouc aux exploitants de la région.

Deux choses sont principalement à considérer dans l'organisation de l'exploitation du caoutchouc au Matto-Grosso : la main-d'œuvre et les seringaes. En ce qui concerne la main-d'œuvre nous avons vu que, parmi les milliers de seringueiros de la région, il était facile de s'en procurer cent et même plus, semblable engagement n'exigeant qu'une avance de capital de 100,000 francs; j'ai montré aussi que ces cent familles donneraient dès la première année une production de 100 tonnes de caoutchouc « Para » se vendant en Europe au prix total approximatif de 1,500,000 francs.

Je m'en tiendrai à ces nombres, car il sera toujours facile à ceux qui tenteraient l'entreprise, de donner de l'extension à leurs affaires, en s'en rapportant aux études qu'eux mêmes auraient eu l'occasion de faire sur place, soit par l'augmentation du personnel indigène soit par l'organisation d'une immigration chinoise, bolivienne. paraguayenne ou italienne. Quant à la matière première, l'arbre à caoutchouc, il en reste encore pour de nombreuses années avant que l'on en manque et avant qu'on se décide à en planter.

Aucun de mes chiffres n'est cité au hasard ; tous ne découlent pas de calculs développés dans ce travail, dont il eut été impossible d'exagérer la longueur, mais j'en tiens les détails et les données les établissant à la disposition de ceux de mes compatriotes que la chose intéresse plus spécialement.

Seringaes (forêts à caoutchouc). — Il n'y a pas bien longtemps encore, le particulier qui se proposait d'organiser l'extraction du

caoutchouc se contentait d'occuper un coin choisi de la forêt vierge, d'en faire déguerpir les Indiens, s'il ne pouvait parvenir à les employer au travail, et d'y ouvrir des estradas. Certains exploitants font encore de même maintenant ; d'autres, et c'est le grand nombre, se contentent d'extraire le latex là où ils le rencontrent, sans soulever la question de propriété et ils y réussissent d'autant mieux que dans cet immense pays, nombre de particuliers et même de sociétés commerciales possèdent, en propriété ou en concession, de grandes étendues de terrains, riches en produits végétaux et minéraux, et qui, non seulement n'ont jamais été exploitées, mais même n'ont jamais été visitées par leurs propriétaires ou leurs concessionnaires. Le gouvernement du Matto-Grosso a donné déjà bon nombre de concessions de terrains à caoutchouc, quelques-unes d'entr'elles à des particuliers qui les sollicitaient, comme faveur politique, pour en trafiquer : ce sont pour la plupart celles qui ne sont encore ni exploitées ni explorées ; d'autres au contraire sont en plein rendement. Depuis lors, le souci du développement de l'Etat a amené le gouvernement à ne plus accorder de concessions de terrains d'extraction caoutchoutifère ou minérale qu'aux groupes ou particuliers qui fournissent la preuve de leur intention de commencer l'exploitation à bref délai, précaution qu'on ne saurait assez approuver.

L'octroi des concessions se fait d'ailleurs dans un esprit large et dans des conditions très avantageuses. Pour obtenir une concession on explore, avec ou sans autorisation préalable, le terrain que l'on a choisi et, à la suite de cette exploration ou de renseignements reçus d'autres explorateurs, on fait un rapport circonstancié avec croquis des lieux et l'on joint à ces documents une demande de concession adressée au chef de l'Etat. Celui-ci accorde la concession pour 20 ou 30 ans dans les conditions dont la pièce traduite ci-après représente le type :

Loi n°

« Le colonel M..., Président de l'Etat de Mattto-Grosso, fait savoir à tous les habitants que l'Assemblée Législative a décrété et que j'ai sanctionné la loi suivante :

» Art. 1er. — Le gouvernement de l'Etat est autorisé à concéder

par concession à M. N., ou à l'entreprise nationale ou étrangère qu'il organisera :

» 1° Les seringaes existant dans la zône comprise entre X et X + 2 degrés de latitude sud, comprenant les bassins de tels ou tels rivières ou fleuves.

» 2° Les hervaes (forêts d'herva-maté) qui seraient découverts dans la susdite zône, le tout moyennant les conditions suivantes :

» *A*. La durée de la concession sera de 30 ans, à compter de la date du présent contrat.

» *B*. Le concessionnaire payera cinq contos de reis (7,500 frs.) par an, pendant les dix premières années, et dix contos de reis (15,000 francs), au cours de chaque année suivante.

» *C*. Les produits extraits seront sujets aux droits d'exportation et de consommation établis par les loi de l'Etat, ces droits ne pouvant être élevés, pendant les dix premières années, à plus de 15 p. c. de la valeur officielle des produits.

» *D*. Le concessionnaire pourra extraire tous les produits végétaux dans les limites des terrains concédés; il pourra de même exploiter les mines qu'il découvrira conformément aux prescriptions de la législation relative aux exploitations minières.

» *E*. Le concessionnaire s'oblige à conserver les seringaes, les hervaes et les forêts de la meilleure manière possible en observant pour la marche des travaux les règlements et instructions qu'édicterait le gouvernement; il s'oblige aussi à ouvrir des routes, à établir la navigation à vapeur sur les rivières navigables et à créer dans la région concédée, outre les installations et occupations nécessitées par son entreprise, des noyaux de colonisation.

» *F* Le concessionnaire aura la préférence pendant la durée de la concession ou lorsque celle-ci sera terminée pour l'acquisition à titre définitif des terrains ou lots compris dans la zône concédée, dans les conditions déterminées par la loi sur les aliénations en général.

» *G*. La présente concession deviendra caduque si le contrat de concession n'est pas signé dans le délai de huit mois, sauf motif de force majeure.

» Art. 2. — Les dispositions contraires au présent acte sont révoquées.

» J'ordonne par conséquent à toutes les autorités auxquelles ressortissent la connaissance et l'exécution de ladite loi, qu'elles l'exécutent et la fassent exécuter fidèlement.

» Le secrétaire du gouvernement la fera imprimer, publier et distribuer.

» Palais du gouvernement à Cuyaba, le....

» (*Signé*) M...

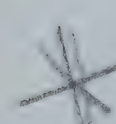
» La présente loi a été timbrée et publiée, au secrétariat du gouvernement de Cuyaba, le...

» Le Secrétaire,
» (*Signé*) P... »

L'on signe ensuite avec le Gouvernement de l'Etat, à Cuyaba, un contrat réglant, de commun accord, les points de détail de l'acte ci-dessus reproduit.

En ces derniers temps il a été convenu que les travaux ne devraient être commencés que 18 mois après la signature du contrat et que les paiements annuels ne devraient être commencés qu'après le même délai.

Ce qui ressort tout particulièrement de ces clauses, c'est l'immense étendue des concessions octroyées, (les plus petites mesurent 72,000 hectares), le taux peu élevé de l'annuité à payer (7.500 francs), la concession du droit d'acheter des lots et parcelles au prix de 500 reis (fr. 0.75) l'hectare, ce qui est dérisoire quand le terrain est bien choisi (un port, sur un fleuve d'avenir, par exemple) et, enfin, la faculté de payer les droits d'exportation sur la base maxima, de 15 p. c. de la valeur conventionnelle (qui est très peu élevée) alors que les autres exportateurs paient souvent leurs droits sur la base de 25 p. c. de la même valeur.



La région gommifère Brasilo-Bolivienne du Guaporé-Mamoré est la plus riche en caoutchouc ; c'est aussi celle qui fournit le produit Para le plus estimé. Le régime Bolivien de l'exploitation caoutchoutifère, est réglé par la loi du 10 décembre 1895 et réglementée par le Décret du 6 juin 1896 dont les principales dispositions sont les suivantes :

Les estradas (150 arbres) sont adjugées aux particuliers, nationaux ou étrangers, jusqu'au nombre de 500 et aux sociétés légalement constituées jusqu'au nombre de 1,000. Les adjudications plus importantes sont accordées par les Chambres Législatives.

Tout adjudicataire paiera au Trésor Bolivien pour prix de la concession de chaque « estrada » la somme de 15 Boliviens, en 15 annuités de un Bolivien. Il est permis d'acquérir la propriété définitive des concessions avant l'expiration des quinze années, en payant la totalité du prix des quinze annuités



Acacias flamboyants dans une rue de Corumba

Les droits d'exportation en Bolivie sont : Gomme fine, 16 centavos par kilogramme; gomme ordinaire Sernamby, 12 centavos par kilogramme.

La Société belge industrielle et agricole au Brésil possède deux des plus riches et des plus importantes concessions de territoires à caoutchouc du Matto-Grosso. L'une de ces concessions est située sur une immense étendue de la rive droite du Guaporé-Mamoré, dont elle comprend tout le bassin et celui de ses affluents de droite, depuis le Fort de Principe da Beira jusqu'aux rapides de Guajara-Mirim. La seconde de ces concessions comprend tout le bassin, très riche en heveas, du Rio Sao Miguel, tributaire du Guaporé, en amont du susdit Fort.

Ces concessions sont appelées à une énorme plus value par la construction prochaine et prescrite par le traité de paix Brasilo-Bolivien, de la ligne de chemin de fer du Madeira qui les mettra en communication directe et dépourvue d'obstacles avec l'Amazone et l'Europe.

Incendie des Campos. — Rien n'est imposant comme l'incendie de la brousse, mais rien n'est aussi plus destructeur. Lorsque le feu se borne à détruire, à la fin de la saison sèche, les herbes des plaines, il est bienfaisant car il fertilise le sol. L'on voit alors renaître, après la première pluie, des cendres noires, une herbe tendre et fraîche qui fait la joie de tous les ruminants.

L'incendie doit être provoqué avec discernement. S'il y a une clotûre, un champ, une forêt à préserver, le feu doit être mis à une faible distance de la lisière et en même temps sur toute la longueur de celle-ci, par un jour où le vent souffle avec violence du côté opposé. Pour plus de précautions on coupera, à la serpe ou à la faux, une bande protectrice de quelques mètres de largeur, tout le long des lignes à préserver. Lorsque le feu est mis trop tôt, c'est-à-dire lorsque les hautes herbes ne sont pas suffisamment sèches, comme c'est souvent le cas dans les terrains marécageux, la prairie se consume par parties, par plaques, et il devient alors difficile de compléter plus tard l'opération. L'herbe pousse en effet immédiatement sur les parties brûlées et elle roussit et s'abime lorsqu'on veut ensuite brûler le campo une seconde fois, pour achever de détruire les parties qui avaient résisté au premier incendie.

On comprend les irréparables dégâts causés aux forêts, par les incendies allumés sans précaution.

J'ai dit plus haut que rien n'est plus imposant que l'incendie de la brousse, le spectacle en est souvent terrifiant. Ces incendies prennent parfois des proportions colossales; j'en ai vu qui embrasaient des plaines immenses, d'une superficie d'un million d'hectares, couvertes presque partout d'une herbe touffue, sèche comme de l'amadou et qui, en certains endroits, atteignait plusieurs mètres de hauteur. Il va sans dire que ces incendies n'épargnent ni les bois, ni les forêts et qu'ils englobent les collines et les montagnes boisées. Dans les forêts, le feu brûle toute la basse futaie, les flammes lèchent et carbonisent les arbres et en consument beaucoup.

L'aspect d'une forêt après un incendie est lamentable, tout est noir et carbonisé; beaucoup d'arbres ont leur écorce calcinée, brûlée, enlevée par plaques, d'autres, au contraire, dont l'écorce est moins inflammable et dont le bois l'est davantage, fusent comme des chandelles romaines. Le feuillage est détruit, les branches ressemblent à autant de membres noirs et décharnés. Le feu couve encore partout, le moindre vent le rallume et l'œuvre de destruction continue.

Dans les plaines, le feu est allumé en des milliers d'endroits par des camperos (captureurs de bétail) qui, lancés au grand galop de leurs chevaux, épuisent chacun, à cet effet, et en une seule journée, plusieurs paquets de boîtes d'allumettes. Le rideau de flammes, d'une épaisseur d'un ou de plusieurs kilomètres et quelquefois de plusieurs lieues, s'élève souvent à une grande hauteur. Les colonnes de fumée opaque qu'il dégage s'élèvent plus haut encore et se confondant parfois avec les nuages voilent complètement le soleil. La chaleur est intense, l'air se raréfie; les animaux fuient épouvantés, l'homme ressent un malaise, une anxiété analogues à ceux qu'on ressent avant les grands orages, mais plus intenses encore.

Quelquefois l'on se trouve pris entre plusieurs incendies allumés en des points opposés et il faut alors et sans retard songer à la fuite. Lorsqu'on monte un cheval sûr et que le sol n'est pas encombré d'obstacles, le brave animal, bondissant au travers des flammes, aura tôt fait de vous mettre en sûreté dans la plaine noire, où ses pieds seuls continuent à souffrir du contact des cendres d'herbes chaudes. Si la retraite est impossible et si l'on ne peut franchir le rideau de feu, il suffit d'allumer sans retard et à plusieurs places l'herbe que l'on foule ; on détermine ainsi, instantanément, un incendie dont l'intensité de marche et la

direction seront sensiblement les mêmes que celles de la nappe de feu qui menace de front. Quand le nouvel incendie a franchi quelques mètres, le voyageur se place dans la partie brûlée où il se trouve en sûreté, le manque d'aliment obligeant la ligne de feu à respecter le refuge en le contournant.

Aux approches de l'incendie on voit les aigles tournoyer, en grand nombre, au-dessus de la plaine menacée par le feu et profiter de l'effroi des animaux pour fondre sur de nombreuses proies et particulièrement sur les serpents, les jeunes autruches, etc., tandis qu'en arrière du feu des milliers de vautours et d'autres oiseaux de proie se repaissent des restes d'animaux brûlés.

Si le spectacle d'un incendie de campo avec ses crépitements et ses ouragans de flamme est grandiose, imposant, terrifiant même le jour, celui qu'offre l'embrasement des collines boisées n'en est pas moins intéressant et impressionnant la nuit, surtout s'il est vu à certaine distance, à quelques kilomètres par exemple : Ces incendies durent plusieurs semaines. On voit une ligne de feu horizontale partir de la lisière du bois ou du pied de la montagne et monter insensiblement vers le sommet dans le grand silence de la nuit. Semblable à une immense illumination aux feux d'artifice, elle est marquée de distance en distance par des ballons de feu brûlant d'une lumière plus intense, qui à un moment donné semblent éclater avant de s'éteindre et qui sont autant de gros arbres qui se consument.

GÉOLOGIE

Richesses minérales. — Les richesses minérales du Matto-Grosso sont plus remarquables encore que ses autres richesses naturelles. Il faudrait, pour en donner une description détaillée, écrire un volume entier et refaire l'histoire complète du Matto-Grosso, qui est intimement liée, depuis la découverte de l'ancienne province coloniale, à celle des guerres sans fin livrées par les premiers explorateurs, dont les seules visées étaient de s'emparer des richesses aurifères et diamantifères et, accessoirement, de réduire les indigènes en esclavage pour s'en servir comme instruments de labeur.

Les localités de Cuyaba, Matto-Grosso, Diamantino, Tombador, Coxim, Rosario et plusieurs autres doivent leur existence

à la découverte, en ces endroits, de gisements d'or, de diamants ou d'autres pierres précieuses.

Déjà au dix-septième siècle on savait que les rivières du Matto-Grosso charriaient de l'or et des pierres précieuses ; des documents officiels conservés dans les archives de l'Etat mentionnent encore les quantités et la valeur des trésors arrachés au sol pour être expédiés par la province coloniale à sa métropole d'Europe.

Les gisements aurifères s'exploitaient à fleur du sol et les excavations n'étaient généralement pas poussées au delà d'un mètre de profondeur. Arrivé à ce niveau, on faisait ce qui se pratique encore actuellement pour les plantations ; les travaux étaient abandonnés pour être repris plus loin.

Les chroniques du temps fournissent de nombreux détails au sujet de l'extraction aurifère pendant le dix-huitième siècle. En 1720 un certain Miguel Sutil ,de Saint-Paul, et son compagnon, João Francisco, auraient découvert tant d'or à l'endroit où s'élève actuellement l'église de Rosario qu'en moins d'un mois ils en auraient récolté plus de 6,000 kilos (20,000,000 francs), en creusant seulement à 75 centimètres de profondeur. En 1731, on signale l'envoi d'un bloc d'or de 22 kilos. La manière de recueillir les diamants et les pierres précieuses est restée légendaire. Les chercheurs allaient à deux, montés sur une barque que l'un dirigeait tandis que l'autre plongeait et remplissait de cailloux une manne que retirait son compagnon. Après plusieurs plongées on lavait les graviers et l'on recueillait les précieuses gemmes. Dans les rivières moins profondes, l'on se contentait de se baisser et de prendre les cailloux par poignées pour tâcher ensuite d'y découvrir les pierres fines convoitées.

Les anciennes familles du pays possèdent encore toutes, venant d'héritage, de gros brillants et de belles pierres précieuses qui attestent l'abondance de ces trésors au siècle dernier. En parcourant le pays entre Cuyaba et Diamantino, en passant par Tombador et Rosario et en me rendant de là à Saô-Luiz de Caceres et au Guaporé, par le Jauru et Lavrinhas, j'ai eu l'occasion de voir bon nombre de ces mines d'or historiques. A l'emplacement qu'elles occupaient se trouve une excavation faite au moyen de pioches et de pelles et à côté d'elle un terril correspondant au déblai et qui, naturellement, a été depuis sa formation, fouillé et refouillé. Je n'ai néanmoins pas été trop étonné de trouver, sur ces terrils, d'infimes paillettes d'or que les pluies

diluviennes de la région avaient mises à découvert et que leur peu de valeur comme l'isolement de l'endroit où elles se trouvaient avaient préservées. Il va sans dire que toutes les mines du Matto-Grosso sont loin d'être épuisées vu les moyens restreints dont disposaient les premiers occupants et la hâte fébrile avec laquelle ils opéraient. Certains de ces gisements ont même vu leur mise à fruit interrompue; les uns, comme ceux situés près de Diamantino, parce que la très grande quantité de brillants que l'on y avait trouvée, avait incité le gouvernement colonial à arrêter les travaux, à expulser les mineurs et à confisquer leurs trouvailles pour se réserver l'exploitation ultérieure des pierres précieuses, d'autres, comme ceux de Saint-Vincent, près de la ville de Matto-Grosso, parce que, à une époque plus rapprochée (24 août 1877), les travailleurs qui y étaient occupés ayant été attaqués par les Indiens Cabixis durent abandonner les travaux, bien qu'ils fussent parvenus à repousser les sauvages en leur infligeant des pertes. Ces mines de Saint-Vincent occupaient un espace de 18 lieues carrées, renfermant de grandes quantités d'or et qui n'avait été exploré qu'à la surface du sol.

D'autres encore, les célèbres mines d'or de Martyrios — dont parlent les anciennes chroniques et les traditions des Matto-Grossiens et que l'on croit situées dans la région inexplorée qui sépare le Rio-Xingu du Rio das Mortes, tributaires tous deux de l'Amazone, qui n'avaient pas été exploitées, n'ont plus pu être retrouvées, malgré les efforts de plusieurs expéditions organisées dans ce but et dont la dernière, commandée par l'intrépide lieutenant-colonel Castro et composée d'un certain nombre d'officiers de l'armée brésilienne, fut aussi infructueuse que les autres et est rentrée à Cuyaba il y a quelques années seulement.

La richesse aurifère du sol de Cuyaba se révèle encore de nos jours. Après un violent orage on ne manque pas, en effet, de découvrir en plein centre et dans les rues de la ville des pépites qui témoignent de cette richesse et les gamins s'y emploient fréquemment.

Parmi les nombreux échantillons d'or, de diamants, de minerais aurifères et diamantifères récemment découverts ou extraits à Cuyaba et dans les environs et envoyés à l'exposition universelle de Saint-Louis, figurait une pépite d'or du poids de 205 grammes et appartenant au gouvernement de Matto-Grosso. Cette pépite a été trouvée à Cuyaba même, après de fortes pluies, dans la rue Baraô de Melgaço. Cette découverte ne doit étonner personne, la

richesse aurifère de la région étant incontestable et la ville de Cuyaba devant sa fondation et l'Etat de Matto-Grosso lui-même devant son peuplement, à la découverte de l'or. C'est problablement aussi à la richesse de ses gisements précieux qu'il doit le peu de développement de son industrie agricole.

Quant aux rivières du Matto-Grosso, si elles étaient autrefois riches en or, en diamants et en pierres précieuses, elles ne le sont pas beaucoup moins maintenant. Depuis quelques années déjà, des particuliers s'occupent du lavage des sables extraits des rivières des environs de Cuyaba et je me rappelle avoir vu en 1902 des soldats d'un bataillon d'infanterie de Cuyaba, auxquels on avait négligé pendant quelques mois de payer leur solde, présenter en paiement dans les magasins de cette capitale des parcelles d'or ainsi obtenues.

Depuis lors il s'est produit un mouvement décisif en vue de la reprise des exploitations aurifères et diamantifères, par des moyens modernes et perfectionnés. Diverses concessions importantes ont été accordées à des compagnies étrangères et notamment à The Transpacific Mining and Exploration Company Limited, dont les travaux d'extraction à l'aide de puissantes dragues ont donné de très beaux résultats.

Le sous-sol Matto-Grossien, outre ses richesses en or et en diamants, recèle encore d'autres minerais tels que : l'argent, le fer, le platine, le cuivre, le plomb, le palladium, etc. Les terrains riverains sont saturés de sel et de salpêtre. Il y a aussi d'immenses étendues de calcaires, abondantes en spath, en cristal de roche, en agates, en silex, en talc, en mica, etc. On trouve également, en très grandes quantités, le kaolin, l'argile plastique, le marbre, l'ardoise, le porphyre, etc.

Le fer est très abondant dans tout l'Etat de Matto-Grosso. mais il l'est tout particulièrement sur les terrains de la rive droite du Rio Paraguay qui, à partir du Jaurú jusqu'au lac Oberaba appartiennent à la Cie Belge industrielle et agricole au Brésil. On y trouve le précieux métal, sous forme terreuse, au pied de la colline qui va du Jaurú vers la Bolivie, en passant par Bahia das Pedras. On l'y rencontre aussi, en certains points du campo, sous forme de limonite ou de fer hydraté, résultat de l'action chimique de l'acide tannique, des acides produits par d'autres végétaux et plus particulièrement de l'acide carbonique, sur l'oxyde de fer. Dans le Sud de cette propriété de la compagnie belge, aux bords du lac Oberaba, le sulfure de fer entre dans la composition

géologique du sol dans une proportion telle qu'il est impossible d'y faire usage de la boussole, d'y faire du feu par terre ou de s'y servir de pierres pour la construction de fourneaux de cuisine ou comme supports pour les marmites de campement, ces pierres éclatant sous l'action de la chaleur et envoyant leurs débris au loin.

Le fait est consigné dans le rapport de la commission gouvernementale chargée de la délimitation de la frontière, comme ayant été constaté. le 6 septembre 1876, au moment où ladite commission s'occupait sur la rive du lac Oberaba, du placement de la borne-frontière, entre le Brésil et la Bolivie.

Sur la même rive du Paraguay et dans le prolongement des terrains de Descalvados jusque et au-delà de Corumba, dans les collines et les montagnes boisées qui longent la rive droite, on trouve également en abondance du fer, mais plus particulièrement du fer oligiste, le plus riche des minerais de fer (60 p c.).

Le manganèse existe en divers points de l'Etat de Matto-Grosso, mais il est particulièrement abondant dans les mines de l'Urucum dont un document officiel évalue la superficie à 600 hectares et la masse du minerai à plus de 48 millions de tonnes. La montagne de l'Urucum est située à environ 20 kilomètres de Corumba et du Rio Paraguay auquel elle est reliée par une route carrossable. Outre ses gisements de manganèse, elle est très riche en minerais de fer. Le climat y est d'une salubrité parfaite.

A cause de son altitude ce site présente tous les enchantements de la nature tropicale sans qu'on ait à y souffrir de ses inconvénients : la grande chaleur, les maladies et les moustiques. Cet endroit a souvent servi de sanatorium aux troupes et aux particuliers de Corumba.

En 1902, de nombreux militaires s'y sont guéris du béri-béri et il a fréquemment été question d'y installer un hôtel, idée qui avait été suggérée au propriétaire de l'endroit, M. César Carcano, par le grand nombre d'amis qui venaient lui demander l'hospitalité.

Un ruisseau d'eau cristalline et fraîche passant sous des frondaisons touffues d'orangers et d'autres arbres fruitiers avait donné à M. Carcano l'heureuse inspiration d'installer un bain à ciel ouvert, en cet endroit privilégié.

L'eau est légèrement ferrugineuse ce qui se comprend puisque en cet endroit l'affluence du fer est telle que les pierres elles-

mêmes, très pesantes d'ailleurs, en ont la couleur et en renferment une très grande quantité. Des analyses officielles faites sur des échantillons du minerai ont donné 69 p. c. de teneur.

Un important et entreprenant industriel Uruguayen, M. Jaime Cibils Buxareo avait chargé, il y a quelques années, des ingénieurs compétents de faire l'étude et de lever les plans des mines d'Urucum. Sur leur rapport favorable il avait organisé, pendant une année, l'exploitation du minerai manganésifère; mais il dut y renoncer à cause de l'élévation du prix de revient du produit rendu à Buenos-Ayres. Cette élévation de prix qu'aucune circonstance d'exploitation, autre que certaines difficultés très surmontables dans le recrutement du personnel, ne justifiait, devait être attribuée surtout à l'élévation du frêt que l'on payait à cette époque, pour le transport de Corumba à l'embouchure du fleuve.

Nous avons vu dans un chapitre précédent, relatif à la navigation sur le Rio Paraguay, que ce frêt prohibitif de toute entreprise d'exportation a pu heureusement être réduit dans de notables proportions; il peut d'ailleurs l'être davantage encore par l'organisation du transport des masses pondéreuses par le moyen d'allèges.

Cet obstacle — le seul qui s'oppose à la réussite de l'entreprise — étant écarté nul doute que l'exploitation des gisements de manganèse d'une richesse telle que ceux de l'Urucum soit fructueuse. Je suis personnellement heureux, moi qui depuis plusieurs années ai cherché à intéresser nos compatriotes à cette entreprise, de voir se réaliser mon projet par la création de la société belge, la Compagnie de l'Urucum, fondée par la Société Métallurgique d'Ougrée Marihaye qui a repris d'une société Brésilienne la concession des terrains pour une durée de 30 ans.

RÈGNE ANIMAL

Moustiques. — J'ai vécu longtemps sous les tropiques, j'y ai souffert du climat, des fièvres paludéennes, des attaques de bandits, plus rarement des attaques d'animaux féroces, mais jamais, au grand jamais, je n'ai rencontré d'ennemi plus terrible, de fléau plus grand que les moustiques.

Qui ne se souvient de ses lectures d'adolescent? qui n'a pas frissonné au récit des exploits héroïques du dernier des Mohicans, de Fileas Fogg ou des Pirates de la Savane? Que de traitres

égorgés que de tigres et de serpents mis à mal ! L'enthousiasme de la jeunesse incitait alors aux grands actes et le plus timoré d'entre nous se promettait une calme et énergique vaillance dans les rencontres les plus périlleuses. Nous avons vu plus haut, en parlant de la navigation sur le Paraguay, que ces résolutions viriles ne résistaient pas toujours devant la suppression du pain, du beurre, des pommes de terre, de la bière et même de l'eau claire et fraîche : mais combien s'évanouissent devant l'épreuve autrement rude de l'attaque des moustiques !

J'ai vu des gens sérieux et énergiques pleurer d'abord de douleur ou de rage pendant ces attaques réitérées et s'abandonner ensuite à une complète démoralisation.

Les moustiques ne font trève ni le jour ni la nuit, mais c'est surtout à la tombée du jour qu'ils sont les plus agressifs

On les rencontre par bandes importantes non seulement sur les fleuves mais encore dans les forêts vierges marécageuses et près des eaux stagnantes ou des agglomérations d'animaux. Les chevaux, le bétail, les chiens, les attirent tout spécialement. Ils affectionnent les couleurs foncées. Un chapeau, un veston noir pendus dans un coin sombre, en recèlent des centaines, sans que l'on puisse dire pour cela que les vêtements clairs ou blancs les éloignent d'une façon absolue. Une lumière vive, électricité, gaz, bougie, les attire tout autant si pas plus, que les couleurs sombres. Un fort vent les chasse ; il faut alors ouvrir portes et fenêtres et battre les literies, les tentures et les vêtements pour les en faire déguerpir. Le froid les engourdit, mais pas complètement.

Dans les commencements chaque piqûre laisse une gourme et l'on voit la tête et les membres de l'Européen nouveau venu gonfler et se boursoufler à vue d'œil. Les gourmes peuvent être soignées au moyen de lotions antiseptiques, ou lavées à l'alcool, au vinaigre, à l'ammoniaque En aucun cas il ne faut se gratter. L'observance de cette recommandation est souvent un supplice, mais il faut s'y soumettre, car le grattage des piqûres provoque souvent des plaies que les fortes chaleurs enveniment et qui guérissent très difficilement.

Les piqûres de moustiques traversent la peau humaine et même le cuir des animaux ; elles percent aussi les vêtements. Elles s'adressent surtout au visage, au cou, aux mains, au cou-de-pied et en général aux parties du corps les moins protégées.

Les moyens de protection contre les moustiques sont presque indispensables en certains endroits, mais ils ne sont malheureuse-

ment pas tout à fait efficaces; de plus, ils s'exercent toujours au détriment de la fraîcheur. Plus on est couvert pour se protéger contre les moustiques plus on souffre de la chaleur, ce qui doit aussi, à certains moments, avant les orages par exemple, être pris en sérieuse considération.

Néanmoins dans les habitations et à bord des embarcations, on se prémunira le cou-de-pied en rentrant le bas du pantalon dans les chaussettes et en chaussant des bottines à longue tige souple, appelées souliers de madère. Sur le fond de la chaise, si celle-ci est cannelée à jour, on déposera une feuille de carton ou une planchette. Quant au visage et aux mains, on les défendra au moyen de « claques » réitérées. Les panneaux des portes, les carreaux des fenêtres doivent être remplacés par de la toile moustiquaire, en métal ou en coton. On doit de même se préserver, lorsqu'on se trouve dans un hamac ou dans un lit, en s'entourant d'un moustiquaire ; mais cette protection est forcément incomplète car ces cloisons ne sont pas hermétiques et il suffit de la plus petite ouverture pour qu'elles soient inefficaces et d'ailleurs les petits moustiques, qui sont généralement les plus agressifs, les traversent parfois facilement, quelque serrées que soient leurs mailles. Les portes, si bien protégées soient-elles, doivent s'ouvrir aussi souvent que les autres et livrent alors passage à de nombreux ennemis ailés qui guettent ce moment Si le dormeur frôle son moustiquaire de la tête ou des membres, le contact est aussitôt pris et l'agression commmence de l'extérieur.

On le voit, c'est une attaque sans trève ni merci et ici, malheureusement, c'est toujours le plus petit qui l'emporte.

Je ne connais aucun moyen d'éloigner les moustiques, les fumées et les mauvaises odeurs sont inefficaces; l'asphyxie de l'homme précéderait le départ ou la mort des insectes. Ayant lu et ouï dire que le ricin était la seule plante qui les éloignât, j'en avais fait faire autour de ma demeure une grande plantation; au bout de deux ans celle-ci était devenue un véritable petit bois, j'y organisai une exploitation d'huile de ricin mais je n'obtins ni la suppression ni même une diminution du nombre des moustiques.

Le moustique — de l'espagnol « mosquito » — n'est autre chose que le vulgaire cousin, dont on fait si peu de cas chez nous, mais dont les attaques sont moins méprisées déjà dans le Sud de l'Europe. Il y en a de plusieurs espèces, depuis les gros, noirâtres, jusqu'à une sorte particulière que les indigènes appellent moustique blanc à cause de la couleur claire du ventre et des tâches

blanchâtres ou plutôt gris-cendré des membres. Ces moustiques ont les pattes très longues et le corps très mince et allongé ; ils sont tellement menus que lorsqu'on les écrase entre les doigts avant qu'ils soient repus, ils n'y laissent aucune trace perceptible.

Les petits moustiques se mettent, pour sucer le sang, droit sur les pattes de devant, le reste du corps demeurant en l'air, ce qui leur a fait donner, par certains voyageurs, la dénomination de « perpendiculaires ». Leurs piqûres sont très douloureuses et ils sont d'autant plus à craindre que leur finesse leur permet de passer au travers des trames des moustiquaires.

Le moustique est nuisible par son chant, précurseur de l'attaque, par la douleur de sa piqûre, par sa succion du sang et enfin parce qu'il est le véhicule de maladies graves — certaines espèces transmettent la malaria et apportent la mort aussi sûrement que l'arme la plus dangereuse. — Chaque fois qu'un moustique se pose sur un individu, c'est pour enlever une goutte de sang, que l'on voit s'arrondir à l'arrière du corps transparent de l'animal, et, à chaque tape que l'on se donne, le sang gicle abondamment de tous ces petits ballons rouges.

Les animaux souffrent autant que l'homme de l'attaque des moustiques. Dans ces pays, on ne peut attacher de près ni enfermer les chevaux ou le bétail, sous peine de voir, en peu de jours, ces animaux maigrir, devenir malades et même périr à la longue.

Au bout de quelque temps de séjour au Matto-Grosso, l'on supporte mieux la douleur qu'occasionnent les moustiques ; dire qu'on s'y fait, serait exagérer; les indigènes eux-mêmes en souffrent. Il suffit de les voir de loin, lorsqu'on arrive dans leurs campements, se battre les épaules, les flancs et les jambes, au moyen d'un martinet de fibres ou d'un éventail de feuilles de palmier frangées, pour constater que ces braves Indiens sont aussi sensibles que nous aux attaques des moustiques et pour se rendre compte du séjour agréable que l'on fera dans leur village.

Pêche, poissons. — Les eaux du Paraguay, de ses affluents et des autres rivières du Matto-Grosso sont extraordinairement poissonneuses. Certains auteurs évaluent à près de 2000 les espèces de poissons qui peuplent l'Amazone et ses affluents, et à un nombre analogue celles qui se rencontrent dans le bassin du

Paraguay. Pour donner une idée de la quantité prodigieuse de poissons dont sont remplies les eaux du Haut-Paraguay, je citerai les observations personnelles suivantes au récit desquelles n'intervient ni la moindre exagération, ni la plus minime fantaisie :

— A certains moments du jour et notamment vers 5 heures de l'après-midi, aux approches du coucher du soleil, lorsque l'ardente nature tropicale se calme, le fleuve paraît vivant. La surface des eaux est mouchetée de poissons de tous genres et de toutes grandeurs ; les uns se contentent d'y affleurer ; les autres, poursuivis sans doute par de plus forts qu'eux, émergent en bondissant pour reparaître plus loin. Lorsque, d'une certaine hauteur, du mât d'un navire ou d'une branche d'arbre, la vue pénètre sous la surface des eaux, l'on y voit les poissons en quantités prodigieuses. Il semble qu'il serait impossible de lancer une pierre dans le fleuve sans qu'elle touche un poisson. Et en effet il m'est arrivé plusieurs fois de jeter dans le fleuve un harpon-trident attaché à une ligne ; deux fois sur trois je le retirais garni d'un poisson.

Souvent l'on aperçoit ainsi à faible profondeur des bandes composées de milliers de pacùs, (prochilodus argenteus) beaux poissons très savoureux pesant de 12 à 16 kilos. Ils forment des bancs compacts d'une surface de plusieurs ares.

Quant aux espèces de poissons du Rio Paraguay, elles varient à l'infini de forme et de grandeur. Il y en a depuis les infiniment petits, les imperceptibles, jusqu'aux plus grands mesurant plusieurs mètres de longueur, que j'ai eu l'occasion — plus rarement cependant — d'apercevoir aussi en bandes.

Tous ces poissons sont excellents à manger ; je n'ai jamais constaté d'exception à cette règle et il n'est pas de poisson européen, anguille, raie, cabillaud, turbot, esturgeon, saumon, truite, etc., qui n'ait ici son équivalent en chair exquise : il n'y a que la quantité qui diffère et surtout le prix, car il ne coûte au Haut-Paraguay, hors des villes, que la peine de le prendre.

L'énorme peuplement des rivières du Matto-Grosso, joint d'ailleurs à une chasse très abondante est, selon moi, une des causes du manque d'activité des habitants de l'Etat, qui, trouvant une pitance facile sous un climat qui n'exige ni feu ni couvert, dédaignent les occupations soutenues et trop fatigantes à leur avis, de l'industrie moderne. Ont-ils tort? Je ne me prononcerai pas à ce sujet, me bornant à constater que les colonisateurs répondent affirmativement. En moins d'une demi-heure, soit

qu'il pêche à la ligne au bord du fleuve, soit que mollement couché dans sa pirogue il descende le courant au fil de l'eau, l'indigène prend suffisamment de poisson, pour sa consommation immédiate, pour en manger séché pendant plusieurs jours, et même, s'il le désire, pour aller en vendre à la ville voisine, où il obtiendra aisément 2, 3 et même 4000 reis d'un pacu ou d'un autre poisson de grandeur ordinaire. On constate, en effet, avec étonnement que dans ces villes riveraines d'un fleuve aussi poissonneux, le poisson se paie plus cher que dans nos villes intérieures d'Europe. Il en est de même, d'ailleurs, de l'eau, qu'un particulier, concessionnaire favorisé, tire, à même le fleuve, pour la revendre ainsi, souvent malpropre, au domicile des habitants au prix de 500 reis les 100 litres. Pour le bois à brûler, c'est pis encore, car le voisinage immédiat des forêts ne l'empêche pas d'être vendu 80,000 reis les 1000 buches, c'est-à-dire, selon le change, de 5 à 10 francs le stère. Je le répète, j'attribue la cherté de ces prix moins encore à la rareté de la main-d'œuvre qu'à l'apathie des travailleurs indigènes, conséquence directe du peu de travail nécessaire pour vivre.

Mais je reviens à mon sujet, les poissons, le problème économique dont je viens de parler ayant été étudié en détail par des auteurs Brésiliens très compétents dont les conclusions ont été exposées à nos compatriotes dans plusieurs de mes rapports consulaires. Le nombre de poissons charriés par le Rio-Paraguay et ses affluents est tel, qu'à certains moments de l'hiver, lorsque les eaux sont basses et que les habitants des fleuves et des rivières se trouvent réunis en un espace plus restreint, les eaux dégagent une odeur de marée insupportable. Pendant les mois d'inondation, lorsque les fleuves débordent et recouvrent le pays d'une nappe d'eau immense, de plusieurs dizaines de lieues de largeur, les poissons envahissent la campagne et rendent le passage dangereux pour le cavalier et pour sa monture et impraticable pour le piéton. La hauteur de cette nappe d'inondation varie de quelques centimètres à deux mètres, et elle suit de très près les fluctuations du niveau du fleuve et de ses affluents, fluctuations qui, dans cette région, sont très rapides. Il n'est pas rare dans certains cours d'eau de noter en 48 heures des différences de niveau de plusieurs mètres. Lorsque ce niveau baisse brusquement, les conséquences sont désastreuses pour les poissons ; les eaux d'inondation réintègrent le lit du fleuve déterminant dans les campagnes des cou-

rants variés, surtout le long des chemins qui sont toujours un peu creusés par l'usage et constituent ainsi une infinité de ruisseaux au cours plus ou moins accentué. Bon nombre de poissons ne suivent pas immédiatement le mouvement de retrait des eaux, soit qu'ils ne s'en aperçoivent pas. soit qu'ils se trouvent retenus dans des bas fonds qui les emprisonnent. soit encore qu'ils s'attardent à un régime végétarien jugé à leur convenance. Il arrive. au fort de l'été, lorsque l'implacable soleil des tropiques chauffe cette nappe d'eau devenue trop mince. que les poissons y meurent véritablement rôtis. J'ai pu contempler ainsi. chaque année à la même époque. entre Descalvados et Cambara, deux points de la rive droite du Rio-Paraguay. entre les villes de Corumba et de Saô Luiz de Caceres, l'incroyable spectacle qu'offrait un chemin de plusieurs lieues, inondé sur les 9/10 de sa longueur et recouvert sur cet espace et sur une largeur de 3 à 6 mètres d'une nappe presque ininterrompue de beaux poissons cuits.

Je n'entreprendrai pas l'énumération des espèces de poissons que j'ai connues dans ces parages. Semblable nomenclature ne présenterait aucun intérêt. d'autant plus que n'ayant en pisciculture que des données très rudimentaires, je ne pourrais caractériser les différentes espèces que par leurs noms indigènes qui, le plus souvent, ne constituent que des appellations locales.

Parmi celles cependant dont on consomme le plus et qui sont le plus appréciées, je signalerai : la piaù, la pirapitanga (salmo pirapitanga) le dourado (salminus cuvieri) la raie, le pacù (prochilodus argenteus) la piaba (leporinus obtusidens) le jahu le pintado (pimelodus clarias) la pacupeva, la piranha (miletes macropomus). Les noms scientifiques notés entre parenthèses sont tirés d'une brochure éditée par les soins du gouvernement de Matto-Grosso. Cet opuscule cite encore parmi les espèces les plus connues le pirarùcù (vastres cuvieri) le rubafo, le piabussu. le jerupensem, le jeripoca, le bagre (silurus bagre) le palmito. le curinibata (anodus amazonum ou schizodum fasciatus) le barbado, le matrinchan (bricon lundii) (?) la tainha (mugil Braziliensis) la pyratinga, la pyraiva, la piaugaia, etc., etc.

Certaines de ces espèces de poissons sont extrêmement intéressantes à étudier. quelques-unes sont dangereuses à approcher; presque toutes se distinguent par leur grande voracité.

Parmi les espèces dangereuses je citerai la *raie* qui se dissimule dans la vase, sur les bancs de sable ou contre les murs des quais. Les raies, très savoureuses, que j'ai été étonné de rencontrer dans

le Haut Paraguay, à 800 lieues de l'Océan, sont en tous points semblables aux raies de mer de nos contrées, sauf qu'elles ont la queue courte et accolée à deux petites queues latérales. La queue centrale est armée d'un éperon denté de 10 à 15 centimètres en substance cornée, très meurtrière et qui fait considérablement redouter le poisson par les habitants et les animaux riverains. La raie se déplace latéralement, lentement et laborieusement ; dans les gués ou sur les plages et les rives inondées, sa couleur sombre se confond avec celle du sol et elle ne se dérange pas au passage de l'homme, mais malheur à qui la piétine ou l'effleure, car sa queue éperonnée, très mobile, se relève, se replie sur le dos et va percer d'une blessure cruelle la jambe du piéton ou de l'animal qui l'a frôlée !

J'ai eu à soigner assez bien d'indigènes et de chevaux atteints de ces blessures : des injections répétées faites dans les plaies, au moyen de permanganate de potasse, m'ont permis d'assurer la guérison dans tous les cas.

Les dimensions des raies que j'ai vues vont de 0,20 centimètres jusqu'à $1^{m}50$ ou 2 mètres de diamètre. On les capture à coups de flèche ou de fusil, à l'aide d'une sagaie, d'une lance, d'un harpon ou d'un trident, soit de la rive, soit à bord d'une pirogue. Dans ce dernier cas il arrive que le déplacement convulsif d'une grande raie fasse chavirer l'embarcation.

Mais le poisson le plus intéressant que j'ai rencontré est la *piraña* [la prononciation française de piranha (portugais) et de piraña (espagnol) est piragna] qui, nous l'avons vu plus haut, est dénommée en langue moins vulgaire miletes macropomus. La piraña est un petit poisson d'environ 25 à 30 centimètres de long sur 15 à 20 centimètres de haut. Sa forme, si elle était moins allongée, rappellerait un peu celle de nos carpes. Les pirañas ont la chair blanche très savoureuse : elles pullulent dans le Rio Paraguay, dans ses affluents et dans les terrains d'inondation. Leur denture se compose de belles incisives blanches semblables à celles d'un adolescent.

Lorsque les pirañas sont attirées par la vue, l'odeur où le goût du sang leur attaque en nombre est impétueuse et irrésistible, et elles sont alors d'une voracité féroce et sans pareille. Entre mille exemples constatés personnellement de cette particularité, je citerai les suivants : Lorsque des cavaliers, gauchos camperos ou simplement des voyageurs, ayant les pieds nus dans les étriers traversent la campagne inondée, s'ils ont aux pieds la moindre

blessure où écorchure, ils ont soin de les poser devant eux sur le pommeau de la selle ou sur l'encolure du cheval, ou bien ils ramènent les talons sous eux et préfèrent chevaucher longtemps dans cette posture incommode plutôt que de se laisser charcuter le pied blessé par les terribles emporte-pièces des pirañas. J'ai vu par centaines des vaches laitières qui pâturaient dans des plaines inondées et qui avaient 2, 3 ou même 4 pis impitoyablement tranchées par les pirañas. A plusieurs reprises, des chiens de chasse m'appartenant et que j'empêchais de m'accompagner dans le campo au temps des eaux, ayant rompu leur attache après mon départ du logis et m'ayant rejoint rentraient en hurlant, brutalement amputés de leur queue. Des chevaux malades que l'on supposait atteints d'une maladie épidémique grave (peste de cadeira) qui avaient été poignardés pour amener une effusion de sang puis jetés au fleuve, étaient instantanément attaqués par les pirañas qui tourbillonnaient et grouillaient autour de leur corps avec un bruit épouvantable. Environ 4 ou 5 minutes après, avant que les malheureux chevaux eussent pu descendre 50 mètres au fil du courant, le repas était terminé, les os nettoyés et le silence planait sur la scène. Des poulains, attaqués à l'abreuvoir, culbutés et dévorés alors par les poissons, des oiseaux aquatiques, des crocodiles, des jaguars, des serpents même, blessés à la flèche ou au fusil au passage du fleuve et instantanément dévorés par les pirañas sont là-bas des évènements fréquents et à peine dignes de remarque. Je vis un jour un crocodile dont la curée par les pirañas offrait un spectacle particulièrement émouvant. L'animal, qu'un chasseur maladroit avait blessé d'un coup de fusil à l'épaule droite et dont la blessure avait aussitôt été entreprise par les pirañas, s'efforçait d'éviter l'attaque en nageant de côté et en maintenant la partie blessée hors de l'eau. La troupe grouillante n'abandonnait toutefois pas la chasse bien qu'il en happât autant qu'il pouvait. Chaque fois que le crocodile, fatigué, changeait de position trempant dans l'eau son épaule blessée, l'horrible plaie s'agrandissait de plusieurs centimètres. Sa terrible agonie dura 45 minutes ; je regrettai beaucoup ce jour-là d'être dépourvu d'une arme à feu qui m'eut permis de mettre fin à ce supplice.

J'assistai un jour au passage du fleuve Paraguay par une troupe d'environ 1,000 taureaux sauvages. La mise à l'eau du troupeau, du haut d'une rive de 3 mètres, avait été assez laborieuse, et l'on avait dû, pour déterminer les premiers animaux à entrer dans le

fleuve, effrayer et attaquer la queue de la colonne, ce qui avait déterminé une poussée générale, suivie du plongeon de toute la bande. La traversée se faisait sans trop d'encombre, lorsque, au bout de quelques instants, on vit apparaître à la surface jusqu'à 12 taureaux dont la tête, sauf les os, les dents et les cornes, avait été dévorée par les pirañas, qui continuaient goulûment leur repas en pénétrant par le cou dans le corps des animaux que je fis prestement haler pour les faire écorcher, afin que leurs cuirs ne fussent pas perdus. Dans leur bousculade, les premiers taureaux avaient été maintenus pendant quelques instants sous l'eau, piétinés par ceux qui tombaient derrière eux et comme plusieurs de ces animaux avaient des éraflures au mufle (chose fréquente chez le bétail et particulièrement chez le bétail sauvage) l'odeur du sang les avait désignés au carnage des pirañas.

J'incline à croire que le voisinage des pirañas dans l'eau n'offre de danger pour l'homme et pour les animaux que lorsque l'odeur ou la vue du sang attire ces poissons. Encore faut-il se tenir constamment en mouvement, afin d'éviter de leur donner l'illusion d'une proie facile, car la première morsure serait le signal fatal de la curée.

Pendant la durée de mon séjour au Matto-Grosso nombre de personnes furent dévorées par les pirañas sans que l'on ait toujours pu déterminer si cette atroce destruction avait été la cause ou l'effet de la mort. Des recherches faisaient ensuite retrouver des ossements : dans certain cas, l'on ne retrouvait plus rien. L'un de nos compatriotes, originaire de Charleroi, périt ainsi dans le fleuve, près de la ville de Corumba ; une enquête faite dans la suite, fit découvrir que le malheureux y avait été jeté après qu'on lui eut attaché les jambes. Les coupables ne purent être retrouvés.

Un autre de nos compatriotes M. L., que j'avais envoyé en mission, dans le haut Jauru (affluent de droite du Paraguay) me rendit compte de la mort de son plus courageux compagnon, Manuelito, un gaucho paraguayen, survenue dans les tristes circonstances suivantes : M. L., ayant à franchir avec ses compagnons et leurs montures le Jauru, rio de 100 mètres de largeur et d'un courant assez fort, opérait cette traversée en faisant transporter à la nage les objets d'une rive à l'autre. Le nageur était retenu de la rive par un long lasso dont l'extrémité lui ceignait les reins. Au cours d'une de ces traversées, Manuelito, excellent nageur, qui avait laissé glisser des objets, ayant plongé pour les repêcher avait passé sans s'en apercevoir, toujours tenu par son

lasso, sous la forte branche d'un arbre immergé. Maintenu sous l'eau par la corde tirée de la rive, tous ses efforts pour remonter à la surface furent vains; pressentant ce danger, son compagnon relâcha le lasso, mais il était trop tard et on ne retrouva plus rien de l'infortuné Manuelito.

Je regrette de devoir terminer ces citations en signalant que c'est par dizaines que l'on peut compter, en ces dernières années, au cours des dissensions intestines qui affligèrent le Matto-Grosso, les particuliers et les notabilités politiques assassinés par ordre presque ouvertement donné par leurs adversaires des partis opposés.

Les corps des victimes tuées par strangulation, par décapitation ou à coups de fusil étaient jetés au Rio Cuyaba ou au Rio Saô-Lorenzo après qu'on leur eut, au préalable, ouvert le ventre par de larges estafilades afin de faciliter la hideuse destruction par les pirañas. Ces faits lamentables, très connus du public brésilien, ont été portés à la tribune du parlement et du sénat à Rio de Janeiro.

A Descalvados, où je résidai pendant assez longtemps, l'abondance des poissons se trouvait encore accrue par le fait que l'écoulement journalier dans le fleuve de plusieurs hectolitres de sang de bœuf provenant des abatages de bétail, pratiqués dans un établissement industriel riverain, les attirait en grand nombre. Il eut été impossible de jeter, au hasard, une pierre dans les eaux du fleuve, sans atteindre un poisson. Voulant, un jour, expliquer à un voyageur européen de passage, la manière d'employer le harpon-trident que j'avais fait faire pour la pêche aux raies, je le lançai dans le fleuve à tout hasard en un endroit où la profondeur des eaux dépassait sept mètres, en ayant soin naturellement de retenir de la main gauche la ligne attachée au manche de l'engin. Je retirai l'arme immédiatement et en même temps qu'elle un très grand poisson. Je recommençai trois fois l'expérience et sur les trois fois je repris encore deux poissons au grand ébahissement de mon spectateur.

On conçoit que la pêche est ici très fructueuse, on peut même dire qu'elle l'est trop pour être un sport intéressant. Les adultes ne s'y livrent que pendant quelques moments, le temps de prendre la quantité de poisson qui répond à leurs besoins de plusieurs jours, et il n'y a guère que les enfants pour s'offrir le divertissement d'une longue pêche.

Lorsqu'ils pêchent à la ligne avec un morceau de viande au

hameçon, le mouvement de prise est vraiment automatique. L'appât lancé au fleuve est aussitôt happé par un poisson que le relèvement rapide de la ligne rejette immédiatement au loin, en arrière, par dessus l'épaule du pêcheur, qui se borne à ces deux mouvements verticaux de va et vient de sa canne. Le même morceau de viande sert pendant une demi heure, une cinquantaine de fois, le poisson amorcé n'ayant ni le temps de l'avaler ni la force de s'y accrocher. Ce genre de pêche est défendu par les particuliers aux abords de leurs établissements car la quantité de poisson prise ainsi par les femmes ou par les enfants étant trop grande pour leur besoin, le surplus est abandonné et empeste bientôt le voisinage. Le genre de poisson pêché varie évidemment d'après la nature et les dimensions de l'appât; lorsque celui-ci consiste en un morceau de viande, l'on en prend toujours de différentes espèces, souvent des pacús et presque toujours des pirañas.

J'habitais à quelques pas de la rive du fleuve, aussi me suffisait-il de prévenir, une demi heure avant le moment de la préparation du repas, mon cuisinier indigène, du ou des poissons que je désirais voir apprêtés pour être toujours servi à souhait. J'ai vu souvent des enfants pêchant la piraña, s'offrir le cruel plaisir de ne pas décrocher le poisson qu'ils avaient pris et qu'ils rejetaient à l'eau après l'avoir légèrement incisé au moyen de leur couteau; ils retiraient immédiatement la ligne et s'amusaient à voir qu'il ne restait plus au hameçon que la tête du poisson, dont le restant du corps avait été dévoré par ses semblables. Lorsqu'ils tardaient quelques courts instants il ne restait plus rien à la ligne ou bien le poisson ayant été dévoré avait été remplacé par une nouvelle victime que la voracité avait fait accrocher au hameçon.

La pêche à la ligne est la plus usitée au Matto-Grosso, la seule précaution à prendre est de choisir ses hameçons assez gros et d'entourer la ligne de fil de cuivre afin d'éviter qu'elle soit tranchée par les incisives des pirañas. Les indiens pêchent à l'arc, la flêche restant dans la blessure ramène le poisson à la surface, et facilite sa capture. La pêche à la balle de fusil n'a lieu que dans des circonstances spéciales, elle est peu pratique car le poisson touché est presque toujours dévoré par les autres.

Une pêche intéressante est celle qui se fait à la lumière, le soir ou la nuit, de préférence par les nuits sans lune; un ou deux hommes se placent dans une pirogue et pagaient en silence assis vers l'arrière, tandis que l'avant est éclairé par la combustion

vive d'un morceau de bois sec d'une essence choisie (la piuva par exemple). Tout le travail se borne à attendre que suffisamment de poissons soient venus, attirés par la lueur, se jeter dans le canot.

Je ne citerai que pour mémoire la pêche au moyen d'un seau servant à puiser les poissons, celle-ci ne pouvait se faire qu'à l'endroit où le sang provenant des abatages était écoulé au fleuve. Je n'insisterai pas non plus sur le spectacle que présentait la surface de l'eau à cet endroit le jour où des Européens y firent détonner plusieurs cartouches de dynamite : on vit alors apparaître, non des animaux isolés, mais une épaisse couche de poissons. J'ai été très étonné d'ailleurs de voir au bout de quelques instants la plupart de ces êtres engourdis par la détonation, renaître à la vie et disparaître aussitôt.

Cette grande affluence de poissons n'est pas, à ma connaissance, exploitée autrement que pour la nourriture des habitants.

Des particuliers pêchent le poisson pour le sécher et quelquefois le saler et pour le vendre dans les villes riveraines. Je ne pense pas qu'en aucun endroit une exploitation ait été organisée en vue d'utiliser les poissons soit pour l'extraction des huiles recherchées pour la consommation et pour certaines industries, celle du savon entr'autres, soit pour la fabrication des colles, soit pour la mise en boîtes ou en tonneaux de leurs chairs exquises, boucannées, salées, ou simplement conservées fraîches dans la gelée à l'abri de l'air. Ces conserves trouveraient cependant un facile écoulement en Europe.

Crocodiles. Jacarés. Capivaras. Loutres. — Je ne puis terminer le chapitre poissons sans parler de quelques autres espèces d'animaux dont la vie se passe par intermittences dans les eaux et sur les rives du Haut-Paraguay. Les plus communément rencontrées sont les loutres, les capivaras, la danta (tapir) et le jacaré (crocodile).

Les *Loutres* se rencontrent fréquemment en bandes dans le fleuve, mais rarement sur les rives ; elles font apparaître à la surface leur tête ronde, lancent leur cri strident et dissonant puis plongent pour réapparaître à une cinquantaine de mètres plus loin.

La chasse aux loutres est difficile : au fusil elle est presque impossible, la cible qu'elles offrent aux balles est trop petite et ne se maintient à la surface qu'un instant ; en outre lorsque l'animal est touché il coule à pic et disparaît. La loutre est chassée avec

plus de succès à la flèche, par les Indiens; l'animal touché n'est souvent que blessé, la flèche l'attire vers la surface, où il révèle sa présence en se débattant.

Les peaux de loutres, très estimées comme fourrures, se vendent très cher en Europe, mais sur place leur prix est presque nul : c'est tout au plus si l'Indien en obtient des trafiquants un nombre de Reis équivalant à 50 centimes de notre monnaie.

J'ai vu des loutres domestiquées par les Indiens. On les nourrissait de poissons; elles étaient plus fidèles que des chiens et suivaient leur maître dans ses moindres déplacements. Ce compagnonnage devait être plus intéressant qu'agréable, car le cri de la loutre est insupportable et son allure lourde et gauche n'a rien d'attirant.

Le *Capivaras* (hydrochœrus capibara) appelé aussi carpincho, capivardo, capibara, est un mammifère quadrupède, semi amphibie, de la grandeur d'un petit ours auquel il ressemble assez bien. Il est absolument inoffensif. Les capivaras sont extrêmement nombreux sur les rives du Haut Paraguay et de ses affluents, particulièrement le Saô Lourenço et le Rio Cuyaba; on les y voit par bandes de 10 à 20 sujets sur les bancs de sable où ils se prélassent au soleil pour se précipiter dans le fleuve à la moindre alerte. La chair du capivara est peu estimée, même des Indiens, sa peau grosse et difficile à tanner, a peu de prix. L'animal est donc peu chassé et il n'y a guère que les Européens perdus dans ces parages et qui pour la plupart sont plus tireurs que chasseurs qui fassent un grand carnage de ces animaux. Pendant les 2 jours que dure le trajet fluvial en bâteau à vapeur de Cuyaba à Corumba les passagers arrivent à tuer plusieurs centaines de crocodiles et de capivaras ; au lendemain du passage de l'embarcation, les rives du Saô Lourenço sont empestées par les cadavres en putréfaction que se disputent des milliers d'aigles et de vautours.

Le *tapir* (Danta) est un quadrupède de la grandeur du mulet. Il a la tête grosse et prolongée par une espèce de trompe où se trouvent les naseaux et qu'il raccourcit ou allonge à volonté; les yeux sont petits, les oreilles pareilles à celles du porc, la queue très courte, la peau épaisse et très dure, le poil épais, court et noirâtre. Le tapir est, comme le rhinocéros, dont il rappelle les formes en petit, un périssodactyle, il a quatre ongles aux pieds antérieurs et trois seulement aux membres postérieurs. Il se domestique facilement et sa chair est très appréciée des indi-

gènes. La peau est employée par eux pour le confection des manches et des lanières d'un fouet spécial appelé « Rebenque ». Le tapir n'est pas comme le capivara un semi-amphibie et je n'en ai parlé en même temps que des habitants du fleuve que pour l'avoir vu souvent brouter l'herbe des rives et nager de l'une à l'autre de celles-ci.

Le *crocodile*, appelé dans le pays jacaré, mérite aussi un mention spéciale dans la description du Rio Paraguay dont il est un des habitants les plus importants et les plus répandus.

Le crocodile ou jacaré mesure, dit-on, parfois en Amérique de 6 à 8 mètres, mais je n'en ai jamais vu de plus de 4 mètres dans le Paraguay et ses affluents. Je sais que les crocodiles du Guaporé sont plus grands que ceux du Paraguay, mais j'ignore si en quelque endroit du bassin de l'Amazone ils atteignent cette énorme longueur de 6 à 8 mètres que leur attribuent les traités d'histoire naturelle. Le jacaré malgré ses formes colossales pour un reptile de son espèce, se déplace facilement et même avec une certaine légèreté et les assertions de certains zoologistes, qui le prétendent aussi lent et aussi lourd sur terre qu'il est vif et rapide dans l'eau, sont inexactes, car j'ai constaté plus d'une fois que la vitesse de sa course peut dépasser celle de l'homme ; aussi le chasseur piéton, qui écoutant ces zoologistes, attribuerait, à un moment donné, une importance quelconque à la rapidité de sa fuite, courrait grand risque de faire la terrible expérience du contraire. Cette rapidité de déplacement du jacaré a aussi été constatée par le Dr da Fonseca dans son expédition du Guaporé.

Les caractéristiques du crocodile sont : une tête allongée, deux fois plus longue que large, 60 à 80 dents, la langue courte et adhérant presque complètement à la mandibule (machoire inférieure), les pattes de derrière palmées ; la queue, longue puissante et aplatie, constitue une arme redoutable, la partie supérieure de cette queue est garnie longitudinalement de deux crêtes latérales dentelées, formées par les anneaux d'écailles, qui la transforment en une énorme scie et augmentent sa puissance destructrice.

On a beaucoup écrit sur l'invulnérabilité des crocodiles ; tous les auteurs l'affirment mais des explorateurs soutiennent le contraire et, dernièrement, un dresseur de ces animaux disait qu'il suffirait d'une baguette de bois assez dure pour les traverser de part en part. Je chercherai à mettre les uns et les autres d'accord en disant que j'ai constaté l'invulnérabilité du crocodile en lui tirant

vainement et à bout portant des balles de revolver Smith et Wesson cal. 9, sans même arriver à érafler la tête de l'animal tandis que j'en ai tué un et blessé plusieurs autres à coups de couteau dans les flancs. La vérité est que la peau écaillée, d'un brun noirâtre, de la tête et du corps est excessivement dure et offre une très grande résistance même, en certains cas, à la balle lorsqu'elle est tirée sous un angle très aigu. Elle ne se laisse pas entamer par le meilleur couteau et il faut une hâche pour la sectionner. J'ai toujours constaté cependant que la balle du fusil de guerre, même celle du petit Winchester, la traversait sans difficulté et j'attribue mon râté au revolver, à la coïncidence d'un angle d'atteinte très aigu et d'une exceptionnelle dureté de l'endroit touché. D'autre part, la peau du ventre, écaillée et blanche, est moins dure et la peau non écaillée des flancs, surtout aux plissés d'attache des pattes, est molle et sans résistance.

Les crocodiles se nourrissent de poissons. C'est à la grande abondance de cette nourriture dans les eaux du Matto-Grosso qu'ils doivent, dans ces parages, leur embonpoint et le luisant de leur corps.

Le crocodile happe volontiers aussi tout ce qui passe à sa portée, oiseaux aquatiques, chiens, mulets, cochons, etc.; largement nourri, il ne s'attaque pas à l'homme et il lui fait place — avec une sage lenteur il est vrai — mais il lui fait place quand même, à terre et dans l'eau.

Je ne veux pourtant pas être trop entier dans ces affirmations; je sais que l'on m'opposera des cas d'hommes, de femmes et d'enfants dévorés par les terribles sauriens; je les admets volontiers, d'autant plus qu'ils m'ont été signalés plus d'une fois, mais je déclare n'en avoir jamais constaté personnellement. En dix ans de séjour, j'ai dû me défendre quatre fois sur le fleuve et à terre contre l'attaque de jacarès, tandis que, pendant le même laps de temps, plus de dix mille d'entre eux ont fait place à ma pirogue, à mon cheval ou à moi-même lorsque j'étais à pied, cédant le passage à moins de deux mètres de distance quelquefois et sans jamais montrer aucune velléité d'attaque. La présence de très nombreux crocodiles sur les rives du fleuve ou des petites baies de l'intérieur n'empêche jamais d'ailleurs les indigènes de s'y baigner ni de les traverser impunément à cheval ou à pied.

Contrairement au serpent et à beaucoup d'autres animaux, inoffensifs par nature, mais qui, en cas de surprise, commencent par mordre avant de fuir, les crocodiles, malgré leurs moyens

puissants, fuient précipitamment. J'ai relevé le fait au réveil d'un indigène qui, sortant de son hamac et croyant mettre le pied à terre, l'avait posé sur un crocodile et, d'autre fois encore, à propos d'animaux se trouvant dans les gués, abreuvoirs, etc.; dans aucun de ces cas, il n'y eut ni mort ni blessures et ce fut miracle, car le puissant coup de queue, propulseur de la fuite du saurien, eut suffit à mettre à mal l'agresseur qui, rarement se montrait, en cette circonstance, fier de son succès.

Les détails qui précèdent rendent presque inutile l'affirmation que le nombre de caïmans des eaux du Matto-Grosso est très grand, presque fabuleux. Dans certaines baies et à certains coudes du fleuve, on en voit par bandes de plusieurs centaines, affalés les uns à côté des autres et même les uns sur les autres. Un comptage fait par moi dans le Rio Saô Lourenço, sur une longueur de plusieurs lieues, m'a fourni la moyenne énorme d'un crocodile par quarante métres de parcours et encore ce relevé ne comprenait-il pas, naturellement, ceux qui étaient immergés.

La chasse au crocodile est peu active et n'est pratiquée d'une façon utile que par les Indiens, à l'alimentation desquels elle pourvoit, dans la saison des eaux, lorsque les inondations rendent difficiles les déplacements par terre et font fuir au loin les gibiers plus appréciés. La chair du crocodile a un aspect savoureux intermédiaire entre celui de la viande de veau et celui de la chair du saumon ; elle serait parfaitement comestible, sans l'horrible odeur musquée qui s'en dégage et en imprègne le goût. L'extrémité de la queue est le morceau préféré et le moins parfumé.

La chasse et la capture des crocodiles, facilitées par leur grand nombre, et, tout au moins au Matto-Grosso, par leur nature peu farouche, se fait d'après les moyens dont on dispose. L'animal est assommé au moyen d'un gros caillou, d'une massue, tué ou blessé à la flèche, à la balle de fusil ou plus simplement capturé au lasso. J'en ai vu pêcher au hameçon, l'animal halé à la rive cédait plus à la douleur de la blessure qu'à la force de la traction. D'autres fois on les harponnait.

Que cette pêche de crocodile au hameçon, que je signale pour l'avoir vu pratiquer dans des cas exceptionnels, par des fantaisistes, n'ait rien qui effraie la crédulité des lecteurs. La capture des requins, monstres plus grands, plus volumineux et aux quatre rangées de dents blanches plus terribles encore que celles des caïmans, ne se fait pas par d'autres moyens. La grosseur de la ligne, souvent une chaîne. et du hameçon, diffèrent seules. J'ai été

plusieurs fois témoin du fait à bord des transatlantiques au cours des escales faites sous les tropiques où ces squales pullulent.

Les Européens habitant le pays en arrivent au bout d'un certain temps à imiter la sagesse de l'indigène qui ne tue jamais aucun animal sans nécessité ; quant aux nouveaux venus et à ceux qui traversent la région en bâteau à vapeur, ils ne manquent pas, malgré la défense qui en est faite et qui est justifiée par la sécurité des riverains, de faire un feu nourri sur les sauriens et d'exercer consciencieusement leur tir sur la cible offerte à la surface des eaux par les trois points — les yeux et l'extrémité de la tête — que l'animal laisse seuls affleurer. Cette rage de destruction s'exerce d'ailleurs sur tous les animaux en vue, à portée ou hors de portée du fusil, pourvu que le chasseur soit en parfaite sécurité sur le bâteau. Qu'il touche ou qu'il ne touche pas le but, peu importe au chasseur écervelé, le résultat est le même puisque dans aucun cas le vapeur ne stoppera pour lui permettre de recueillir sa victime; cette circonstance, et l'impossibilité de toujours constater les résultats de son tir, lui laissent l'agréable persuasion d'avoir chaque fois blessé à mort son gibier, ou, tout au moins, lui permet de le déclarer, ce qu'il préfère encore !

Quelquefois les défrichements, indices d'habitation, succèdent sans transition, sur les rives du fleuve, aux forêts vierges, sans frapper l'attention du Nemrod novice, auquel il arrive alors invariablement, de tirer un animal domestique, cochon, pintade, poule, canard, etc., parfois même un inoffensif chien de garde. Le burlesque de ces incidents guérit souvent l'émigrant européen, qui arrive alors à destination partiellement assagi, mais presque toujours délesté de la plus grande partie de ses munitions.

Je ne quitterai pas ce sujet sans parler de la chasse au jaguar organisée par les habitants des grandes fermes d'élevage du pays pour le plaisir des nouveaux arrivés.

La chasse au jaguar sur laquelle je m'étendrai plus loin, lorsque je traiterai de la chasse terrestre, est chose commune et très fréquente dans la région, où ces animaux sont en grand nombre, mais encore ne faut-il s'y livrer qu'en compagnie de bons chiens et bien muni, entr'autres choses aussi importantes que les armes, des connaissances pratiques nécessaires.

Le nouvel arrivant veut souvent pouvoir se dire tueur de tigres dès le lendemain de son arrivée, c'est-à-dire avant la première lettre qu'il enverra en Belgique. L'on met alors invariablement à sa disposition un vieil indien à la réputation fameuse,

qui servira de guide. L'incident est corsé par la nouvelle de l'attaque des chevaux de la ferme, la veille, par un tigre mâle. Le tigre lui-même est représenté à la lisière d'un bois par la peau d'un de ses semblables ou même par une peau de vache tendue sur une perche horizontale. Chasseur et Indien, après mille conventions et recommandations réciproques, s'en vont armés jusqu'aux dents. Ce dernier cependant confie au maître qu'il a beaucoup plus foi encore en un bon cordial spiritueux qu'en ses armes et le blanc, généreusement, lui en octroie et en emporte, par surcroît de précaution, une bonne bouteille, ne voulant rien refuser au compagnon expérimenté dont, pendant une nuit mouvementée, les destinées sont liées aux siennes.

Le résultat de ces équipées est naturellement piteux; l'éreintante marche nocturne sous bois a souvent raison de l'ardeur du chasseur qui ne demande pas son reste, malgré l'excitation provoquée par l'émotion de la chasse et par le cordial. La radieuse aube tropicale éclaire alors une rentrée lamentable. Celle-ci est suivie le plus souvent de l'inspection du cuir de vache que l'on retrouve toujours intact malgré les déclarations du chasseur alors même que celui-ci se prétende certain de l'avoir touchée à l'annonce du tigre signalé par le vieil indien expérimenté.

Mais j'en reviens aux crocodiles. Ainsi que je l'ai dit, à raison de leur grand nombre et de l'abondance de la nourriture qui leur est offerte, ces animaux sont à peu près inoffensifs dans certaines parties du Matto-Grosso. Etant peu farouches, ils sont faciles à capturer, surtout au lasso, qui, on le sait, est formé d'une solide corde en cuir de taureau tressée, munie à son extrémité d'un anneau servant à faire et à défaire le nœud coulant. Il est étonnant que la témérité, l'insouciance et l'imprudence même avec lesquelles on en arrive à traiter les caïmans, ne fasse pas de victimes. J'ai tué et vu tuer d'un fort coup de couteau des crocodiles assoupis ou endormis sur la berge, alors que le moindre coup de dents ou de queue aurait terminé tragiquement l'exploit. J'ai vu un de nos jeunes compatriotes M. Vander Cruysse, d'Anvers, qui m'accompagnait en pirogue, blesser ou tuer un caïman et, n'ayant pu dégager à temps son couteau, alors que l'animal coulait à pic, plonger dans le fleuve, malgré mes exhortations, et ramener triomphalement son arme, qu'il avait arrachée de la blessure. L'animal était mort ou mourant, sans doute, mais si cette circonstance extraordinaire assurément, car l'animal est d'une endurance extrême, atténuait ou supprimait même la difficulté de l'acte

fait, elle n'en diminuait cependant pas la témérité. Je me plais, pour inutile qu'il soit, à signaler ici cet acte énergique et courageux qui était inspiré sans doute par les récits de chasse aux caïmans des régions du Parana où les indigènes plongeant sous ces animaux, les frappent au flanc, de leur poignard. Ce serait là une méthode de chasse analogue à celle employée — selon certains auteurs — contre les requins.

Un organe de la Presse quotidienne a reproduit récemment un interview de M. Pernelet, dresseur de crocodiles, en représentation dans un cirque à Bruxelles. Le journaliste entr'autres renseignements sur les crocodiles dont j'ai pu vérifier l'exactitude sauf en ce qui concerne leur agressivité à l'égard de l'homme — tout au moins dans les régions que j'ai parcourues — fait déclarer à M. Pernelet : « Les mâchoires des caïmans possèdent une force incroyable ; à la suite d'une expérience faite à la Sorbonne par Paul Bert, on a acquis la conviction qu'un crocodile de 3 mètres pouvait supporter par sa mâchoire inférieure un poids de 150 kilos, ce qui s'explique par ce fait que cette mâchoire inférieure se prolonge au delà de l'articulation et que les muscles destinés à son mouvement se trouvent à sa base. Elle forme donc un véritable levier ».

Le cri du crocodile, déclare M. Pernelet, tient du rugissement du lion et du mugissement du taureau et ne ressemble pas, ainsi que le racontent certains explorateurs, aux vagissements d'un enfant nouveau-né. C'est là un renseignement exact ; le cri du crocodile est puissant et imposant, il faisait trembler les vitres des établissements belges de la rive du Haut Paraguay et du Saô Lourenço; je cite ceux-là parce que les constructions à fenêtres vitrées sont rares dans ces parages, tout au moins en pleine campagne et très près des rives du fleuve.

Fable aussi, dit le même interview, que les larmes du crocodile, qui sont interdites à ce saurien parce qu'il manque de glandes lacrymales.

M. Pernelet signale l'inintelligence du crocodile dont le cerveau ne dépasse pas la grosseur d'une petite noix. Il déclare encore qu'il a eu des crocodiles qui sont restés pendant 6 mois, sans toucher à aucune nourriture, tandis que pour la privation de boisson, 8 jours sont un maximum. J'ai constaté effectivement que des caïmans, tranportés par des inondations dans l'intérieur des terres, y restaient pendant des semaines, des mois peut-être, après le retrait total des eaux, toujours à la même place et vivants cependant, malgré l'absence de toute nourriture dans

les environs. Ces animaux paraissaient hiverner, engourdis ; un beau matin ils avaient disparu.

M. Pernelet nous apprend encore que le crocodile ne se développe complétement qu'au bout de quelques dizaines d'années et que ce reptile peut certainement vivre un nombre de siécles dont, dit-il, on ignore le quantum.

Une autre déclaration de M. Pernelet m'intéresse beaucoup : Le systéme nerveux du crocodile, dit-il, lui donne une extrême endurance. C'est ainsi, qu'à Florence, le professeur Gilglioli qui avait fait subir à l'un de ces hydrosauriens l'opération du trépan constata après 48 heures que l'animal rampait encore. A la Sorbonne, le crocodile sur lequel l'expérience de la mâchoire inférieure avait été faite, fut assommé, ouvert longitudinalement sur toute sa longueur, débarrassé de tous ses viscères et abandonné ensuite sur la table de dissection du laboratoire, dont la porte était restée ouverte ; quelle ne fut pas la stupéfaction du professeur et des élèves, quand, venant le lendemain reprendre leurs travaux, ils trouvèrent le reptile dans la cour, donnant encore signe de vie.

Ce récit m'amène à raconter un incident analogue dont j'ai été personnellement le témoin, je dirai presque la victime, et dont j'eusse hésité à parler ici à cause de son invraisemblance et de ma crainte de voir mes lecteurs s'imaginer que je cherche à abuser de leur crédulité.

Il y a quelques années étant en excursion en pirogue avec un compagnon, sur une rivière qui se déverse dans le Haut Paraguay, je vis, sur la rive, un caïman d'une grandeur anormale et, désireux de m'en emparer pour le faire écorcher et pour conserver son cuir, je lui consacrai la dernière balle du fusil dont j'étais porteur en ce moment. Le coup dirigé en arrière de la ligne joignant les yeux porta en pleine tête et fit sauter une partie du crâne, occasionnant une blessure béante, laissant la cervelle à nu : le but était d'ailleurs rapproché et immobile, car le crocodile reposait allongé sur le sable, assoupi par l'ardent soleil tropical de midi. Une détente instantanée de tous ses membres qui s'affalèrent davantage, nous signala sa mort et j'en fus fort aise car je n'avais plus avec moi ni une balle, ni une arme pour l'achever. La proie était lourde et ce ne fut pas sans peine que, prenant la tête de l'animal sous le bras et mon serviteur Bolivien m'aidant à le traîner en lui soulevant par intermittence la queue, nous parvînmes à le déposer couché sur le ventre

la tête vers l'arrière, dans la pirogue dont il occupait toute la longueur ne laissant disponible, à l'arrière pour moi, et à l'avant pour mon compagnon, que les extrémités évasées d'environ un mètre cinquante de long, sur lesquelles s'accroupissent les pagayeurs. Notre pirogue ainsi lestée prit le chemin de son point de départ qui, heureusement, se trouvait être en aval ce qui abrégeait fort la corvée. Tout loisir m'était ainsi laissé pour examiner à un pas de moi l'affreuse blessure de la bête qui avait réellement été bien touchée ; j'étais même frappé de l'importance de la plaie, car s'il est fréquent de tuer un crocodile du premier coup de fusil tiré à la tête, il est rare de lui occasionner une pareille blessure, la pénétration de la balle ne produisant généralement qu'une ouverture nette d'un diamètre dépassant à peine le sien tandisque les blessures larges, béantes et déchiquetées sont déterminées par la sortie du projectile et des esquilles d'os qu'il entraîne. Au bout d'une demi heure, á ma grande surprise, je vis ce que je croyais être le cadavre de mon Jacaré, remuer la tête et les membres et ramper vers moi, péniblement il est vrai, mais assez cependant pour me donner une vive alerte. Dépourvu d'autre arme et manquant de temps pour la réflexion et d'espace pour faire mieux, je lui maintins la tête d'un violent coup d'estoc dans la plaie du crâne, donné au moyen de ma pagaie, tandis que mon compagnon, dirigeant la pirogue vers la rive, y sauta prestement et, de là, m'aida au moyen de sa pagaie à assommer définitivement notre remuant passager.

Je tiens à signaler que si le crocodile n'est pas très agressif pour l'homme, sa voracité fait une trève plus prononcée encore en faveur de certains oiseaux du genre vanneau, qui pénètrent sans crainte dans sa gueule et se prélassent longuement entre ses terribles mâchoires, qu'il ouvre bien grandes à leur intention C'est un spectacle fort curieux que de voir sur un banc de sable plusieurs de ces énormes reptiles, tenir pendant des heures leurs têtes levées et les conserver ainsi au soleil, la gueule grande ouverte pour permettre le manège des oiselets dont le bec constitue pour eux un habile cure-dents. Le proverbe : « On a souvent besoin d'un plus petit que soi », n'a jamais été si vrai qu'en cette circonstance. Il se vérifie aussi pour les chevaux, les mules, les taureaux sauvages et même les carnassiers, au repos ou en marche, qui tolèrent la présence sur leurs dos des petits oiseaux qui les débarrassent des insectes.

L'établissement industrie belge que je dirigeais au Brésil a

envoyé d'assez nombreux cuirs de jacarès en Europe ; les uns pour des essais de tannage, d'autres pour être vendus dans un but d'exploitation commerciale. Les cuirs bruts ne se payaient alors à Hambourg que 5 francs la pièce, somme insuffisante pour laisser un bénéfice après déduction des frais d'écorchage et d'expédition et, d'autre part, les industriels à qui l'on avait confié le tannage des cuirs ayant trouvé le travail trop laborieux et n'y ayant pas réussi, cette expérience d'exploitation fut abandonnée. Je persiste à croire cependant qu'il y a là une source de revenus à exploiter, car j'ai constaté dans la suite que des habitants du Paraguay tannent avec la plus grande facilité le cuir de crocodile au moyen de l'extrait de quebracho. De plus, si l'on tient compte de ce que certaines parties de la peau du crocodile s'emploient en maroquinerie et que nulle part ces animaux n'affluent en plus grande quantité que dans les cours d'eau du Matto-Grosso, il n'y a nul doute que cet essai puisse être tenté à nouveau et avec grandes chances de succès. Peut-être les frais d'écorchage et d'envoi pourraient-ils être réduits en n'écorchant et en n'expédiant que les parties utilisables de la peau, le ventre et les flancs sans doute?

Je finirai ce trop long chapitre sur les crocodiles en signalant l'exploit d'un de nos compatriotes à l'esprit bien bruxellois, attaché à une exploitation belge au Brésil, qui, ayant capturé un de ces animaux au lasso, le fit amarrer et peindre en trois bandes égales noire, jaune et rouge. L'animal tricolore longuement séché au soleil fut alors relâché dans le fleuve où nous le revîmes plus d'une fois dans la suite.

Nous avons dit que les pêcheurs les plus enthousiastes venant habiter le Matto-Grosso en arrivaient à se dégoûter de leur sport à raison des trop grandes quantités de poissons que charrient les rivières de cet Etat. La même réflexion pourrait être faite en ce qui concerne les chasseurs et le gibier.

Les différents ordres, espèces et genres d'animaux ne sont pas, en général représentés au Matto-Grosso par des spécimens de grande taille mais la quantité fait compensation Le nombre de certains animaux très intéressants pour les chasseurs, à raison soit de la qualité de leur chair, soit de la beauté ou de la rareté de leur fourrure ou de leur plumage, est extraordinaire. Ce fait s'explique par le peu de densité des populations et par l'habitude qu'ont les habitants de ne tuer les animaux que lorsqu'il y a nécessité de le faire.

Mammifères. — Les pachydermes, qui dans d'autres parties

du monde sont représentés par des animaux géants tels que l'éléphant, l'hippopotame et le rhinocéros, n'ont ici comme plus important représentant que le tapir, le plus grand mammifère indigène du Brésil, dont la taille cependant ne dépasse pas celle du mulet.

En fait de carnassiers, il y a le jaguar (appelé dans le pays onça; onça preta, onça parda ou onça pintada, selon la couleur noire foncée ou tachetée de sa robe), le chat sauvage (gato do Matto) et le jaguatirica. Dans le genre chien on rencontre le loup rouge (lobo vermeilho) et la raposa (canis brasiliensis). Les ruminants comprennent de grandes variétés de cerfs. On rencontre toutes les variétés de sangliers, porcs, pécaris, cochons sauvages y compris les porcs-épics que les auteurs d'histoire naturelle renseignent généralement comme n'habitant que l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Le genre singe est largement représenté, les macacos du Brésil sont légendaires de même que les bugios, les coatas (en français coatis) et beaucoup d'autres espèces.

Parmi les édentés figurent de grandes variétés de tatous (tatus) le priodonte, le tamanoir, le tamandua et le paresseux (bradype), le capivara (hydrochœrus capibara) que j'ai déjà décrit et l'agouti la paca, la cotia, etc.

Parmi les chéloniens, il y a diverses variétés de tortues; les tartarugas, les cagados et les jabutis.

Il existe des quantités innombrables de serpents dont le sucuri (boa scytale) le plus important en ce qui concerne les dimensions, et le serpent à sonnettes (cascavel), le plus dangereux à raison de ses morsures.

Ce que j'ai dit des jacarés (alligator cynocephalus) me dispense d'y revenir; il existe également diverses espèces de lézards et d'iguanes.

Oiseaux. — Une simple énumération des oiseaux remarquables par leur plumage ou dont la chair est appréciée serait déjà fort longue. J'abrégerai donc la liste en ne citant que les principaux :

On rencontre, en fait d'*échassiers*, le nandou (en portugais, éma et en guarani nandú), l'autruche américaine, les hérons (garças ardea) parmi lesquels le mirasol, l'aigrette, la colheirera (héron rose à spatule), les grues, les pélicans, les tuyuyús, les jaburús, etc.

Je citerai en fait de *gallinacés*, les jacús, les jacútinga mutúns, les arancuans, les perdrix et de nombreuses espèces de pigeons ; et parmi les *palmipèdes* un nombre fantastique de canards.

On rencontre encore l'anhumá que les Indiens appellent tahan par imitation de son cri, et dont les pointes antérieures des ailes sont armées d'éperons en corne.

Il existe également une grande variété de martins-pêcheurs ; de biguás et d'oiseaux serpents qui en sont une variété.

Parmi les *grimpeurs*, il convient de ranger les arás (ararás) les perroquets (papagaios), les perruches (perriquitos), les toucans (tucanos) dont il existe des quantités et des variétés inimaginables.

Les *rapaces*, aigles, vautours et hiboux sont nombreux au Matto-Grosso.

Il faut renoncer à une énumération des *passereaux*. Leur nombre et leurs variétés sont extraordinaires. Certaines espèces sont remarquables par leur chant. Leurs couleurs et combinaisons de couleurs varient à l'infini.

Insectes. — Je citerai, en ce qui concerne ceux-ci, les papillons dont les espèces varient par centaines, les mille-pattes (scolopendres) aux morsures venimeuses, les innombrables variétés d'araignées et de tarentules velues, les fourmis rouges, noires, etc., les termites, les mouches, abeilles, et guêpes que l'on rencontre par essaims, les immondes blattes (cafards), les moustiques, les millions d'éphémères, qu'une lumière assemble certains soirs, à tel point qu'il faut, le lendemain, les enlever à la pelle, les mantes, appelées aussi religieuses et toute l'intéressante catégorie d'insectes dont le nom m'échappe et qui ressemblent à s'y méprendre, les uns, à une feuille verte, les autres, à une feuille morte, d'autres, à une branche, à une pierre, etc., selon le milieu où ils vivent et avec lequel on les confond.

Il peut être intéressant de dire quelques mots du **jaguar**. — Le jaguar est une espèce de léopard ; c'est un grand animal courageux, agile et fort. Il grimpe facilement aux arbres. Les jaguars les plus répandus au Matto-Grosso sont ceux au pelage tacheté ; ceux de robe noire et de robe foncée sont plus rares.

Le jaguar est considéré comme un animal féroce ; il l'est sans contredit, mais ne s'attaque cependant jamais, en règle générale, à l'homme. Je n'ai rencontré d'exceptions à cette règle que dans

les cas suivants : lorsque l'animal est attaqué ou blessé, *sous bois :* en plaine il fuit l'homme, tout au moins le cavalier ; lorsqu'il est surpris, sous bois, par la présence immédiate de l'homme, généralement un Indien, lequel plus désagréablement surpris encore se défend à coups de couteau ; enfin, lorsqu'il a déjà combattu ou dévoré des êtres humains.

Le jaguar attaque les chevaux, les porcs, les cerfs, les chevreuils, etc. La faune étant abondante la nourriture ne lui fait pas défaut.

Il s'attaque plus rarement au bétail bovin, car le taureau sauvage, qui groupe ses vaches et ses veaux et les défend victorieusement, est pour lui un ennemi terrible. J'ai constaté sur des cuirs de taureaux sauvages capturés, des traces de griffes de jaguar, témoignant de la lutte que l'animal avait eu à soutenir contre le carnassier, mais prouvant aussi qu'il n'y avait pas succombé. Cependant, lorsqu'un jaguar a, sous bois, pris, par surprise ou autrement, et dévoré un veau, il devient nécessaire de le chasser, sous peine de le voir renouveler son exploit à peu près chaque jour. Il en est de même lorsqu'il s'est attaqué à des animaux domestiques : chevaux, cochons, etc.

Des Indiens nomades, à demi catéchisés et mauvais chasseurs, m'ont raconté que tandis qu'ils marchaient en file, un jaguar avait, par deux fois en 24 heures, attaqué et dévoré un des leurs, le dernier de la file. Ils ajoutaient que celui d'entr'eux qui était désormais destiné à occuper cette place pleurait, résigné à son sort et sûr de mourir. Il s'en faut que les Indiens soient tous aussi peureux et aussi résignés. Bien au contraire, certaines tribus, telles celle des Guatos, font preuve, dans cette chasse, d'une très grande intrépidité.

Il faut, pour se livrer à la chasse des fauves, des chiens courageux, du sang-froid et une bonne arme. Il est évidemment nécessaire aussi de connaître la forêt ou tout au moins de savoir s'y orienter. Le jaguar dévoile, la nuit, sa présence par ses appels. Dans les terrains humides, sablonneux, ou aux bords des lagunes et des cours d'eaux, où il vient se désaltérer, on découvre aisément ses traces. L'indigène, et même l'Européen un peu expérimenté, lisent dans celles-ci comme en un livre ouvert, l'importance, l'âge approximatif, l'allure et souvent même, d'après la direction et les allées et venues des pas, les intentions de l'animal Les chiens, une fois sur la piste, mènent bon train. Quand la course a lieu en forêt, la phase la plus éreintante de la

chasse est celle qui se passe à suivre la meute au travers des épines, au milieu des serpents, des nids de fourmis ou d'abeilles et des mille obstacles du sous-bois de la forêt vierge. Je ne parlerai plus de la chaleur et des moustiques, craignant d'en avoir déjà trop dit et cependant, ici encore, ils se font cruellement sentir.

Lorsque les chiens ont rejoint le jaguar, la chasse entre dans sa phase décisive et presque toujours finale. Le fauve est acculé dans quelque fourré et vigoureusement attaqué par les braves bêtes dont une ou plusieurs paient généralement de leur vie ce geste intrépide. Au chasseur alors à tirer de sang-froid et avec justesse pour abréger le sacrifice de ses précieux auxiliaires. Les Indiens guatós sont grands tueurs de tigres. J'en ai connu plusieurs familles qui vivaient isolées dans les bois de la rive droite du Paraguay, près du lac Oberaba et qui, de temps en temps, venaient me voir en pirogue à Descalvados, à quelques lieues au nord de leurs campements. Lorsque leur visite coïncidait avec la présence dans le voisinage d'un « tigre » (on dit souvent tigre pour jaguar dans l'Amérique du Sud), présence signalée par ses traces ou par ses déprédations, je chargeais l'un de ces Guatós, spécialiste en la matière, de m'en débarrasser. Joâozinho (diminutif de Jean) — c'était le nom de ce Guató — jeune homme de 18 à 20 ans, partait alors au point du jour, dans la direction que je lui indiquais, à la recherche de l'animal, accompagné de sa femme, âgée de 14 à 15 ans, de 3 ou 4 chiens seulement, et même parfois de 2 de ces auxiliaires, ou encore sans chien, circonstance qui ne l'empêchait pas de tuer son jaguar à l'arme blanche.

L'arme des Guatós est la sagaie, sorte de javelot d'environ $1^{m}20$ de longueur, composé d'un manche en bois fort, un peu plus gros qu'un manche à balai, mais moins long, rayé de griffes profondes faites par les jaguars, dans le prolongement duquel est fixé un fer de lance, grossièrement forgé par l'Indien lui-même.

Avant midi, Joâozinho, me ramenait dans sa pirogue sa victime, un beau jaguar, quelquefois chaud encore. D'autres fois, lorsque l'endroit où il avait tué son fauve était trop éloigné de la rivière, il venait m'indiquer l'emplacement où je pouvais le faire prendre. Il lui arrivait de me ramener ainsi 3 jaguars en 3 jours consécutifs.

Voici comment il opérait, d'après la méthode suivie d'ailleurs par tous les Indiens de sa tribu. Il lançait ses chiens sur la piste

du jaguar et les suivait de près accompagné de sa femme. Dès que le fauve était rejoint, il s'approchait de lui et recherchant l'emplacement le plus propice pour lui livrer combat, s'accroupissait, tenant sa sagaie des deux mains, le talon du manche appuyé à terre. Sa femme se tenait derrière lui, bandant son arc et, sur un signe de sa part, décochait au jaguar une petite flèche destinée à l'exaspérer en le blessant. Le fauve bondissait alors et était reçu avec un courage et un sang-froid admirable par le jeune Indien, qui lui portait un grand coup de sagaie au cœur. Joâozinho ne manquait jamais ce coup. On frémit d'ailleurs à la pensée de ce qui lui serait advenu, étant à quelques centimètres du fauve, s'il n'avait pas convenablement atteint l'animal qui, pour n'être pas le vrai tigre, n'en est pas moins un fauve puissant, féroce et redoutable, atteignant parfois 2 mètres de longueur. Le coup porté, Joâozinho, aggravait la blessure comme il le pouvait, mais sans plus endommager la peau. Il lui arrivait parfois, lorsque le fauve avait été renversé, de le tenir cloué au sol en pesant, de tout son poids, sur sa sagaie.

Joâozinho, lorsqu'il chassait pour moi, m'abandonnait le corps du fauve moyennant une rétribution dont jamais, par délicatesse, il ne fixait le montant et n'emportait de l'animal que la graisse dont il se servait, disait-il, pour guérir des douleurs rhumatismales.

Quand le Guató chasse pour son compte, il écorche l'animal et en fait sécher la peau pour la vendre aux passagers des steamers de rivière ou à des bateliers, commerçants nomades. Il n'enlève ni les os de la tête, ni les dents, ni les griffes. Pour assurer la conservation des muscles qui les maintiennent, l'industrieux Indien les enduit, à défaut de désinfectant, d'une sorte de potasse qu'il extrait des cendres de plantes.

Je signale ici, en passant, que cette pratique qui consiste à conserver l'ossature et la forme naturelle de la tête de certains animaux, pratique qui est généralement due aux exigences des acheteurs, est éminemment défectueuse, car elle entraîne souvent la perte ou l'épilation de la peau aux endroits non désossés. Le meilleur parti à prendre est d'écorcher en entier l'animal, la peau plane peut alors être traitée plus facilement ; quant aux griffes et aux dents, elles peuvent toujours être conservées. Le praticien chargé du remontage en Europe, n'est pas embarrassé de trouver, à la fabrique spéciale existant à Paris, des gueules de fauves ou d'autres animaux, en carton vernis ou émaillé, permettant de

reconstituer la tête de ces animaux avec un naturel et une ressemblance étonnants.

Qu'on n'aille pas croire, après ce que j'ai dit de lui, que mon chasseur guató était un de ces féroces Indiens, pareil à ceux qu'on voit sur les affiches des cirques; c'était, au contraire, un joli garçon très doux, bien fait et dont la tête au beau profil eut fait très bel effet, n'eut été sa couleur rouge-bronzé, sur un corps d'Européen. Ses cheveux étaient d'un noir « aile de corbeau » et ses dents blanches et superbement émaillées. Ce jeune homme était d'une politesse extrême, il s'habillait pour me faire visite et ne me parlait que le chapeau à la main. Ses raisonnements étaient pleins de bon sens et il s'exprimait avec une grande facilité en quatre langues : l'espagnol, le portugais, le guarani et le dialecte guató. Une seule fois, faveur rare et marque extrême de confiance, que le Guató n'accorde pas à un étranger, j'ai obtenu de pouvoir l'accompagner à la chasse au jaguar. Ce sont donc des constatations faites de visu, qui me permettent de parler de sa méthode de chasse. Celle-ci est d'ailleurs très connue dans la région et à été rapportée par divers auteurs dont Elisée Reclus.

Joâozinho me montra, un jour, un fusil dont il avait fait l'acquisition ou plutôt qu'un rapace « civilisé » lui avait donné en paiement de fourrures. C'était une arme, belge en vérité, comme toutes les armes à feu importées au Matto-Grosso, mais un de ces fusils d'exportation, valant bien 10 francs, à la crosse façonnée en forme de tête de lion et garnie d'une boîte à capsules en métal, une de ces armes sans poids, dont les pièces en mauvais métal sont mal ajustées, et qui sont plus dangereuses pour le chasseur que pour le gibier. L'Indien m'ayant demandé des munitions, je refusai de lui donner des balles et me contentai de lui remettre un peu de poudre et de plomb tout en lui recommandant de ne se servir de son fusil que pour la chasse aux petits oiseaux et en lui faisant entrevoir le danger que présentait pour lui la chasse au fauve, au cas d'un raté, ou même d'une explosion de son arme. Rien n'y fit, il approuva toutes mes recommandations et je n'eus pas sitôt le dos tourné, qu'il fondit ses petits plombs pour tir à pigeons pour en faire plusieurs balles à peu près tronconiques, dont il m'avoua plus tard s'être servi pour la chasse au jaguar. Il laissait, me disait-il, ce dernier approcher de tout près pour ne pas le rater, ajoutant même, détail original, qu'il avait manqué plusieurs coups, faute d'avoir voulu tirer l'animal autre part qu'au défaut de l'épaule, c'est-à-dire, dans la direction de sa longueur,

parce que, disait-il : « En tirant sur la tête ou en travers du corps, la balle passe outre et je la perds, tandis qu'autrement je la retrouve dans le corps de l'animal et j'économise mon plomb qui est presque épuisé ».

Voyant que, s'étant une fois servi d'armes à feu, mon Indien voulait définitivement renoncer à la sagaie dont il savait pourtant si efficacement et si héroïquement se servir, je me décidai à lui donner un bon fusil se chargeant par la bouche, de la poudre, des amorces et des balles. Il avait, en effet, de la répugnance pour les cartouches préparées — à raison peut être de la difficulté qu'il éprouvait à s'en réapprovisionner ou à les recharger.

Les Indiens Bororós dont les tribus habitent également la région chassent aussi très fréquemment le jaguar, mais ils le font depuis longtemps déjà au moyen du fusil, et ce n'est que très rarement et occasionnellement qu'ils le tuent à la flèche, lorsque, par exemple, l'animal s'est réfugié sur un arbre. Chez ces Indiens la mort d'un ou de plusieurs jaguars donne lieu à des fêtes consistant en danses lascives accompagnées de chants et de cris et finissant presque toujours en orgies. Le chasseur est revêtu de la peau de sa victime, dont le côté intérieur est marqué de dessins carrelés peints en rouge. Le héros de la fête, de même que ses compagnons et leurs femmes, sont à cette occasion ornés de leurs plumes, calebasses, chevelures de morts, osselets, bracelets, etc. Chez les Bororós, l'on ne permet aux jeunes Indiens de prendre femme qu'après qu'ils ont tué leur premier tigre, et c'est ce qui justifie généralement la fête dont je viens de parler et la manière dont elle finit. C'est chez les Indiens Bororós également, dans leur aldéia (village) de Laguna grande, que j'ai vu plusieurs hommes gardant de terribles marques de leurs rencontres avec les fauves ; doigts enlevés, joues arrachées, etc. Je n'ai jamais rien vu de semblable chez les Guatós. Je ne pense cependant pas que ce soit le résultat d'un hasard. Cela doit tenir au fait que les Guatós chassant en pirogue sur le fleuve et les lagunes ne rencontrent généralement le jaguar que quand ils veulent le combattre et qu'ils y sont préparés — tandis qu'il n'en est pas de même chez les Bororós, qui chassent dans l'intérieur des bois et ne vont pas en pirogue.

Les chiens des Indiens n'offrent rien de remarquable, ni comme taille ni comme forme ; ils ne rappellent aucune de nos races d'Europe, mais ressemblent cependant un peu à nos chiens-loups. Certains de ces chiens sont bien dressés et sont devenus

des auxiliaires de chasse remarquables. Ce qui m'a surtout frappé dans l'élevage des chiens des Indiens, élevage qui, comme bien on pense, se fait à la diable, c'est que les produits de chiens bien dressés à la chasse, sont ou deviennent très facilement eux-mêmes de bon chasseurs, tandis qu'il n'en est pas de même des autres qui sont cependant de la même race et presque toujours même, proches parents. Ces chiens sont toujours maigres et efflanqués. Cela explique peut-être leur ardeur à poursuivre le gibier dont ils escomptent la curée, maigre pitance cependant quand elle est répartie entre tant d'affamés.

Quant aux Indiens eux-mêmes, ils font ripaille chaque fois que le résultat de la chasse le permet, quittes à jeûner après, pendant assez longtemps; leur régime et leur estomac présentent ceci de particulier qu'ils leur permettent de manger 4 ou 5 fois plus qu'un blanc et par contre de demeurer 4 ou 5 fois plus longtemps sans nourriture. L'on voit ainsi, une fois de plus, l'admirable nature changer la conformation et les besoins d'un sujet, de manière à l'adapter au milieu dans lequel il vit.

J'ai vu assez souvent prendre le jaguar au lasso, opération que les campéros font le plus aisément du monde et qui présente infiniment moins de dangers et de difficultés que la capture d'un taureau sauvage. Pour capturer un taureau sauvage il faut être bon campéro, (le campéro est le cavalier des campos qui capture le bétail; le tropéro est le cavalier qui accompagne les troupeaux de bestiaux déjà formés), tandis qu'un cavalier indigène, tropéro quelconque muni d'un lasso, ou même un cavalier conducteur de chariot, n'hésitera pas à se lancer à la poursuite du jaguar qu'il apercevra en plaine, à lui jeter son lasso et à le tuer en le traînant derrière lui attaché à sa monture lancée à fond de train. Plusieurs fois, des campéros ont pris ainsi des jaguars vivants, ils se jetaient nombreux sur l'animal assommé, étourdi, à demi étouffé, le ligottaient fortement et me l'amenaient. J'en ai conservé un pendant des mois, enchaîné au pied d'un arbre dans mon jardin; aucune tentative pour l'apprivoiser, ou même pour l'approcher, n'a jamais pu réussir: il a fini une nuit par se sauver, après avoir brisé sa chaîne.

Les autres fauves du Matto-Grosso se chassent comme le jaguar, mais avec moins de risques, car ils sont moins forts et moins féroces que lui.

Les **cerfs**, **biches**, etc., très abondants et peu farouches, se chassent avec la plus grande facilité.

A part l'Indien, qui mange du singe, du serpent, du crocodile et en général, de tout ce qu'on veut, même de l'homme. — certaines tribus sont, en effet, restées anthropophages — les Brésiliens du Matto-Grosso, de même que les Paraguayens et autres Américains du Sud ne mangent pas de viande de cerf, de biche, de chevreuil ni en général d'aucun gibier. Ils s'étonnent de voir l'Européen consommer autre chose que la viande de bœuf et ne manquent pas de témoigner leur grande répugnance à ce sujet. Que dire alors de leur attitude quand ils nous voient avaler des escargots. Il est vrai qu'ils mangent des viandes boucanées de l'aspect le plus repoussant et qu'un estanciero argentin qui avait tué un bœuf à mon intention, m'en offrit, comme morceau de choix, de la « tripa gorda sucia » morceau d'intestin non vidé et légèrement grillé. Chaque peuple a ses goûts particuliers, le mieux quand on voyage est de ne s'étonner de rien et de trouver tout naturel et bon. C'est le meilleur moyen de se faire pardonner ses coutumes, ses défauts et ses manies particulières ou nationales qui sont au moins aussi étranges pour les autres que ceux des autres le sont pour nous.

Cette observation gastronomique m'amène à dire que le meilleur plat, spécial à la cuisine sud-américaine, est « l'asado con cuero » (rôti avec le cuir). Pour le préparer on tue un bœuf qu'on coupe en deux suivant le sens de la longueur, et dont on enlève les entrailles. On empale chacune des moitiés sur un pieu, d'un bois spécial, réfractaire au feu, fiché en terre et un tas de bois est allumé par-dessous. Quand le rôti, dont le jus mijote entre le cuir et la chair est à point, chacun coupe son morceau et, couteau d'une main, morceau de l'autre, s'en régale. C'est vraiment délicieux et supérieur au Châteaubriant le mieux réussi.

Ainsi que je l'ai dit, le cerf se rencontre en abondance au Matto-Grosso. On le chasse comme on peut. et bien peu de gens en veulent. Sa peau a peu de valeur, les indigènes la tannent et en font des tabliers de camperos, appelés tiradores. J'ai vu capturer des cerfs et des chevreuils au lasso ; j'ai vu des cavaliers en assommer à coups de manche de fouet, chose qui m'est d'ailleurs arrivée à moi-même. En Amérique tout au moins, les cavaliers bien montés les dépassent aisément à la course en plaine.

Une mention spéciale est à faire à propos de la chasse des **sangliers pécaris, cochons sauvages,** etc., qu'on rencontre sou-

vent en bandes de 100 à 200 et qui alors sont fort à craindre. Pendant toute la durée de mon séjour au Matto-Grosso, je ne me souviens d'avoir eu peur et d'avoir fui qu'une seule fois et c'était devant des cochons sauvages du genre sanglier. C'était dans les hautes herbes ; je galopais, accompagné d'un Indien, suivant mon chien qui chassait un sanglier. Je vis celui-ci s'arrêter brusquement au pied d'un arbre et y rejoindre un troupeau d'une cinquantaine de ses congénères qui se mirent à grogner et à battre leurs terribles mâchoires. Mon chien fut immédiatement attaqué par la meute des sangliers dont l'un d'eux lui décharna la moitié de la cuisse. J'allais lui venir en aide avec ma carabine, lorsque mon compagnon me montra à 3 ou 4 mètres, dans les herbes, une ligne de sangliers qui galopait sur nous. Nous pûmes par bonheur leur échapper grâce à quelques vigoureux bonds de nos chevaux aussi effrayés que nous. Mon chien gagnant de vitesse, malgré sa blessure, put s'échapper également.

Je considère une centaine de sangliers qui chargent comme un ennemi invincible. On peut en tuer un, deux, dix, vingt, mais il suffira toujours de quelques dizaines d'autres pour vous dévorer vous et votre cheval sans même laisser les os. J'en aurais fait la triste expérience si au moment de la fuite mon cheval avait fait un faux pas. Les Indiens de la région racontent des histoires d'hommes et d'animaux dévorés par des troupeaux de sangliers après avoir subi de véritables sièges sur les arbres, où ils s'étaient refugiés. Un puma aurait péri de la même manière, après avoir vu renverser sur le sol l'arbre mort sur lequel il s'était juché.

Je pense qu'il n'y a que les troupeaux de sangliers qui soient à craindre, car j'ai chassé sans danger, poursuivi et dispersé des bandes de pécaris et d'autres cochons sauvages que leur nombre eut rendus aussi dangereux que les autres si au lieu de fuir et de se débander ils avaient résolument pris l'attaque. Le porc-épic qui circule souvent la nuit est un animal tout à fait inoffensif.

Les singes sont extrêmement nombreux au Matto-Grosso et leurs espèces sont très variées, elles comprennent aussi les singes hurleurs. La chasse de ces animaux ne présente aucun intérêt, leur chair est assez estimée, elle répugne cependant aux Européens à cause de la grande ressemblance d'un singe écorché avec le cadavre d'un homme. Les Indiens Guatós emploient les boyaux de singe pour en faire des cordes de guitares.

Les tatous, animaux couverts d'écailles et de grandeurs diverses, sont faciles à chasser, on peut au besoin les capturer à la main ; leur chair est très estimée.

Le tamandua et le **tamanoir** sont de grands fourmiliers. Le tamanoir que l'on désigne en espagnol sous le nom de tamandua bandeira, atteint deux mètres de long. La longueur de sa langue gluante au moyen de laquelle il capture les fournis, dépasse 50 centimètres.

Les tamanoirs, de même que les tamanduas et les tatous, étant des édentés sont, à ce que je crois du moins, des animaux inoffensifs et même sans défense. J'en ai tué plusieurs à coups de fusil et même en les frappant à coups de pommeau de cravache sur la trompe qui est leur partie sensible. Quand le tamanoir est attaqué il s'assied en gémissant et semble implorer la pitié de son agresseur en lui tendant ses deux petits membres antérieurs, assez semblables à des bras, mais armés de fortes griffes beaucoup plus longues que celles du tigre. Les Indiens disent que l'animal cherche ainsi à saisir son ennemi pour l'étouffer. Ils prétendent qu'une fois sa proie embrassée et après y avoir enfoncé ses griffes le tamanoir ne la lâche plus et meurt en l'étouffant. Les indigènes soutiennent que l'on a trouvé des cadavres de jaguars et de tamanoirs ainsi accouplés et embrassés.

Je ne fais que répéter leurs dires sans trop y croire parce que je n'ai jamais constaté le fait par moi-même. J'avais élevé deux jeunes fourmiliers, les nourrissant de lait et de fourmis ; ils cherchaient bien à attraper les gens et surtout les enfants au moyen de leurs pattes de devant et ils y parvenaient quelque fois, mais ils n'ont jamais étouffé personne. Il est vrai que je m'en suis défait alors qu'ils étaient jeunes encore.

Il n'y a rien de spécial à dire des différentes sortes de **tortues** que l'on rencontre au Matto-Grosso et dont la chair fournit un mets excellent.

Il existe dans cet Etat des quantités immenses de *serpents* de toutes couleurs et de toutes grandeurs, depuis les petits et dangereux serpents-corail de la grosseur d'un porte-plume jusqu'aux boas dont j'ai vu des spécimens mesurant 8 mètres de long sur 1 mètre de circonférence. Certains auteurs prétendent qu'en Amazonie il y en a de 16 à 20 mètres de long. Cette espèce de boa est appelée dans la région Sucuriu ou plus simplement sucuri (Eunectes murinus). Je crois ne pas exagérer en disant que j'en

ai vu un millier et que j'en ai tué plus de cent. J'ai plus rarement rencontré le crotale ou serpent à sonnettes appelé dans le pays cascavel et dont la morsure, dit-on, est mortelle.

Le grand nombre de serpents et surtout de boas que j'ai vus et rencontrés, parfois dans mon jardin, jusque dans mon poulailler et même un jour dans une grande armoire de ma cuisine, s'explique par ce fait qu'en temps d'inondation les endroits habités sont des mamelons, de création souvent artificielle, qui émergent seuls d'une surface inondée de plusieurs lieues et qui, nouvelles arches de Noé, recueillent toutes espèces d'animaux.

Un chasseur de hérons qui était installé à quelques kilomètres de mon habitation et qui m'avait offert des peaux de boas, m'en envoya en une semaine cinquante, choisies et très grandes. On jugera par là de la quantité de serpents qui devait exister en cet endroit, surtout si à ce nombre on ajoute les serpents non atteints, ceux qui, tués ou blessés, auront été dévorés par les piranhas ou par les crocodiles, ceux dont la peau ayant été abîmée par l'écorchage ont dû être rejetés et si l'on tient compte de ce fait que c'était là le produit de la chasse d'un seul tireur qui, pendant ces sept jours, n'avait pas fait de cette tuerie son occupation principale. Ces peaux furent expédiées à Anvers au siège de la Compagnie dont j'avais la direction en Amérique. Elles y sont encore je pense. Le boa se nourrit d'animaux qu'il étouffe en s'enroulant autour de leur corps, il s'attaque parfois, dit-on, à l'homme, mais je n'ai constaté ce fait, dans mon entourage, qu'à deux reprises et chaque fois le boa lâcha sa proie. Il s'agissait, l'une des deux fois, d'un indigène qui s'était empressé de donner un grand coup de couteau au serpent — et la seconde d'un Indien Bororó qui, pris par le reptile alors qu'il était couché, eut la présence d'esprit de s'en débarrasser en le mordant avec violence. Le boa riposta chaque fois par une forte morsure et s'échappa. La morsure du boa n'est pas venimeuse, les Indiens prétendent même qu'elle prémunit contre les morsures ultérieures de serpents venimeux. Forts de cette croyance, ils n'hésitent pas, lorsqu'ils ont une fois été mordus, à prendre par le cou, sans aucune crainte, des serpents d'espèces très dangereuses. Les indigènes à qui l'on a inoculé des mixtures renfermant du foie de serpent et d'autres drogues, en font de même. Cette vaccination doit être très efficace, car, à ma connaissance du moins, il n'est jamais résulté aucun accident de ce que je croyais être des imprudences.

En général, le boa n'attaque pas l'homme et les exceptions constatées à cette règle doivent provenir de ce que l'animal frôlé ou piétiné, peut-être involontairement dans l'obscurité, dans l'eau ou même sous le feuillage, s'est cru attaqué et a cherché à se défendre. Il en est de même en ce qui concerne la plupart des autres espèces de serpents. Les plus agressifs, dont le serpent à sonnettes et quelques autres, se contentent souvent de menacer l'homme en se dressant sur son passage et le laissent passer tranquillement s'il s'écarte de sa route. Des tueries de serpents aussi nombreuses que celles auxquelles j'ai participé ne manquent pas de donner lieu à des incidents. Le sujet se prête d'ailleurs à des histoires fabuleuses que certains auteurs rapportent volontiers; je pourrais ajouter à ce fonds un bon nombre d'anecdotes recueillies de la bouche des Indiens pendant les longues nuits blanches passées auprès d'eux en cours de voyage. Parmi les faits qui me furent le plus obstinément affirmés comme exacts je citerai celui d'un boa engloutissant un bouvillon et qui, n'en pouvant faire passer les cornes mourut, épouvantant ceux qui le découvrirent, par son aspect de serpent à cornes et à tête de veau. J'ai, quant à moi, toujours vu les serpents avaler leurs congénères et les autres animaux en commmençant par la tête. Si ce fait d'observation constitue une règle générale, ce que je crois, sans l'affirmer cependant, le récit précité doit être rejeté. On me parla aussi, sans que j'y crusse, d'un boa coupé en deux et des tronçons duquel s'échappèrent deux poulets !

J'ai déjà parlé du grand boa que j'avais tué à coups de fusil dans l'armoire de ma cuisine où il s'était introduit la nuit. J'en ai, plus d'une fois, surpris et tué à coups de couteau dans mon poulailler. Prévenu par les appels d'alarme des volatiles, je trouvai un immense boa enroulé autour d'un poteau et fascinant les coqs et poules qui tous, au nombre d'une trentaine, s'étaient rangés devant lui et paraissaient s'offrir à son choix.

Je tirai un jour au revolver et blessai un grand sucuri enroulé par terre à quelques pas de ma monture. Descendu de cheval pour ramasser mon boa, je ne trouvai plus, au-dessus d'un trou creusé en terre, qu'une mince pelure enroulée comme l'était mon serpent et dont, sans doute, il venait de se débarrasser. Plusieurs coups de feu tirés dans le trou n'en firent rien sortir et, très intrigué, je continuai ma route.

J'ouvre ici une parenthèse pour déclarer, très franchement, qu'il m'importerait peu que quelques uns des faits cités soient en

contradiction avec les données considérées comme généralement acquises par l'histoire naturelle. Je ne me suis pas préoccupé de vérifier la vraisemblance de ce que *j'ai vu*, mais bien d'en faire le récit sans modification.

Un serpent fit un jour irruption dans la chambre du rez-de-chaussée qui me servait de bureau, et où je me tenais à ce moment. Je saisis aussitôt un sabre qui s'y trouvait toujours, je ne sais trop pourquoi, et d'un fort coup je tranchai le corps de l'animal. Une partie de celui-ci, un bon tiers, demeura sur place, l'autre partie, dont la tête, poursuivie par moi, s'enfuit dans le jardin où elle se trouva inopinément en présence de mon jaguar captif devant la tête duquel elle se dressa à quelques centimètres, le menaçant de ses crocs et faisant mouvoir sa langue fourchue.

La partie du corps du serpent qui, à ce moment, était horizontalement étendue à terre et soutenait le tronçon d'un mètre environ qui s'était redressé, ne mesurait pas en longueur plus de 15 centimètres. Le jaguar, dont la tête était tournée, ne vit rien de ce manège et le serpent se déroba prestement, me privant ainsi de l'intéressant et original spectacle d'un fauve luttant contre un tronçon de reptile. Je pus le rejoindre quelques mètres plus loin et lui donner son coup de grâce.

En dix ans de séjour au milieu d'une population de 600 individus, je n'ai pas constaté une seule mort d'homme provoquée par des morsures de serpents. J'ai, par contre, vu périr de cette manière bien des chevaux et d'autres animaux domestiques. Une vingtaine de cas de morsures graves purent être guéris par moi au moyen d'injections sous-cutanées au permanganate de potasse. Les Indiens emploient aussi, avec succès, certains emplâtres et certaines compresses préparés par eux, et dans la fabrication desquels entre quelque fois du blanc d'œuf.

Le boa-succuri se rencontre surtout dans les marécages et au bord des cours d'eau. Il se meut facilement et avec une grande rapidité tant au fond de l'eau qu'à la surface. Les autres serpents se rencontrent dans les forêts au sous-bois plutôt touffu, sous des tas de bois sec, dans des troncs pourris, dans les bananeraies, etc.

Le Nandou, dont j'ai déjà parlé, est un échassier du genre autruche, de 1m65 de haut. Sa chair est coriace, ses plumes, moins belles que celles des autruches de Patagonie, sont réunies en plumeaux par les ménagères des villes du Matto-Grosso. J'ignore

si la valeur réelle de ces plumes permettrait à nos plumassiers et à nos modistes de les acheter, mais je penche pour l'affirmative.

La chasse de cet animal au fusil, ne présente pas d'intérêt; sa chasse à cheval, au lasso ou autrement, n'offre aucune utilité.

Atteindre un nandou, à cheval, à la course pour lui casser le cou au moyen d'un bâton, est chose difficile, non pas à cause de sa vitesse, qui est inférieure à celle du cheval, mais à raison de la rapidité de ses déplacements latéraux qu'un cheval, lancé à fond de train, ne peut suivre. Ces brusques changements de direction s'obtiennent, par le nandou, à l'aide du déplacement de ses ailes qu'il laisse pendre pendant la course. A cette course, que l'animal peut soutenir pendant deux heures, on a souvent plus de chance de crever son cheval que d'abattre l'inoffensif volatile.

Le nandou dépose ses œufs, au nombre d'une quinzaine réunis en tas, au beau milieu de la plaine. Un seul œuf est déposé à part, à une distance assez grande du nid, une cinquantaine de mètres, et en un endroit un peu plus apparent, près d'une touffe d'herbe par exemple, la pointe tournée dans la direction du gîte, de manière à permettre à l'animal de retrouver facilement son nid. Cette particularité me fut expliquée par un Indien et je pus la vérifier en plus d'une occasion. Lorsque les œufs du nid sont près d'éclore, le nandou casse l'œuf isolé et, dans les vers qui ne tardent pas à s'y mettre, trouve une ample nourriture pour ses petits. Un nid de nandou constitue une bonne trouvaille, car chaque œuf fournit une omelette dont plusieurs personnes peuvent se régaler. Il y a bien un petit goût particulier, différent de celui des œufs de poules, mais on s'y fait vite et l'on passe outre.

Les nandous s'apprivoisent facilement, j'en ai conservé pendant deux ans un couple, offert par des Indiens, que je laissais en liberté autour de mon habitation. Ils me quittèrent au bout de ce temps pour aller créer et élever leur famille plus loin et avec plus de liberté. Ils présentaient cette particularité d'être ornés de boucles d'oreilles en pierres bleues, objets de pacotille qu'un vague sens esthétique avait amené les sauvages à suspendre à la tête de ces échassiers.

Les Hérons blancs, appelés en portugais garças, vivent au Matto-Grosso par myriades; ce sont eux dont les pennes fournissent les aigrettes qui ornent les chapeaux des dames et les coiffures des chefs de corps de l'armée. Chaque héron fournit une

quarantaine de pennes. Il faut, pour chasser les hérons, rechercher d'abord leurs nideiros (l'endroit où ils font leurs nids), généralement un ou plusieurs arbres situés dans un vaste marécage, difficilement praticable, et ensuite leurs viveiros (viviers), arbres sur lesquels ils se tiennent habituellement. On est certain de récolter, à ces deux endroits, une grande quantité de pennes provenant de la mue annuelle. Il serait certes plus sage, afin de mieux assurer la perpétuation de l'espèce, de se contenter de cette facile récolte. Comme, toutefois, l'on n'est jamais certain de pouvoir la recommencer l'année suivante et comme il s'agit d'animaux non domestiqués et d'une chasse de grand rapport, le profit assuré est généralement préféré au bénéfice probable et le chasseur se décide, le plus souvent, à compléter la récolte au moyen de son tir (plomb n° 3). Il est complètement inutile de tirer, dans un marais ou dans une plaine marécageuse sur des hérons en troupe; on arriverait à abattre un, quelque fois deux oiseaux, mais tous les autres s'envoleraient au loin, là où on ne pourrait les rejoindre qu'au bout d'une heure au moins. Le chasseur doit se placer sous les nids et tuer tous les hérons au fur et à mesure qu'ils y reviennent. On peut arriver à recueillir ainsi 4 ou 5 kilos d'aigrettes en un mois. Les plumes de hérons se vendent, en Europe, non préparées, 1,000 à 2,000 francs le kilo.

La variété de petit héron dite mirasol, fournit des pennes à bouts recourbés en forme de crosses, qui se vendent en Europe, non préparées, à 3 ou 4,000 francs le kilo. Je pense avoir été le premier à exporter directement du Matto-Grosso en Belgique, des pennes de héron.

Dès 1899, lorsque l'Etat de Matto-Grosso se fut rendu compte de l'importance que prenait l'exportation de cet article, il promulga une loi qui frappait les pennes de héron d'un droit de sortie, presque prohibitif, de 600,000 reis au kilo, qui n'autorisait la chasse qu'aux seuls mois où elle était rendue impossible par suite des crues, et qui édictait, en même temps que des amendes élevées pour les contrevenants, des primes de délation, etc., etc. L'extrême rigueur de cette loi rendit son application impossible et ses effets nuls; je pense qu'elle a été rapportée ou considérablement modifiée depuis mon départ du Brésil.

Je ne sais si l'élevage du héron est possible, je serais tenté de croire que oui; dans l'affirmative, le rapport en serait considérable.

J'ai tenté l'essai mais sans résultat, sur un petit nombre de volatiles : ils s'entre-tuaient, se mettant chaque fois tous contre un seul et lui brisant la tête à coups de bec. Il ne m'en resta qu'un seul, le plus fort sans doute. J'attribue mon insuccès à mon incompétence dans la matière : il y avait probablement là une question de répartition à observer ou de promiscuité de sexes à éviter. L'essai vaut, en tout cas, la peine d'être renouvelé.

Les Tuyuyus sont, après les nandous, les oiseaux les plus grands du Matto-Grosso; ils se nourrissent de poissons. Leur plumage blanc est peu recherché, les indigènes ne les tuent que pour se faire une blague à tabac de la poche, renflement rouge vif, en peau fine, formant une partie de leur long cou.

Leur chasse ne présente aucun intérêt, pas plus que celle des nombreux gallinacés très comestibles qui peuplent le pays, mais dont la mort est au moins utile au chasseur pour alimenter sa cuisine.

Les **aras, perroquets** et **perruches** de toutes nuances, qui sont légion, sont très redoutés des cultivateurs.

Le Toucan est moins abondant, mais il en existe cependant de nombreuses variétés; chez l'une d'elles, le bec immense, deux fois plus long que le corps de l'animal, est d'un beau tricolore belge, le noir touchant à la tête; les couleurs en sont bien vives et subsistent indéfiniment après la mort du sujet.

Il existe aussi des papillons présentant la particularité de cette coloration et surtout une variété de grandes et grosses chenilles, de 15 centimètres de longueur, dont la couleur noire, rouge et jaune, répartie sur le corps de l'animal, le noir à la tête, est d'un éclat magnifique.

Les gros **Canards**, au magnifique plumage vert métallique, et les sarcelles méritent une mention spéciale à raison de leur nombre. Si l'on peut voir dans un marécage d'une ou de plusieurs lieues carrées, des dizaines de milliers de pélicans et de hérons se touchant presque ou être impressionné, la nuit, par le fort déplacement d'air que produit leur vol puissant, il est également donné, certains jours, de contempler le vol d'un nombre bien plus grand encore de canards et de sarcelles qui se déplacent pour suivre le

retrait des eaux d'inondations. Ce déplacement se fait par groupes déployés d'environ 150 canards formant, au centre, un angle très obtus dont le sommet est en avant. Les lignes se succèdent sans interruption et la migration dure souvent plus d'un jour.

Quant aux **Biguas** (martins-pêcheurs) leur nombre est tel que leurs déjections déterminent dans la forêt riveraine de véritables clairières aux emplacements des arbres immenses dont ils garnissent, par centaines, les branches et qui, naturellement finissent par périr des suites de cet abus d'engrais.

Les Rapaces sont largement représentés au Matto-Grosso, mais les deux variétés les plus communes et qui vivent réunies en nombreuses bandes, sont l'aigle (le carancho en espagnol, caracará en portugais) et le vautour (*Urubu*).

Leur action est plutôt bienfaisante dans les centres habités, car ils les débarrassent des détritus et des immondices que l'on voit souvent s'amonceler en pays tropical aux environs des habitations et des fermes, et qui constituent un si grand danger pour la salubrité.

Ils s'attaquent aux oiseaux et aux poulets ainsi qu'aux pourceaux et autres petits mammifères, mais se repaissent surtout des nombreuses « charognes » qui parsèment les campos. A l'établissement belge de Descalvados où, pendant six mois de l'année se font, en grand nombre, des abatages de bétail sauvage, ils se réunissent par milliers — cent mille peut-être — pour la curée des reliefs dont ils nettoient, tous les jours, l'établissement. Ce n'est pas là une mince besogne, quand on songe qu'on abat plus de 400 taureaux en une matinée. Dès que les cuirs de ces taureaux, à peine écorchés, sont tendus au soleil et avant qu'ils soient séchés, les urubús et les caranchos se mettent à la besogne et les débarrassent, en peu de temps, du moindre vestige de sang ou de chair, sans jamais cependant entamer le cuir. Les cuirs ainsi nettoyés acquièrent, sur le marché d'Anvers, une plus-value et sont désignés sous la dénomination de « Cuyabá secs »

Tant que durent les abatages, les rapaces ne constituent pas une nuisance à Descalvados, car les déchets des 400 taureaux abattus suffisent à en nourrir tous les jours davantage. Lorsque brusquement, et pour les six mois suivants, cette pitance leur est supprimée, leur nombre, leur maigreur et leur voracité les rendent inquiétants. Ils pénètrent dans les maisons pour venir

prendre la viande dans les cuisines, enlèvent les oiseaux domestiques, les poussins, les pourceaux et dévoreraient les enfants s'ils n'étaient pas surveillés.

Les poules défendent cependant intrépidement leurs poussins; un urubu ou un carancho ne parviendrait pas, s'il était seul, à enlever un poussin à une poule. Celle-ci lui sautant résolument à la tête arriverait à repousser l'agresseur, mais pendant la lutte d'autres rapaces interviennent lâchement et le rapt est consommé.

L'autruche (nandú) tient également les aigles et vautours en respect, lorsqu'elle a à protéger les 15 petits qu'elle garde réfugiés sous ses ailes. J'ai constaté, un jour, le fait dans une clairière où je vis un nandou luttant contre des aigles. J'étais accompagné d'un Européen, chasseur trop fougueux, qui tira immédiatement un coup de feu sur la pauvre mère. L'ayant heureusement manquée, il se disposait à retirer, lorsque mes appels, joints à ceux de sa conscience, le retinrent. Il était trop tard. L'autruche poussant devant elle quelques jeunes, 5 ou 6 je crois, avait pris la fuite, suivie sournoisement par un bon nombre d'aigles et de vautours. Les autres jeunes s'étaient débandés et fuyaient rapidement dans des directions différentes suivis par des rapaces qui les enlevèrent, un à un, à la course ou plutôt au vol, et ce malgré l'hécatombe que mon compagnon repentant et moi nous fîmes de leurs agresseurs.

J'ai remarqué ce jour là que chaque fois qu'un aigle a manqué sa proie qui fuit en courant à terre, il doit interrompre son vol et sautiller pour le reprendre. Cette circonstance ne sauva cependant pas nos jeunes nandus, leurs agresseurs étant trop nombreux.

Les rapaces se battent entre eux et, se jetant en nombre sur le plus faible, ils lui entr'ouvrent de force le bec pour en arracher les quelques parcelles de chair fraîche qui s'y trouvent. Le volé est ensuite dévoré.

Les jeunes veaux non protégés constituent pour eux une proie facile et recherchée. Le fort bétail sauvage qui, ne résistant pas à la marche en troupe, tombe frappé d'insolation, mal dont il se remet cependant à la fraîcheur de la nuit, devient parfois lui-même leur proie. Taureaux et vaches couchés sur le sol subissent, impuissants, pendant des heures, les attaques des rapaces qui leur crèvent les yeux et s'acharnent à leur dévorer l'intérieur des orbites, de la vulve et de l'anus.

Ils disputent la nourriture aux chiens et la leur arrachent même

de la geule. Quand les porcs reçoivent leur nourriture, ils la leur arrachent comme ils peuvent et s'installent même sur leur tête pour manger à leur museau. Les cochons connaissent cette attaque et j'en vis qui cherchaient à y échapper en s'avançant de quelques mètres dans le fleuve, de manière à ne laisser dépasser à la surface de l'eau, que le bout de leur groin détenant la pitance, le reste de la tête étant immergé. Les aigles et les vautours qui craignent l'eau, ou plutôt le bain forcé, laissérent tout d'abord échapper leur proie, mais les jours suivants, s'apercevant du subterfuge, ils restèrent résolument sur la tête des porcs, échappant à l'inondation en s'avançant vers le bout des groins dans lesquels ils plongeaient leurs becs pour en arracher la nourriture.

Ces porcs se défendaient d'autant mieux qu'ils étaient eux-mêmes à la portion congrue. En temps d'abatage, ils recevaient toute la viande provenant de la fabrication des extraits, tandis qu'en morte saison, ils étaient soumis à un régime de disette et leur enclos constituait un vrai camp de misère. Je crois qu'à ce moment ils auraient défendu leur faible pitance contre un lion. M'étant un jour aventuré parmi eux avec mon chien de chasse, ils le dévorèrent sans que je pusse rien faire pour le délivrer. Pendant cette saison, la reproduction de ces animaux est arrêtée, les porcs dévorent les porcelets et les verrats prennent de force le lait des truies jusqu'à les faire périr.

Bon nombre de caranchos et d'urubús émigrent à cette époque, mais le nombre de ceux qui restent étant trop considérable, il faut bien chercher à s'en défaire; on en tue alors quelques centaines et les autres les dévorent. Ils s'agglomèrent en masses telles, que j'ai pu, un jour, en tirer douze d'un seul coup de fusil avec du plomb à pigeon (n° 6) et en ne visant que leurs têtes. Cet exploit, qui ne présentait d'ailleurs aucun risque et n'offrait aucune difficulté étant données les circonstances, est resté célèbre aux environs de Descalvados où on le considérait comme un record. Ce qui en fait la rareté, c'est qu'il s'agit là d'animaux relativement fort grands, qui en arrivent à briser par leur poids et bien entendu par leur nombre, les branches des plus forts arbres de la forêt.

J'ai vainement essayé d'employer le poison pour la destruction des rapaces. Ces oiseaux qui dévoraient tout et mouraient de faim, n'ont jamais touché à un morceau de belle viande renfermant du poison. Les enfants des indigènes, aussi féroces que les aigles et les vautours, s'amusaient à capturer de ces oiseaux au moyen de hameçons ou au lasso et les relâchaient après leur avoir

attaché au cou une boîte à sardines vide, une pierre ou un objet quelconque, dont l'animal restait ensuite affublé pendant des années. D'autres fois, ils leur coupaient, avant de les relâcher, une serre ou une patte, quelque fois les deux, les condamnant sûrement dans ce cas à être dévorés par leurs semblables.

Je n'allongerai pas ce chapitre, trop long déjà, par la description des myriades d'**insectes** dont on est affligé au Matto-Grosso. Ce sont ceux de tous les pays tropicaux, peut-être même y en a-t-il un peu plus.

Un des vrais ennuis qu'on éprouve dans ces pays, c'est de n'être jamais seul dans un local quelque bien clôturé qu'il soit. Les moindres aliments doivent toujours être enfermés sous peine d'être promptement dévorés. Les pieds des tables et des lits sont posés dans des boîtes à conserves remplies d'eau ou de pétrole, pour éviter les assauts des fourmis qui se rattrapent en détruisant le linge et les vêtements. Les horribles cancrelats dévorent les timbres, les livres et les bougies. Les toits des habitations ne renfermant ni rats ni venimeux mille-pattes sont rares. Au dehors, des mouches vertes bourdonnantes accompagnent en nuées les mets jusqu'aux lèvres, jusque dans la bouche même, pourrait-on dire. Il n'y a dans la vie de campo ni nourriture, ni soupe, ni café, ni sucre, ni boissons sans insectes. C'est répugnant, mais on s'y fait. Ceux de nos compatriotes qui se destinent aux pays tropicaux feront bien de se faire à cette perspective. En revanche, nous l'avons vu, toute idée de danger quelconque peut être écartée en ce qui concerne les fauves, les serpents et les crocodiles.

ANIMAUX DOMESTIQUES (ÉLEVAGE)

Animaux de basse-cour. — Les animaux de basse-cour du Matto-Grosso sont les mêmes que ceux d'Europe, la façon de les élever est sensiblement la même avec quelques variantes cependant imposées par la différence de température et de climat.

Bétail bovin. — On sait que les plaines de l'Amérique du Sud sont par excellence, le pays de l'élevage du bétail. Le Matto-Grosso participe à cette situation par les milliers de lieues carrées de belles prairies qu'arrosent et qu'inondent même un peu trop peut être, le Rio Paraguay et plusieurs de ses tributaires. Ces pâturages nourrissent trois millions de têtes de bétail et pourraient en nourrir aisément dix fois plus. L'élevage du bétail, au Matto-

Grosso, si éloigné du classique élevage européen et même déjà si différent de l'élevage argentin, à raison du climat tropical et de l'influence exercée par ce dernier sur la végétation, le régime des eaux, etc., constitue une question fort complexe et demande, outre des connaissances théoriques spéciales, une connaissance pratique approfondie des campos, des conditions de la vie indigène et des ressources diverses qu'elle offre.

J'ai eu l'occasion de faire sur place, de cette question, une étude de huit années, alors que je me trouvais à la tête d'un établissement belge dont les propriétés dépassaient, en ce qui concerne les pâturages seulement, 600 lieues carrées, c'est-à-dire plus de la moitié de la superficie du territoire de la Belgique et qui, sous ma direction, abattait toujours plus de 20,000 animaux par an, (25,001 en 1903 et 30,001 en 1904). Je soumettrai volontiers, en ses grandes lignes, l'étude pratique approfondie que j'ai faite de la question bétail, capture, pâturage, enclos, etc., à ceux de mes compatriotes que la chose pourrait intéresser. L'extension imprévue prise par mon travail, de même que la spécialité du sujet, m'obligent à renoncer à le traiter ici. Je me réserve au surplus d'examiner cette question dans une publication ultérieure, en même temps que celle de l'industrie des extraits de viande, qui est connexe à celle de l'abatage du bétail, et que celle de l'élevage des chevaux qui est intimement liée à l'organisation de l'élevage et de la capture du bétail.

J'ai dit que les pâturages du Matto-Grosso contenaient trois million de têtes de bétail, ce nombre est évidemment approximatif, car il comprend des troupeaux sauvages dont le recensement est impossible.

Le bétail a été introduit d'Europe au Matto-Grosso pendant la première moitié du 18e siècle. Il ne peut plus être actuellement assimilé à un type uniforme connu. Toutes les formes et tous les pelages rappellent les races européennes et s'y montrent dans un état caractéristique de dégénérescence.

La grande chaleur, la dureté du pâturage, qui est cause parfois que l'animal meurt de faim, tout en ayant l'abdomen gonflé, l'alternative du manque et de la trop grande abondance d'eau, les carnassiers, les insectes, l'absence de quiétude pour la mise bas, etc., sont les causes de l'infériorité du bétail Matto-Grossien non domestiqué et même du bétail de ferme.

C'est à la suppression de ces causes ou à l'atténuation de leurs effets que doivent tendre les efforts des éleveurs. Si l'on y joint le

procédé facile de l'amélioration de la race par *sélection* au lieu de l'onéreux et souvent inefficace procédé de *croisement* avec des animaux d'importation (même et surtout s'ils sont de race pure) on généralisera rapidement le type du bétail indigène, obtenu déjà par plusieurs fazendeiros intelligents, et auquel l'éleveur doit se tenir. C'est en effet, une erreur de croire à la possibilité de créer une race idéale, d'une économie animale autre que celle que lui imposent la chaleur, l'humidité et même la pression atmosphérique et la lumière du milieu dans lequel elle vit. Je me hâte d'ajouter d'ailleurs, pour l'avoir constaté dans nombre de cas, que le type bovin indigène du Matto-Grosso ainsi obtenu soutient, sous le rapport du volume et de la qualité, la comparaison avec les meilleurs produits argentins. Le prix moyen d'un bœuf au Matto-Grosso est de 50 francs et celui d'une vache de 40 francs.

Chevaux. — L'élève des chevaux et des mules se développe d'année en année au Matto-Grosso et ses produits sont supérieurs, sous le rapport de la résistance et de la beauté des formes, aux chevaux que l'on importe de Corrientes (République Argentine) et du Paraguay. Le prix d'achat des chevaux Matto-Grossiens, qui ont aussi l'avantage de l'acclimatement, est inférieur au prix de revient des chevaux argentins et paraguayens lequel est grevé d'un droit d'entrée variant d'après les fluctuations du change de 70 à 90 francs. Les chevaux du Matto-Grosso sont de petite taille et ne rappellent en rien nos belles races d'Europe. Ils résistent admirablement cependant au climat et aux privations, de même qu'à l'éreintante besogne que le traitement et la capture du bétail fait exiger d'eux. Une grave maladie de la moëlle épinière en fait périr presque tous les ans un bon nombre, mais des expériences récentes, effectuées sur une grande quantité d'animaux, ont établi que cette mortalité peut en très grande partie être évitée en plaçant les chevaux, pendant la saison des eaux, dans des enclos semés de pâturages artificiels, tels que le jaragua, le capin angola ou le téosinde et en leur donnant à boire de l'eau des puits au lieu de celle des rios et des marais, contaminée par la corruption des végétaux.

On peut aussi faire prendre aux chevaux, à titre de préventif, une faible dose d'arséniate de soude administrée dans un tronçon de canne à sucre. Ces précautions ont permis, pendant plusieurs années, à l'établissement belge de Descalvados, de sauver sa cava-

lerie tandis que tous ses voisins, dont les chevaux travaillaient cependant beaucoup moins, en perdaient 60 p. c.

Le prix moyen d'un cheval au Matto-Grosso est de 250 francs, celui d'une mule est de 300 francs. Ces prix, de même que ceux du bétail varient d'après les endroits et les époques de l'année et aussi d'après les fluctuations du change.

Porcs. — L'élévage des porcs est peu important au Matto-Grosso, les fazendeiros n'en font généralement pas une spécialité. Le type le plus répandu présente les caractères de la race napolitaine. Ils sont noirs ou roux-foncé. Depuis quelques années cependant et à la suite de sélections, on est arrivé à un type meilleur dont voici les caractéristiques : corps allongé en cylindre, dos presque droit, jambes fortes, oreilles larges et demi inclinées; couleur blanche-jaunâtre, rappellant celles du verrat anglais : Yorkshire.

Chèvres, moutons. — Rien de spécial à dire de l'élevage des chèvres qui est peu pratiqué et de celui du mouton qui l'est moins encore ; on donne pour motifs de cette abstention la mauvaise influence de la chaleur sur les lanifères. Je l'admets, en faisant observer toutefois que dans les fazendas où j'ai vu pratiquer cet élevage il produisait d'excellents résultats.

Bétail sauvage. — Le bétail sauvage de l'Amérique du Sud n'est pas ce qu'on croit généralement en Europe. Il consiste simplement en troupeaux de taureaux et de vaches, descendants d'animaux domestiques européens, abandonnés à eux-mêmes dans les immenses pâturages inhabités de l'Amérique. Il en est de même des chevaux sauvages de l'Amérique du Sud dont la race n'a rien d'indigène et qui a simplement été introduite d'Europe en Amérique aux 17e et 18e siécles par les espagnols et les portugais.

Quelques rares tribus d'Indiens, en contact avec les européens, ont appris d'eux l'usage du cheval; quelques-unes d'entr'elles entretiennent du bétail, mais leur nombre constitue une infime exception parmi la grande famille Indienne et leur spécialité affirme le contact de ces tribus avec l'européen.

Le bétail bovin est originaire de l'Asie d'où il a été importé en Europe. Celui que l'on rencontre au Matto-Grosso a été introduit en 1739 par les portugais; toutefois à raison de la diversité des

conditions de vie dans l'immense territoire de l'Etat, la race de ce bétail, dont l'origine est unique cependant, présente de grandes divergences au point de vue tant physique que moral. Dans une même propriété du Matto-Grosso, il est vrai qu'elles mesurent parfois plusieurs centaines de lieues carrées, de grandes différences se constatent entre le bétail des plaines, des marais, des collines, des lisiéres et des plaines boisées; on observe aussi dans une même propriété que le bétail sauvage capturé et transporté à 15 et 20 lieues de son endroit d'origine, y retourne dès qu'on le laisse en liberté. Ces différences s'expliquent par la variété des pâturages, et en général, comme je le disais plus haut, par la diversité des conditions de vie.

La vie à l'etat sauvage est, pour le bétail, une cause naturelle de dégénérescence. La fertilité du sol et la variété de l'alimentation naturelle que les animaux y trouvent atténuent cette dégénérescence, mais ne la suppriment pas; la race bovine est essentielle ment domestique et se multiplie et se développe d'autant mieux qu'elle est plus soumise aux soins des hommes. L'élevage et l'agriculture marchent de pair ; il est bien connu que le meilleur moyen d'améliorer les races consiste dans le perfectionnement et le développement de l'agriculture. La réciproque est vraie, elle est affirmée par la belle maxime du grand Cuvier : « aies peu de bétail, disait-il, et ton champ stérile ne présentera qu'un sol aride et épuisé, aies en beaucoup et à la moindre interruption commerciale, le peuple te demandera en tumulte ce que l'étranger ne peut lui donner. »

Pour les raisons déjà citées, la vie du bétail à l'état sauvage est peu compatible avec son développement normal; c'est surtout le cas pour l'accomplissement de deux fonctions vitales principales : la rumination et la mise bas (vêlage), qui exigent le calme que ne procure guère la vie à l'état sauvage laquelle est aussi très souvent fatale aux très jeunes animaux. Il faut donc faire l'élève du bétail, mais je ne suis en aucune façon d'accord avec les spécialistes et avec les éleveurs consultés sur la matière, lorsqu'ils prescrivent d'appliquer sans transition les principes rigoureux de l'élevage classique européen à des animaux qui ont mis un ou deux siècles à devenir sauvages. Evidemment il ne faut pas mettre autant de temps pour domestiquer le bétail du Matto-Grosso, mais je prétends que cette domestication doit être progressive.

La capture brutale du bétail au lasso ou aux bolas, son transport au loin et son internement dans des enclos où il est

appelé à modifier complètement et brusquement ses conditions d'existence, doivent être rejetés.

D'après moi il faudrait même s'abstenir totalement de capturer le bétail et se borner à l'apprivoiser petit à petit ainsi qu'à améliorer sur place ses conditions de vie. Avant tout, l'on devrait commencer par empêcher le bétail d'être farouche sans qu'il soit nécessaire pour cela de le domestiquer ; le bétail peut, en effet, parfaitement vivre à l'état sauvage et s'accoutumer à l'homme ; il vit alors plus tranquille, plus en sûreté et se développe mieux. Pour arriver à ce but, il faut cesser la chasse et la capture des animaux là où elle se pratique actuellement et ne jamais les brutaliser. On les amènera promptement ainsi à ne plus s'inquiéter du passage et même du contact de l'homme tant à pied qu'à cheval. On améliorera ensuite leurs conditions d'existence en incendiant les herbes en temps opportun, en installant des abreuvoirs dans les régions où sévit la sécheresse et en créant des pâturages artificiels de jaraguá, de guineá, de capim-angolá ou de téosinde dans celles où les pâturages naturels sont trop inondés ou trop secs. L'amélioration des pâturages sera suffisante pour attirer le bétail sans qu'il soit nécessaire de recourir à la capture. Pour arriver à pouvoir en approcher, on provoquera son groupement dans un enclos autour d'un arbre, en ayant soin, au préalable, d y faire jeter un peu de gros sel, dont les animaux sont friands, de préférence, de gros morceaux de sel gemme. Une fois le contact pris avec le bétail, il sera facile de le manier, de le grouper, de le soigner, de le marquer, de le fractionner ou de le faire marcher en troupeau sans fatigue.

Au bout d'un an ou deux de ce régime, le propriétaire aura — si je puis me servir de cette expression — son bétail en mains, sans avoir dû recourir à la forte dépense nécessitée par la construction des enclos, qu'on appelle en Amérique du Sud, du nom générique espagnol « d'alambrados » qui ont été introduits depuis quelques années seulement au Matto-Grosso et dont on tend à abuser pour le moment.

Enclos. — Les enclos pour bétail sont de deux espèces : ceux dans lesquels on n'enferme le bétail que pendant quelques heures — trois jours au plus — dans lesquels il peut s'abreuver, mais non pâturer et qu'on nomme « Corral » (au pluriel Corrales) ou dans certains cas « Piquete » et ceux appelés « Alambrados » dans lesquels le bétail peut être enfermé indéfiniment.

Les corrales sont des enclos généralement circulaires, d'un diamètre de 30 à 100 mètres et pouvant, dans ce dernier cas, contenir deux mille animaux. La clôture consiste en une palissade de madriers accolés verticalement et hauts de deux mètres. Ces madriers sont reliés entre eux par des fils de fer, des lianes ou des planches. Quelquefois elle est formée de montants verticaux placés de distance en distance, entre lesquels on empile, sur une hauteur de deux mètres, des troncs de palmiers. L'ouverture se fait par le déplacement latéral, entre deux montants, de troncs horizontaux superposés. Afin de faciliter l'entrée du bétail, il est appliqué, de chaque côté de l'entrée, une ligne de clôture limitant à l'extérieur un espace en entonnoir, d'une trentaine de mètres de longueur. Cet espace intermédiaire entre le corral et le campo extérieur, empêche aussi le bétail de se débander à la sortie.

Le corral est nécessaire à toute ferme ou établissement quelconque possédant des animaux domestiques. Il sert à enfermer le bétail pour le marquage, la castration, la séparation des animaux et des troupeaux en vue des soins à leur donner, pour l'abatage, pour l'internement des veaux et des vaches laitières qu'on oblige ainsi à rentrer du pâturage pour se laisser traire, etc., etc. Pour ces divers objets on y accole souvent des couloirs à claire-voie où l'on peut isoler quelques animaux. Ces couloirs et enclos communiquent avec l'intérieur du canal par un systéme spécial de portes.

Si l'usage du corral est indispensable, il faut toutefois y enfermer le bétail le moins souvent et le moins longtemps possible, car il y ressent un manque de quiétude et de nourriture qui lui sont très préjudiciables. La mise en corral est usitée aussi lorsque les troupeaux de bestiaux ont à faire de longues routes; on construit alors toutes les cinq lieues un corral provisoire dans lequel on enferme les animaux la nuit afin de permettre aux cavaliers troperos de se reposer. Quand la route est longue, ce système fait maigrir le bétail à vue d'œil et on doit le mitiger en le faisant alterner avec le « pastoreo » maintien en pâturages, la nuit, par des troperos qui se relaient pour ce service.

Le *piquete* est un petit alambrado.

L'*alambrado* est un enclos dont l'étendue varie de une à dix lieues carrées. La clôture est constituée par des poteaux de bois enfoncés verticalement dans le sol, hauts de un mètre cinquante centimètres et percés horizontalement, à partir de 25 centimètres

de la base, de cinq trous espacés de 25 centimètres. Les poteaux sont distants de 6 mètres l'un de l'autre et reliés par cinq rangées de fils d'acier, vernis ou galvanisés. pour mieux résister à l'oxydation. L'usage modéré de l'alambrado est très utile dans certains cas, par exemple pour hiverner provisoirement le bétail ou pour l'enfermer pendant un temps donné, qui devra être en rapport avec la qualité et la quantité des pâturages qu'il contient.

Une ligne de clôture d'alambrado sera utile aussi pour séparer les campos des propriétés voisines, pour séparer les pâturages des forêts à basse futaie, des montagnes, marécages, etc., d'où il devient difficile de faire sortir le bétail.

Mais je conteste absolument l'utilité de l'énorme dépense à résulter de la construction d'enclos et de l'entretien de leurs clôtures dans les endroits où le bétail vit habituellement: c'est ainsi cependant que l'usage des alambrados est compris dans les principaux établissements d'élevage du Matto-Grosso.

Le coût exact d'un kilomètre de clôture est de 600 francs et son entretien annuel, de 100 francs. La durée de ces clôtures dans un pays de fortes inondations comme le Matto-Grosso n'excède pas 5 ans.

Un alambrado d'une lieue carrée, entouré de 25 kilomètres linéaires de clôture, revient donc à 15,000 francs; son entretien annuel coûte 2,500 francs, sa capacité ou plutôt sa contenance est de 2,500 animaux soit un animal par hectare. On voit donc que le système est inapplicable, à raison de sa cherté, aux troupeaux de certains établissements du Matto-Grosso qui comptent 100 et 175 mille têtes de bétail. L'économie à résulter dans le prix des constructions du fait de la mitoyenneté de certaines clôtures, dont l'emploi ne ferait que mieux ressortir, d'ailleurs, l'inutilité du système, ne pourrait être ici prise en considération.

J'ai dit que la capture brutale du bétail sauvage pour la mise en enclos de celui-ci est à condamner. J'ajouterai, invoquant à l'appui de mes appréciations des expériences faites pendant plusieurs années, qu'il serait tout à fait inutile de chercher à enfermer des taureaux sauvages dans des alambrados, car ils n'en respecteraient pas les clôtures qu'ils culbuteraient soit par inadvertance, parce qu'ils ne les verraient pas, soit ensuite de propos délibéré, lorsqu'ils auraient constaté, comme c'est souvent le cas, qu'elles sont impuissantes à résister à leurs chocs. Il suffit alors, sur une longueur de plusieurs lieues, d'un poteau renversé ou de deux fils d'acier trop distendus, pour produire une trouée de plusieurs mètres, permettant, la nuit ou le jour, la fuite

de nombreux animaux ou même de tout le bétail et occasionnant une perte de travail qui se chiffre par des milliers de francs.

Je résumerai le système de traitement dont je préconise l'application au bétail sauvage du Matto-Grosso, en disant qu'à mon avis, il faut apprivoiser le bétail avant de le capturer et non pas le capturer pour l'apprivoiser ensuite, et, comme nouvel argument d'économie à ajouter à ceux que j'ai fait valoir pour déconseiller la construction d'alambrados, je dirai que, pour capturer au lasso 20,000 taureaux sauvages, il faut employer pendant six mois 150 hommes et 500 chevaux sur lesquels on en sacrifie 200, ce qui porte en moyenne à 10 francs, le coût d'un taureau sauvage capturé au lasso.

Ainsi que je l'ai signalé dans maint rapport, ce n'est ni de l'infusion d'un sang nouveau, ni uniquement de la sélection des reproducteurs, ni surtout de la capture brutale pour la mise en enclos que l'on doit attendre l'amélioration de la race bovine du Matto-Grosso, celle-ci doit être principalement poursuivie par l'amélioration des conditions d'existence du bétail.

La situation géographique des plaines du Matto-Grosso force le fazendeiro à s'écarter des principes de l'élevage théorique, qui enseignent que la chaleur. l'humidité, la pression atmosphérique, la lumière, la fréquence des changements de temps exercent une action extraordinaire sur l'économie animale et que c'est à ces influences qu'il y a le plus souvent lieu d'attribuer la transformation de la couleur du cuir, du volume, de la structure et de l'activité des organes du bétail.

Dans certains endroits des campos, les bestiaux sont devenus demi-amphibies ; il n'est pas rare, je l'ai déjà signalé, de rencontrer parmi ceux-ci des vaches dont les pis ont été mangés par les poissons. En d'autres endroits le bétail vivant dans les bois a la queue usée par le frottement dans les fourrés et mange les écorces et les feuilles des arbres. On ne peut commander aux éléments ni transporter ailleurs les pâturages, mais ce qui est possible, c'est améliorer la nourriture et les conditions générales d'existence du bétail, car il est prouvé qu'une nutrition abondante et saine modifie le volume, les formes et le tempérament des animaux.

Une étude théorique et surtout pratique faite sur place, pendant plusieurs années, en ce qui concerne la construction des enclos et le choix de leur emplacement, m'a conduit à formuler les règles suivantes :

L'espace clôturé ne doit pas être trop grand, parce que dans ce

cas le travail de capture ou de réunion du bétail à l'intérieur y devient aussi difficile qu'en plein campo, les animaux y étant aussi disséminés qu'au dehors. Aux partisans de vastes enclos qui m'objecteront que le rassemblement du bétail, lorsqu'il est apprivoisé, ne présente pas de grandes difficultés, n'oblige pas à un travail considérable, je répondrai que si l'on admet ces prémices, l'enclos devient inutile. Un bon enclos doit comprendre une superficie de 1 à 3 lieues carrées ; il doit être construit sur un emplacement judicieusement choisi, se composant de parties basses et de terrains élevés. L'herbage doit y être de bonne qualité. Il importe qu'il s'y trouve, même pendant les plus fortes sécheresses, de l'eau pour l'abreuvage : rivière, étang, bassin, etc., et, qu'au temps des fortes inondations, il s'y présente suffisamment de terrain sec pour que le bétail qui l'occupe puisse y trouver du pâturage et surtout qu'il soit à même, au cas où il serait obligé à paître dans l'eau le jour, de se reposer au sec la nuit. Les plaines sont préférables aux surfaces boisées qui gênent la capture, mais elles ne peuvent être complètement dépourvues d'ombrage. Une des deux dimensions de l'enclos ne doit pas dépasser une lieue linéaire ; cela facilite le travail de formation et de refoulement des troupeaux dans le sens de la plus grande dimension.

Le bétail refoulé par une ligne de camperos s'agglomère dans l'un des coins de l'enclos où des corrales à couloirs doivent être construits. Les pâturages de ces enclos pourront être améliorés au moyen de plantations.

La question du bétail et des pâturages du Matto-Grosso, est, on ne peut plus importante pour la prospérité du pays. Cette industrie ouvre, en effet, un vaste champ aux entreprises des éleveurs et des capitalistes.

Il en est de même des industries des extraits de viande, des peptones, des cuirs, etc., qui dérivent de celle de l'élevage.

Des siècles se passeront encore avant que la densité de la population du Matto-Grosso n'atteigne une proportion normale ; pourquoi, dès lors, ne pas garnir les pâturages fertiles de cet Etat, d'un bétail, de race appropriée, dont les frais d'élevage sont à peu près nuls.

J'ai fixé à 3 millions, le nombre de têtes de bétail existant au Matto-Grosso ; cette évaluation émanant d'indications officielles, paraît fortement exagérée ; en l'admettant même comme exacte, l'on n'aurait encore, au Matto-Grosso, qu'une seule tête de bétail

pour 70 hectares tandis qu'en Belgique, où le bétail est insuffisant, il y a une bête à cornes pour 2 hectares. Il ne peut évidemment s'agir de faire de l'élevage pour la production de la viande de boucherie, car, sous ce rapport, il est déjà largement pourvu aux besoins des 100,000 habitants du Matto-Grosso par les 3 millions de bêtes existantes, la proportion est, en effet, de 3,000 têtes de bétail par 100 habitants, tandis qu'en Belgique il n'y a que 21 têtes de bétail pour 100 habitants et en France 80.

Outre l'utilisation du bétail pour les industries citées, il faut songer à la vente pour l'exportation.

Des voies de communication, dont plusieurs chemins de fer, sont à l'étude et relieront bientôt le Matto-Grosso aux États de l'Amazone, du Para, de Goyaz et à d'autres États du Brésil. Les premiers de ces États sont dépourvus de troupeaux et le bétail s'y vend 5 et 6 fois plus cher qu'au Matto-Grosso.

Il s'agit donc de créer, dès maintenant, des troupeaux pour profiter de ces débouchés et non pas d'attendre que la construction des chemins de fer et autres voies de communication soit terminée pour constater la possibilité d'un négoce fructueux et pour en commencer les préparatifs.

Les données qui précèdent relatives aux troupeaux bovins du Matto-Grosso, à l'exclusion du bétail domestique, sont encore fort incomplètes, même en ce qui concerne le traitement du bétail sauvage; je m'en tiendrai là cependant pour ne pas allonger ce travail par l'exposé de détails trop techniques, sauf à tenir ceux-ci à l'entière disposition des entreprises ou des particuliers que la chose intéresserait plus spécialement.

Cependant, avant de terminer, je donnerai encore quelques renseignements sur la manière de capturer le bétail sauvage usitée dans certains établissements du Matto-Grosso ; le procédé est à rejeter, mais le spectacle en est intéressant par l'intrépide sauvagerie dont font preuve les captureurs qui laissent loin derrière eux les pâles et artificielles prouesses des cow-boys de Buffalo-Bill.

CAPTURE DU BÉTAIL SAUVAGE

Terminologie. — Je donnerai d'abord, pour la facilité du lecteur, la traduction et la définition de certains termes les plus usités dans la région et dont quelques-uns ont déjà été employés dans cette étude :

Vaqueiro, gaucho, campero, campeiro : Cavalier préposé à la garde, au maniement ou à la capture du bétail.

Campo, Pampa, Llanura, Planicie : Grandes plaines et pâturages naturels de l'Amérique du Sud.

Fazenda, Hacienda : Partie de campo appartenant à un fermier ou à un éleveur.

Fazendeiro, Haciendero : Fermier éleveur.

Tropero : Cavalier préposé à la conduite des troupeaux, choisi parmi les moins habiles laçadores.

Domador : (de domar, dompter). Dompteur.

Vaqueano : Homme connaissant bien le pays et les chemins — généralement un indien.

Matador : (de matar, tuer). Celui qui abat le bétail ; on l'appelle aussi desnucador.

Pastos : Herbes des pâturages.

Serrucho : Petite scie à main, servant à écorner les taureaux, que le campero porte à la ceinture.

Lasso : (laço en portugais, lazo en espagnol). Solide corde tressée, en cuir de taureau, de 15 à 20 mètres de longueur dont un bout est fixé à la sangle de la selle et dont l'autre bout est garni d'un anneau en fer servant à faire un nœud coulant d'environ deux mètres de diamètre. En marche, le lasso formant un rouleau de soixante centimètres de diamètre est suspendu à la selle derrière la cuisse droite du cavalier, à moins que celui-ci ne soit gaucher. Il est soigneusement roulé sans nœuds ni torsions, de manière à pouvoir être décroché et jeté presque instantanément et d'un mouvement automatique. La tresse du lasso est faite avec beaucoup de soins et nécessite l'emploi de tout un cuir de taureau, découpé en lanières. Malgré sa solidité, le lasso ne résiste guère à un travail violent et continu de plus d'un mois, ou moins encore si c'est en temps de pluies.

Laçador : Campeiro qui manie le lasso. Ce maniement se fait comme suit : Le campero qui aperçoit au loin un taureau ou un groupe de taureaux sauvages, lance son cheval à fond de train sur l'un d'eux, et a tôt fait de le rejoindre au travers de tous les obstacles du sol, ornières, trous, fourmilières, etc., dont il ne tient aucun compte. Tout en chargeant, il prépare son lasso, qu'il décroche de la main droite. Saisissant ensuite le rouleau de la main gauche, il fait glisser l'anneau de manière à établir le coulant et fait tournoyer celui-ci au-dessus de sa tête puis le lance, avec une habileté incroyable, sur la tête du taureau de manière à envelopper les cornes. Dès que le taureau est pris, le campeiro arrête net son cheval ou ralentit son allure selon le cas et, le

plus souvent, le taureau, dont l'élan est brisé, fait une pirouette formidable. Dès que le cheval sent que le lasso a porté, il se penche de tout le poids de son corps du côté opposé au taureau de façon à amortir le terrible choc qu'il reçoit au moment de la tension du lasso. Le talent du laçador, qui tient à épargner son cheval, consiste à atténuer ce choc en en supportant une partie, par le maintien, au moyen de la main, de l'extrémité du lasso ou, plus efficacement, en réglant en conséquence l'allure de son cheval.

Tous ces mouvements se font en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour les expliquer, au milieu de la poussière et du vacarme, et avec accompagnement des cris enthousiastes de l'intrépide campero qui achèvent d'affoler les animaux. En certains endroits, au lieu de lasser les taureaux par les cornes, on les lasse par le cou comme les chevaux et les autres animaux. L'avantage de ce système est que le taureau ayant beaucoup moins de force dans le cou que dans les cornes, le choc sur le lasso est diminué d'autant; son inconvénient est la perte de temps et l'embarras qu'occasionne dans ce cas le dégagement du lasso. Dès que le taureau est culbuté, le campeiro s'élance de son cheval en passant la jambe par-dessus l'encolure, se précipite sur l'animal avant qu'il ait eu le temps de se relever, lui saisit la queue qu'il fait passer entre les cuisses et qu'il maintient sur le flanc de la bête, sur lequel il s'assied; le taureau ainsi maintenu est réduit à l'impuissance et à l'immobilité. Un second campeiro s'approche alors, dégage le lasso, y joint le sien et, au moyen des deux, établit autour des cornes de l'animal un nœud coulant (appelé cadêna) qui ne pourra se défaire que par la traction exercée sur l'un des lassos, celui du campeiro qui marchera derrière.

Afin de réduire la fougue et les moyens offensifs du taureau, on lui scie au moyen du serrucho le bout des cornes, quelquefois aussi on lui entaille les parties. Cette dernière pratique, qui n'est employée que si l'animal est destiné à l'abatage, est répréhensible, même dans ce cas. à cause de sa cruauté et aussi parce que les souffrances de l'animal diminuent la valeur et la qualité de sa viande pour la boucherie.

Ces trois opérations sont pratiquées en quelques instants, le taureau étant toujours maintenu par la queue. Aussitôt terminées, les deux campeiros sautent à cheval, le taureau se relève et, tantôt trainé par un des cavaliers tantôt cherchant à fondre sur

lui, est conduit vers le troupeau auquel il se joint, le cavalier de derrière ayant eu soin de dégager les lassos par une secousse imprimée au sien.

Quelquefois, le taureau lacé par les cornes reste debout; il est alors culbuté par le deuxième campeiro qui lui lace l'arrière-train ou les pieds.

Les campeiros ont encore d'autres procédés pour renverser le taureau ; à pied ou à cheval, de pied ferme ou en pleine charge, ils le font tomber par une forte saccade latérale imprimée à sa queue. Si le taureau est lui-même au galop sa chûte se provoque presque sans effort : il suffit de lui soulever la queue au moment du porte à faux de la levée des membres antérieurs. Parfois le campeiro lance son cheval à fond de train et l'arrête net à 2 ou 3 mètres du flanc du taureau, tandis que lui-même, utilisant la vitesse acquise, fond sur l'encolure du taureau et le renverse.

Ces travaux nécessitent, de la part des cavaliers, une très grande intrépidité et une parfaite insouciance du danger. Il s'y mêle toujours un peu de « fantasia », mais on doit la tolérer parce qu'elle constitue un stimulant pour la téméraire audace des gauchos, qui n'en ont jamais trop pour ce rude travail. Leur habileté d'ailleurs égale leur hardiesse et les accidents de personnes sont relativement rares ; les pertes de chevaux le sont beaucoup moins.

Les campeiros du Matto-Grosso, Indiens et autres, sont moins bruyants que les gauchos de la pampa argentine, mais sont plus habiles dompteurs, cavaliers et laceurs; cela provient de ce que les exercices de leur profession sont d'exécution plus difficile dans les terrains coupés et boisés du Matto-Grosso que dans les plaines unies et dépourvues d'obstacles de l'Argentine ; de plus les taureaux sont plus sauvages au Matto-Grosso que dans les plaines du sud, où il n'existe déjà plus que des animaux à peu près domestiqués. Il faut, à un gaucho argentin, un an de travail au Matto-Grosso pour acquérir l'habileté des campeiros du pays. Ceux-ci sont dressés, dès l'adolescence, à jeter le lasso de la main droite et de la main gauche, en plaine ou sous bois et à toutes allures. Rien ne les arrête ni ne ralentit leur train, ni bois ni forêts, ni termitières, ni taupinières, ni marais, ni fourrés. C'est sous bois surtout que le laçage est périlleux et difficile. Le taureau poursuivi, se retourne souvent vers le campeiro et se transforme en assaillant dans un sentier dont la hauteur et la largeur rendent les mouvements du cheval difficiles et quelque-



Trois indiens dans une pose pour photographe.

fois impossibles. Si le taureau est déjà lacé, la manœuvre est plus périlleuse encore ; il arrive en effet souvent que le taureau chassant à bonne allure le cavalier devant lui, passe d'un côté d'un arbre ou d'un obstacle, tandis que le cavalier est passé de l'autre, ou réciproquement. Le choc du lasso sur l'obstacle produit alors une secousse brusque, que seule l'assiette des cavaliers sérieux peut supporter.

Bolas : Les bolas constituent un engin de capture. L'instrument est composé de trois courroies ou tresses de cuir fort, non tanné, de 60 à 70 centimètres de longueur chacune, attachées entre elles par une des extrémités; les autres extrémités étant terminées par des boules en pierre très pesantes entourées de cuir. L'une de ces boules est de dimensions moindres et se nomme Manica : c'est celle que le Boleador tient en main pour faire tourner violemment les deux autres au-dessus de sa tête avant de les lancer dans les jambes de l'animal qu'il veut capturer et qu'il arrête net dans sa course. Cet arrêt brutal peut quelquefois occasionner des accidents aux animaux capturés. Le campeiro tient ses « bolas » enroulées par les lanières autour de sa ceinture et assujetties par un simple nœud formé par la petite boule qu'il suffit de saisir pour défaire l'assemblage.

Boleador : Le Boleador est l'homme qui lance les bolas.

Capture du bétail. — L'organisation de ce travail varie d'après le personnel et la cavalerie dont on dispose, d'après la densité des troupeaux, la nature du terrain, la destination du bétail, etc. Le travail de capture doit se faire de préférence en octobre-novembre après l'incendie des campos, lorsque l'herbe fraîche et tendre a remplacé les pastos secs et que le bétail, mieux en forme et remis des misères de la saison des eaux, commence à se grouper dans les plaines.

Des corrales doivent être construits au préalable et leurs emplacements doivent être choisis de telle manière que le bétail capturé et conduit en troupe ne soit jamais astreint à marcher plus de 5 lieues par jour. Si des plaines arides sont à traverser, on devra creuser des puits et installer des abreuvoirs. On établira, si possible, à côté du corral un hangar pour les chevaux et les cavaliers.

Distribution de la cavalerie. — La cavalerie dont on dispose, et qui se compose de chevaux sauvages capturés dans la pampa,

ou de chevaux d'élevage achetés en Argentine, ou encore de chevaux provenant de l'élevage indigène et qui valent mieux que les autres, est réunie dans un corral et répartie entre les campeiros, à raison de 5 chevaux par travailleur. Chaque homme pénètre, à tour de rôle, à pied dans le corral, lasse le cheval qu'il choisit et l'entraîne. Quand chaque campeiro est en possession de son premier cheval on recommence pour le second et ainsi de suite jusqu'à ce que chaque homme ait ses cinq chevaux. Le domptage de chacun des chevaux se fait en quatre ou cinq séances et le dressage, toujours imparfait, se poursuit au cours du travail de capture.

L'opération est exactement celle dont on voit le simulacre aux représentations de Buffalo-Bill où les mêmes chevaux sont domptés tous les jours pendant la tournée. Elle est toute de brutalité et peut se résumer comme suit : le cheval est ligoté, on lui attache de force une selle sur le dos, un homme se met dessus, armé d'immenses éperons et d'une solide cravache; on lâche ensuite le tout. On voit alors la pauvre bête faire des bonds et donner des coups de reins invraisemblables pour se débarrasser de la selle et du cavalier. Ce dernier, qui ne bouge généralement pas de la selle, frappe le cheval de l'éperon et de la cravache et pousse des cris féroces, ceux-ci sont répétés par un campeiro à cheval, qui suit la course pour participer à l'abrutissement de la bête et pour l'écarter, à grand renfort de coups, des obstacles. Le tout finit par une furieuse charge de mille à deux mille mètres, dont le cheval revient au pas, essoufflé, tremblant, dompté et soumis.

Le domador complète alors la séance en obligeant le cheval à obéir à la traction de la rêne, tantôt à droite, tantôt à gauche. en tirant de toutes ses forces et en s'aidant du poids de son corps qui est suspendu à la rêne, hors de la selle et en arrière de celle-ci, du côté opposé à celui de la flexion du cou qu'il veut produire. Cette séance de domptage est suivie de deux ou trois autres identiques et le dressage est alors considéré comme terminé. Il faut bien encore au cheval quelques jours pour se laisser seller sans mordre ni ruer et s'habituer à manger dans la musette, mais cela se fait au cours du travail de capture.

Le domptage des mules est plus rude encore que celui des chevaux ; ces animaux cherchent davantage à mordre et à résister. Le domptage se fait aussi sans selle, à l'aide d'un procédé identique. Cette manière de faire est moins employée, parce qu'elle

oblige, lorsqu'on a déjà imposé à la mule ou au cheval le port du cavalier, à recommencer le travail pour lui imposer celui de la selle.

Les indigènes sont d'intrépides cavaliers, ils sont, pour ainsi dire, nés à cheval, comme ils sont nés laçadores. Dès l'âge de 5 ans, ils aident leurs parents au travail, conduisent les chevaux à l'abreuvoir et servent déjà de tropero. Le lasso, souvent une ficelle, est leur jouet favori, ils le manient dès leur plus tendre enfance, s'exerçant sur des vautours, des chiens, des chats, et en général, sur tout ce qui est à leur portée.

J'ai vu un jeune homme de 17 ans dompter en une journée, et sans tomber une fois, 30 chevaux et mules, l'un après l'autre, ce qui, je pense, peut être considéré comme un record de résistance.

Le travail de domptage se fait parfois devant un marais, le spectacle est alors plus pittoresque encore, homme et cheval sont confondus dans un éclaboussement d'eau et de boue qui réduit la résistance du cheval et, le cas échéant, amortit les chûtes.

Ces exercices violents donnent lieu à des accidents, relativement rares, mais souvent graves. Je vis un jeune domador qui, voulant faire ployer le cou de sa monture et s'étant, pour ce faire, penché hors de la selle, avait été désarçonné par un bond brusque de l'animal. Celui-ci s'était ensuite emballé, entraînant l'homme resté accroché par son éperon dans la crinière, et le mettant littéralement en pièces contre les arbres et les pierres du chemin.

Un accident de cette espèce et ses suites les plus fatales n'exercent pas la moindre influence sur le moral des travailleurs qui continuent, insouciants et indifférents, leur périlleux mais attrayant métier.

L'équipe de capture est généralement composée comme suit : un chef, appelé capataz, toujours choisi parmi les plus habiles et les plus intrépides dompteurs, cavaliers et laceurs du groupe ; un second chef, choisi comme le premier, deux vaquéanos, guides indiens, vingt camperos bons laçadores et dix troperos.

Quelques bœufs domestiques, qui constitueront le noyau du troupeau à former, et les chevaux de rechange, réunis en troupeau sous la garde de deux troperos, ou même de deux gamins appelés caballerizos, suivent, à quelques centaines de mètres, de même que le charriot à bœufs renfermant des vivres pour les hommes et pour les chevaux et, quelquefois, des selles et des vêtements de rechange.

L'équipe, ainsi constituée et conduite par le vaquéano, se met en route avant le lever du soleil. Les chevaux ont reçu une bonne ration de maïs et les hommes ont avalé, à la hâte, un peu de maté qui les soutiendra, jusqu'au soir, dans leur rude travail. Le vaquéano dirige le groupe, la nuit comme le jour, au travers des prairies, des bois et des marais, avec la même sûreté que s'il disposait d'un plan détaillé du terrain. Il règle la marche de façon à rester sous le vent, à rencontrer le plus de bétail possible, et à arriver au corral avant le coucher du soleil.

C'est sous la conduite et sur l'indication d'un des vaquéanos que se détachent, tantôt sur la droite, tantôt vers la gauche, parfois des deux côtés à la fois, des groupes de campeiros. Ces campeiros s'éloignent rapidement, à une lieue de distance environ du groupe central, formé par les bœufs et les quelques troperos qui les gardent, et rabattent sur celui-ci, en le chassant devant eux à grands cris, tout le bétail occupant l'espace intermédiaire, en même temps, quelquefois, que d'autres animaux sauvages qui se sauvent comme ils peuvent.

Les taureaux et les vaches ainsi chassés, se joignent aux bœufs domestiques ; certains restent, d'autres fuient et c'est sur le plus grand nombre de ces derniers que se pratiquent les prouesses décrites plus haut. Cette partie du travail de capture est, de beaucoup, la plus intéressante, l'arrivée en trombe du bétail sauvage, au milieu du vacarme et des cris, donne lieu à un chassé-croisé infernal.

C'est à qui capturera, en moins de temps, le plus beau taureau. Quand un laçador manque son coup, avant qu'il ait eu le temps de rouler son lasso pour le rejeter à nouveau, un autre se précipite et lasse l'animal par dessus le cheval et le corps même de son collègue, qui doit se baisser précipitamment pour éviter d'être entraîné.

Je regrette, vraiment, que mes loisirs ne m'aient pas permis de faire de la photographie et de rapporter quelques clichés de ces admirables scènes.

Quand le bétail est peu nombreux, le rabattage est inutile et le travail, beaucoup plus pénible pour les hommes et pour les chevaux, se réduit à la capture successive, au lasso, de tous les taureaux et vieilles vaches que l'on rencontre, à moins qu'en les tournant, l'on ne puisse les rabattre isolément sur le troupeau déjà formé, ce qui est souvent plus difficile.

Ce travail est surtout pénible parce que le bétail, prévenu de

l'approche des camperos par les cris de certains oiseaux, particulièrement des aras, fuit de très loin, ce qui oblige les hommes et leurs montures á se livrer à de longues courses avant de pouvoir le rejoindre.

La mise en marche du troupeau ainsi grossi, ne va évidemment pas sans difficulté, malgré les cris. les coups et les rabattages. Un même taureau s'obstine, parfois, à s'échapper et oblige les campeiros à le recapturer et à le lasser plusieurs fois de suite, ce qui nécessite, à chaque reprise, l'intervention d'un second campero pour la confection du nœud des lassos (cadêna) et pour la conduite vers le troupeau. Chaque fois aussi, le campeiro énervé, scie un peu plus court les cornes de l'animal jusqu'à arriver parfois à ras du front, c'est souvent alors que le cavalier exaspéré par les péripéties de ces captures successives et avant qu'on ait pu l'en empêcher, lacère les parties du taureau pour le rendre moins fougueux.

J'ai vu, mais très rarement, des taureaux se défendre par inertie, moyen qui est irrésistible. Il se contentaient de se coucher et se refusaient à aucun mouvement ; comme on ne pouvait les traîner pendant des lieues, il fallait bien les abandonner. Si le temps le permettait, l'homme se vengeait alors de la bête en la tuant, en l'écorchant et en emportant son cuir et il y avait ce jour-là un repas extraordinaire servi pour les urubús.

La conduite de la colonne doit être menée prudemment, car le moindre bruit insolite, la chute d'un animal, une allure trop vive, l'aboiement d'un chien suffisent à provoquer une débandade que rien n'arrête plus. Ces centaines d'animaux sauvages passent comme une trombe et renversent tout sur leur passage : cavaliers, arbrisseaux, huttes et même ceux d'entre eux qui ne participent pas à la fuite. Ces débandades se produisent parfois et occasionnent alors une perte de travail considérable.

Les vieux taureaux qui ne recherchent plus la société des vaches vivent isolés en bandes et quelquefois s'internent dans les forêts ; ils sont alors très difficiles à capturer, surtout s'ils ont déjà échappé précédemment aux campeiros. Ces animaux ne sortent de la forêt pour pâturer qu'à la tombée de la nuit. C'est le soir ou la nuit, au clair de lune, qu'il faut aller les lasser un par un. On les attache alors à un arbre et le lendemain la marche du troupeau est réglée de manière à faire passer celui-ci à ces endroits et à pouvoir y incorporer les animaux capturés.

Pendant la marche et au cours du travail, les campeiros se

rendent par intervalles au groupe des chevaux qui suit en arrière pour changer de monture de manière à répartir le travail journalier entre leurs cinq chevaux, si tous sont valides.

Les conducteurs des chevaux règlent la marche et les arrêts de façon à profiter le plus possible des pâturages de la route; de même que les troperos, ils mettent le feu aux herbes partout où elles sont sèches.

Vers 2 heures de l'après-midi, s'ils sont eux-mêmes vaqueanos (connaisseurs du terrain), ils cessent de suivre la troupe et coupent au court pour se diriger vers l'endroit où le personnel campera la nuit. Le conducteur du chariot qui souvent est un Indien, fait de même.

Le gros de la colonne, c'est-à-dire le troupeau de bétail, continue à grossir au cours de la longue et fatigante route, sans cesse tenu en éveil et en respect par les tropeiros et par leurs chants et leurs appels monotones.

La soif est un des plus cruels tourments de la route, car les plaines du Matto-Grosso présentent ceci de particulier, qu'elles sont, ou complètement inondées, ou dépourvues de la moindre goutte d'eau. Ceci s'explique par le fait qu'elles sont absolument planes et que le niveau de la nappe d'eau qui les recouvre se règle sur celui du fleuve, lequel, pendant plusieurs mois de l'année et notamment pendant les mois de capture, est de plusieurs mètres en contre-bas des pampas riveraines.

La disette d'eau est pénible pour le bétail qui n'y résiste pas longtemps et qui ne pourrait franchir certaines plaines de plus de six à sept lieues de longueur, si l'on n'avait eu soin, au préalable, d'y creuser des puits et d'y installer des abreuvoirs, le plus souvent des pirogues que l'on y conduit pendant la saison des eaux.

Faute d'avoir pris ces précautions, il est arrivé plus d'une fois que des troupeaux entiers aient dû être abandonnés afin d'éviter de les faire mourir de soif. Comme les captureurs ne se résignaient à cette extrémité qu'après avoir tenté l'impossible pour amener le bétail à un point où ils espéraient trouver de l'eau, et souvent après avoir égrené déjà assez bien de taureaux le long de la route, il s'en suivait que le restant des animaux, ou bon nombre d'entre eux, succombaient également, faute de forces suffisantes pour se livrer à leur flair et à leur instinct qui les eussent guidés vers l'abreuvoir naturel le plus proche. Il en résultait une forte perte de bétail et tout le travail de capture était également perdu.

Les chevaux, plus habitués, résistent mieux à la soif, il en est de même des hommes qui ne mangent que le soir afin de mieux lutter contre la soif pendant le jour. La disette d'eau fait que l'on n'a plus aucune espèce d'exigence en ce qui concerne la qualité, le goût. la couleur, l'odeur, la fraîcheur, etc., de celle qu'on rencontre. C'est presque la négation de toute théorie bactériologique. La meilleure et la plus belle eau de la région est celle du fleuve; l'indigène auquel les hasards de la route procurent le plaisir d'y puiser fait bombance ce jour-là. tandis que le lendemain et les jours suivants il boira de l'eau blanche, de l'eau verte, ou de l'eau rouge. suivant le genre de décomposition animale, végétale ou minérale qui l'infecte; ce ne sera quelquefois qu'une boue noire qu'il pressera pour en faire sortir un peu d'humidité. L'eau du fleuve elle-même, forme parfois une purée plus ou moins claire renfermant beaucoup de substances végétales et autres. Dans certains ruisseaux, par une cruelle ironie de la nature, l'eau est claire comme du cristal de roche, mais est alors, malheureusement, salée ou salpêtrée et, supplice de Tantale, doit être délaissée sous peine de provoquer des maladies et dans tous les cas, dans la suite, une soif plus grande encore et plus inextinguible.

Le filtrage des eaux est peu connu et peu pratiqué au Matto-Grosso, l'Européen lui-même finit par le délaisser. Après avoir été, pendant les premiers temps de son séjour, fort dégoûté de voir l'eau répugnante qu'avalent les indigènes, il ne tarde pas, contraint par la nécessité, à faire comme eux. Les filtres sont d'ailleurs peu pratiques à transporter. Ils se brisent facilement lorsqu'on les transporte à une allure un peu vive, leurs tuyaux et autres accessoires en caoutchouc s'abiment rapidement par le fait de la forte chaleur et, détraqués et inutiles, ils ne tardent pas à être rejetés.

La grande soif, d'ailleurs, efface toutes les répugnances. Le campero qui, après de longues heures de course en plein soleil tropical, aperçoit une mare d'eau, y pénètre à cheval. Sa monture, dès qu'elle se sent de l'eau aux jambes, satisfait à ses besoins les plus naturels. Le campero soucieux de soigner d'abord son cheval, demeure immobile en selle; il se baisse ensuite sur la nappe d'eau chauffée au soleil, en écarte la croûte verte ou rouge avec son sombrero (chapeau de paille) emplit celui-ci de liquide et boit.

Quant à l'Européen, il a le choix : ou de faire de même ou de

mourir de soif et, n'en déplaise au lecteur, il fait toujours de même, j'ajouterai, du reste, qu'il n'en est jamais résulté pour personne la moindre indisposition ou maladie.

Le bétail se traîne péniblement; à l'heure de l'ombre méridienne, bien rare souvent en ces parages, un repos de deux heures lui est accordé; les taureaux s'affalent, les campeiros somnolent sur leurs selles, prêts cependant à s'élancer à la poursuite des fugitifs.

L'après-midi, la troupe est harassée et la marche devient de plus en plus lente et pénible jusqu'au corral, dans lequel l'entrée se fait, le plus souvent, sans trop de difficultés, grâce à l'exemple donné par les campeiros de tête et par les bœufs domestiques qui pénètrent dans l'enceinte et en sortent de l'autre côté par une petite porte du fond et grâce aussi à la disposition en entonnoir des deux clôtures latérales conduisant à la barrière d'ouverture.

Les journées de chaleur torride, qui sont le cas général au printemps du Matto-Grosso (octobre-novembre), sont néfastes aux marches du bétail. Il n'est pas rare qu'au cours de l'après-midi un troupeau de taureaux perde la moitié de son effectif. Les traînards, les éclopés et les animaux atteints d'insolation ou congestionnés, sont abandonnés le long de la route ; ils se remettent, le plus souvent, par l'effet de la fraîcheur de la nuit, si les fauves et les oiseaux rapaces le permettent.

Quand on a des raisons de craindre que l'animal soit perdu, on l'écorche et l'on étend son cuir, qui sera repris dans la suite, s'il ne peut être emporté immédiatement.

A l'arrivée au corral, les campeiros baignent, nourrissent et soignent leurs chevaux ; ceux-ci sont mis en piquete, s'il en existe un, ou gardés toute la nuit en pâturage par des hommes à cheval qui se relaient pour ce service.

Le repos des chevaux est troublé par la *débandade*, occasionnée par des causes futiles et quelquefois par une attaque de fauves — dans ce dernier cas on court grand risque qu'il en soit de même pendant les nuits suivantes jusqu'à ce qu'on ait pu tuer le maraudeur, — par les *moustiques*, par les *vampires* qui occasionnent de terribles blessures aux chevaux en leur suçant le sang, généralement au garrot, et qui les mettent hors de service pour plusieurs jours en rendant impossible de les seller. En cas de débandade, même la nuit, deux des hommes parviennent

presque toujours à ramener la cavalerie, mais le repos des uns et des autres se trouve écourté d'autant.

Les chevaux une fois soignés, les campeiros préparent et réparent leurs harnachements pour le lendemain, quelques uns d'entre eux abattent deux ou trois vaches, le plus souvent trois, qui serviront à nourrir l'effectif, d'autres allument le feu. Les quartiers de viande, empalés sur des perches fichées en terre, rôtissent, pendant que la petite calebasse de maté circule à la ronde. Quand la viande est cuite, chacun taille un morceau et le dévore avec ou sans sel, à la fortune du rôt.

Je crois avoir décrit déjà la façon de manger des campeiros : ils tiennent de la main gauche la côte ou la pièce de viande de vache qu'ils viennent de s'adjuger et se l'introduisent en bouche, tandis que de la main droite, il coupent d'un coup de couteau, adroit et vif rasant le nez, le morceau qu'ils se préparent à avaler. Certains de ces couteaux, véritables armes d'estoc, sont faits d'anciens yatagans des armées européennes, affilés comme des rasoirs, et servent de hachettes, de couteaux, de poignards, de cure-dents, ainsi que pour nombre d'autres usages.

La quantité de viande ingurgitée par chacun des campeiros, avec ou sans addition de farine de manioc, à l'unique repas du soir, n'est pas inférieure à 5 kilogrammes, moyenne constatée dans des miliers de cas.

Après le repas, qui dure peu, l'absorption du maté, en cercle autour du feu, continue encore pendant un certain nombre d'heures. La conversation, en guarani, est peu soutenue; on parle de choses lointaines, les événements de la journée paraissant trop naturels pour qu'entre soi on les rappelle. Quelques-uns jouent aux cartes; l'enjeu, représenté par des grains de maïs, équivaut à une bonne partie du salaire mensuel, gagné au rude travail dont j'ai parlé. Parfois surgit une rixe, mais alors le capataz intervient et, d'un coup autoritaire et sans riposte, du plat de son arme (yatagan), impose le calme. Le plus souvent, la conversation s'alanguit et tombe; les campeiros s'allongent par terre, la tête sur leur selle, pour y goûter, autant que les moustiques le permettent, un repos très mérité.

Le lendemain et les jours suivants, le même travail recommence. Au bout d'une semaine le troupeau est dirigé vers son lieu de destination sous la conduite de tropeiros, à raison de 7 à 8 hommes par 1,000 taureaux, tandis que les campeiros continuent le travail de capture.

La sortie du corral, le matin, est le moment le plus intéressant de la journée. Le bétail, reposé par la fraîcheur de la nuit, s'est ressaisi, les taureaux étonnés de s'être laissé capturer et emprisonner, s'excitent en se battant entre eux; ils ont soif et commencent déjà à s'en prendre à la palissade du corral. Tout promet une sortie mouvementée, une débandade peut-être, et cependant il n'en sera rien, l'intrépidité et la tactique des cavaliers auront raison du nombre et de la force brutale des taureaux.

Les choses se passent généralement comme suit :

Les cavaliers, accolés jambe contre jambe, occupent la plus grande base de l'espace trapézoïdal fermé, sur les autres côtés, par les deux lignes de clôture attenantes à l'entrée du corral et par celle-ci.

Les chevaux ont la tête tournée vers l'extérieur et présentent par conséquent la croupe à l'espace laissé libre entre eux et la porte de sortie du corral, de manière à ce que, à l'ouverture de celui-ci, le bétail ne puisse fuir qu'en renversant les cavaliers. C'est précisément ce qu'il cherche à faire ; mais ici interviennent le premier capataz et son second. Ces deux hommes se précipitent, d'un élan magnifique, sur les taureaux, les bousculent, les renversent et les empêchent de toucher à aucun de leurs hommes.

Le centre de ceux-ci avance de façon à augmenter l'espace réservé au bétail, au fur et à mesure de la sortie du corral.

Les deux capataces empêchent toujours, par leurs charges réitérées, le contact des taureaux et de leurs hommes, qui s'avancent et s'espacent de plus en plus jusqu'à en arriver à entourer complètement le bétail. Les animaux composant les lignes extérieures du troupeau, constamment bousculés par les deux cavaliers, aidés maintenant par deux ou trois campeiros bien choisis, ne pouvant s'échapper, s'appuient contre le noyau central de la bande autour de laquelle ils se déplacent en cercle, ce qui provoque le tournoiement dans un même sens de toute la masse du bétail, laquelle pivote sur son centre.

Les capataces et leurs aides entretiennent pendant plusieurs minutes ce mouvement tournant par des charges répétées et tangentielles au tourbillon vivant. Lorsque le mouvement cesse, le bétail, essoufflé et éreinté, maté par la peur, la fatigue et la poussière, est disposé à la marche paisible qu'exigent ses nouveaux maîtres.

Pendant ce beau carrousel, un certain nombre de campeiros

ont rattrapé au lasso et ramené ceux des taureaux qui avaient pu fuir.

POPULATION. — MAIN-D'ŒUVRE.

Population. — Ce fut pendant la seconde moitié du XVIIe siècle seulement, c'est-à-dire 150 ans après la découverte du Brésil (avril 1500), que de hardis aventuriers portugais de Saint-Paul, lancés à la poursuite d'Indiens qu'ils cherchaient à réduire à l'esclavage et, poussés par la soif de l'or pénétrèrent dans le Matto-Grosso. Ils y trouvèrent une population nombreuse d'Indiens auxquels ils firent une guerre féroce, réduisant à l'esclavage et au travail forcé dans les mines, tous les survivants.

La plupart des tribus, fuyant les atrocités d'une civilisation aussi brutalement imposée, se réfugièrent dans les forêts vierges où, très réduites en nombre il est vrai, elles résident encore actuellement. Quelques unes d'entr'elles entretinrent des rapports pacifiques avec les conquérants et il en résulta un produit métis robuste, bien constitué et intelligent. Plus tard, quand le bois d'ébène d'Afrique eut remplacé au littoral brésilien atlantique les Indiens révoltés et réfugiés dans l'intérieur, et quand ces nègres, accompagnant leurs maîtres au Matto-Grosso à la recherche de gisements aurifères, se furent mélangés à leur tour à la population indigène, les croisements des trois races rouge, noire et blanche, produisirent une foule de variétés dont il est aujourd'hui difficile de définir l'origine.

Ces produits divers portent les noms de mulâtres, métis, créoles, caribocas et cafusos, ces deux dernières appellations désignant le produit du nègre et de l'Indienne.

Le rouge (caboclo) ou Indien civilisé est largement représenté. Certains noirs ont conservé, au Matto-Grosso, l'aspect et les caractères de leurs races d'origine africaine. Les blancs sont généralement du type lusitanien avec, naturellement, les variations amenées par la diversité des contrées d'origine des colonisateurs.

L'élément blanc domine, si, bien entendu, on comprend, parmi les blancs, les produits des croisements et des métissages compliqués, difficiles ou impossibles à reconnaître de ce que dans le pays on appelle le blanc pur ou portugais, en opposition avec le blanc indigène.

Les preuves d'un métissage ancien apparaissent souvent dans

les familles par la naissance inopinée d'un enfant de couleur issu d'un père blanc et d'une mère blanche et parmi des frères et sœurs blancs.

Jusqu'en ces derniers temps, le préjugé des races et des couleurs sévissait fortement au Brésil et il est vraiment étrange d'y voir quelquefois encore l'acharnement que met le mulâtre à reprocher à un nègre sa noirceur et la conviction avec laquelle un quarteron fait remarquer à un mulâtre sa couleur foncée. Un courant égalitaire d'idées plus larges, plus saines et plus modernes a heureusement prévalu et l'on commence à juger l'homme, au Matto-Grosso comme ailleurs, d'après ses actes, d'après sa valeur personnelle et non plus d'après le pigment de sa peau.

Le caboclo est l'Indien rouge civilisé qui a adopté en partie les mœurs et les coutumes des colons et conservé en partie les siennes propres.

L'Indien rouge indépendant, qui mène encore la vie sauvage dans l'intérieur des forêts vierges du nord de l'Etat, est appelé quelquefois « bugre »; il est courageux, hardi, féroce même, dit-on. On prétend que certaines tribus pratiquent encore le cannibalisme.

On évalue de 20 à 25,000 le nombre des Indiens sauvages existant encore au Matto-Grosso et qui, d'après le baron de Melgaço, ancien gouverneur du Matto-Grosso, se répartissent entre les 18 tribus énumérées ci-après :

Dans le Haut-Madeira : les Ararás et les Caripunás; dans le Bas-Mamoré : les Jacarés, les Cénabos, les Pacahas et les Cautariós; dans le Guaporé : les Miquénes, les Parecis, les Maimbarés et les Cabixis; entre le Guaporé et le Paraguay : les Barbados, les Bororos da Campanha et les Bororos cabaçaes; entre le Haut-Cuyaba et le Haut-Saô-Lourenço : les Coroâs; au Paranatinga : les Bacauhyris et les Cayabis; entre les Rios do Peixe et Arinos : les Nhambicuâres; dans les forêts des monts Anhambahy et Maracajú : les Cayuas.

D'après Fonséca, la population aborigène demi-sauvage, mais qui est entrée en contact avec la civilisation et qu'on peut évaluer au nombre de 8 à 9,000 Indiens, se répartit comme suit :

Cadiuéos et Beaquéos, restes de la forte et terrible nation des Guaycurus, 1,600; Guanàs, Kinikinàos, Terenas et Layanás, 2,200; Bororós, 600; Cayapós, 400; Apiacás, 2,600; Xamococós, 100; Garayos, 800; Palmellas, 400; Guatós, 200.

Ces chiffres étaient officiels il y a un certain nombre d'années

déjà, mais aucun contact plus prononcé avec ces populations, aucune donnée nouvelle sur leur nombre, n'est venu permettre de les modifier. La vérité est qu'ils ont été fixés avec très peu de garanties d'authenticité et qu'ils doivent continuer à être de même tenus pour très approximatifs jusqu'à plus ample information.

Parler ici de toutes ces tribus ne serait que résumer les études faites par d'autres. Je me bornerai donc à décrire les Indiens que j'ai connus, c'est-à-dire ceux avec lesquels j'ai vécu pendant nombre d'années.

Bororôs. — Les Bororós, autrefois « aldeiés », pour employer une expression locale, c'est-à-dire groupés en villages (aldéias) par les missionnaires jésuites, sont aujourd'hui fort disséminés. Ils habitent à San Mathias, ville bolivienne de la frontière du Brésil, à Laguna Grande, sur la rive droite du Paraguay, dans les limites de la propriété de la Compagnie belge Industrielle et Agricole au Brésil et dans la colonie Thérèse-Christine, sur les rives du Saô-Lourenço, où les missionnaires salésiens s'occupent, avec un zèle louable, d'ailleurs couronné d'un plein succès, de les catéchiser.

Le Bororó est grand, fort courageux et bien fait. Il est sobre, dévoué, digne et fier, tout en étant très défiant. Il vit exclusivement de la chasse et du produit de ses petites plantations de maïs, manioc, canne à sucre, etc. Ses armes sont : l'arc, les flèches et le couteau.

Comme tous les Indiens, il a les cheveux d'un beau noir, lisses et durs. Le Bororó est intelligent : il parle peu, aime à se faire répéter les questions pour mieux se donner le temps de la réflexion et aussi de la réponse qui, souvent, ne consiste qu'en une autre question ou en une brève syllabe quelconque.

Les Bororós pratiquent le culte des ancêtres et même des parents morts récemment. Ils déterrent souvent les ossements des défunts à l'occasion des fêtes, cérémonies, pour lesquelles ils se couvrent de plumes, de peaux, de chevelures des morts, de calebasses, de dents de tigres, de griffes, etc. Les femmes bororós accompagnent leur mari à la chasse ; elles portent leurs enfants dans une hotte sur le dos, ou à cheval sur la hanche. La vie rude qu'elles mènent leur enlève tout aspect féminin. Leurs seins pendants, leurs dents limées, leur chevelure inculte et malpropre, les rendent franchement laides et d'un aspect repoussant.

Les Bororós ne s'écartent du nu radical que par le port d'une bandelette enroulée, découpée dans une feuille de palmier et qui est suspendue à la ceinture d'une manière assez compliquée. Les femmes découpent dans l'enveloppe végétale qui entoure le tronc des palmiers deux bandes, dont l'une est enroulée à la taille et sert de support à la seconde qui y est attachée par devant et par derrière. Certaines d'entr'elles ornent les bords de la bande verticale d'un léger duvet blanc maintenu au moyen d'un peu de gomme arabique.

Les Bororós sont monogames, mais d'un rigorisme très relatif; leurs fêtes, véritables orgies, durant généralement plus de 48 heures, entraînent nécessairement un profond relâchement des mœurs. Il sont peu jaloux de leurs femmes, mais veillent toutefois avec soin à conserver la pureté de leur race.

Ils forment d'intrépides cavaliers et d'excellents travailleurs, que leur travail s'accomplisse à pied ou à cheval. De même que les Guatós, dont il va être question, ils parlent quatre langues.

Guatos. — Les Indiens guatós habitent les rives du Saô-Lourenço, des lacs Gahyba et Oberaba et du Rio-Paraguay, dans la partie sud des territoires appartenant à la Compagnie belge Industrielle et Agricole au Brésil.

L'Indien guató est d'un physique agréable, robuste, très intrépide, intelligent et policé. Il s'octroie volontiers deux ou trois jeunes femmes, souvent des sœurs, qu'il emmène avec lui dans sa pirogue, avec ses chiens, armes, provisions, etc. Les Guatós, hommes et femmes, sont nus ; quand ils sont en contact avec les blancs ils se couvrent le corps comme ils peuvent d'un linge quelconque. Ils conduisent leur pirogue d'une façon remarquable; rien n'est plus intéressant que de les voir remonter le fleuve, pendant des heures, aux côtés d'un bâteau à vapeur, qu'ils dépassent même, quand l'envie leur en prend.

Les Guatós changent constamment de campement ; ils y sont obligés, d'ailleurs, par les inondations périodiques des régions qu'ils occupent. Chacun de leurs habitats, qu'ils défendent avec un soin jaloux, est planté d'arbres fruitiers et entouré de petites plantations de manioc, canne à sucre, plantes médicamenteuses, etc.

Les Guatós du Sâo-Lourenço et du lac Gahyva travaillent pendant la saison sèche, dans les fazendas (fermes). On les y occupe, tant à cheval qu'à pied. Leur connaissance du terrain

les fait souvent servir de guides dans les expéditions ayant pour objet la capture du bétail. De même que les Indiens Bororós, ils ne se mêlent aux autres travailleurs que si la nature du travail les y oblige. Ils se tiennent entr'eux pour les bivacs et les repas.

Les Indiens Guatós du lac Oberaba et des rives du Guaporé vivent uniquement des produits de la chasse et de la pêche et se refusent à travailler pour qui que ce soit. Ils respectent scrupuleusement la propriété d'autrui. Vivant au milieu de grandes masses de bétail sauvage, ils n'ont jamais touché au moindre veau ne leur appartenant pas, même aux jours de chasse malheureuse lorsque la faim se faisait sentir.

Chiquitanos. — Les Chiquitanos ne sont pas à proprement parler des Brésiliens. Originaires de la province bolivienne de Chiquitos qui confine, au nord et à l'est du Lac Oberaba, au Matto-Grosso, ils vivent en très grand nombre dans ce dernier Etat où ils sont très appréciés particulièrement comme bûcherons et agriculteurs.

De taille moyenne, les Chiquitanos sont bien faits et fortement musclés. Leur teint est olivâtre.

Les femmes sont jolies et assez bien faites. Elles ont de beaux yeux noirs et surtout une abondante et magnifique chevelure noire qu'elles divisent en deux longues tresses. Cet arrangement les fait toutes se ressembler entre elles. Le peu de longueur de leur cou, qui constitue une signe particulier, pourrait provenir de ce qu'elles ont coutume de porter sur la tête tous les fardeaux, pesants ou légers, qu'elles ont à transporter, aussi bien un fagot de bois représentant 50 kilos qu'une boîte d'allumettes du poids de quelques grammes. Leurs enfants, qu'elles portent sur une hanche, ont le ventre proéminent, ce qui dans la région est attribué au fait qu'ils absorbent de la terre pendant les longues heures qu'ils passent, vautrés sur le sol, tandis que leurs mères se désintéressent d'eux. Les Chiquitanos sont des travailleurs disciplinés, courageux, adroits et robustes. Jusqu'en ces dernières années il se faisait un véritable trafic de ces malheureux. Des exploitants brésiliens peu scrupuleux se rendaient en Bolivie ou y envoyaient des émissaires qui se mettaient en rapports avec certaines autorités locales peu au fait de leurs devoirs pour leur acheter des travailleurs. Ceux-ci étaient menés littéralement en eslavage, parfois même liés deux à deux, jusque dans les forêts malsaine de la poaia (ipeca) dont ils ne revenaient que s'ils par-

venaient à tromper la vigilance de leurs rapaces employeurs. Ces pratiques honteuses tendent à disparaître; il est encore possible de se procurer de la main-d'œuvre en Bolivie, mais encore faut-il pouvoir donner l'assurance qu'un traitement humain et équitable sera appliqué aux indigènes et verser un cautionnement en garantie de leur rapatriement. Les mesures de protection prises par les autorités Boliviennes en faveur de leurs nationaux étaient en partie dictées par le souci de restreindre la trop grande émigration annuelle de leurs travailleurs dont l'exode faisait tort aux exploitations de caoutchouc des affluents boliviens du Guaporé où le traitement des employés, soumis à des conditions de vie très meutrières, n'a d'ailleurs rien de trop paternel.

Les Chiquitanos se ressentent fortement de l'éducation qu'ils ont reçue des missionnaires jésuites aux premiers temps de la colonisation. Ils sont doux, soumis, obéissants et même policés. Ils n'aborderont jamais un supérieur que le chapeau à la main et en employant mille formules de politesse; leurs enfants s'approchent les mains jointes, demandant la bénédiction.

Ceux qui viennent travailler au Brésil parlent quatre langues : l'espagnol, le portugais, le guarani et le chiquitano. D'autres, par contre, ne connaissent que leur dialecte. Tel est chez eux l'effet de la tradition, que l'on en voit qui, ne connaissant pas un mot d'espagnol, récitent pourtant en cette langue de longues prières. Très sobres, ils se contentent pour leur nourriture d'un peu de farine de manioc et de riz accompagnée de temps en temps d'un morceau de viande. Le Matto-Grosso où le poisson et la viande se trouvent en abondance leur paraît un pays de cocagne, aussi y sont-ils très prolifiques.

Le train de vie d'une femme chiquitana est simple : elle passe la journée à lisser sa chevelure, dont elle est très fière et à prendre des bains de siège. Son unique vêtement consiste en une longue et ample chemise rouge sans manches. Le chiquitano porte lui, un pantalon, une chemise et un chapeau. Pour prendre ses bains, la chiquitana s'avance dans l'eau, s'y accroupit prestement en soulevant sa chemise et s'assied sur le sable du fond. Elle achève alors d'enlever, en la retirant par dessus sa tête, sa chemise (appelée tipoï) qu'elle lave et accroche à sécher à l'une des branches à portée de sa main. Après avoir passé ainsi dans l'eau une ou plusieurs heures à caqueter avec ses compagnes, elle remet sa chemise et s'en retourne dans sa hutte pour y reprendre le lissage de ses cheveux. Certaines d'entr'elles cependant filent le coton et confectionnent des hamacs.



Indiens et indiennes Uatos en pirogue.

Le Chiquitano prend femme sans se marier, la cérémonie étant trop coûteuse pour lui, mais il fait baptiser ses enfants.

Il tient à la fidélité de sa femme. bien qu'il n'y ait guère été habitué dans son pays d'origine où le chef du village, corregidor ou cacique, prélève encore la dîme du seigneur.

Le chiquitano punit de peines corporelles les infidélités de sa compagne. Il l'emmène à la forêt, l'attache à un arbre et, après avoir fait appel au besoin au concours d'un ami pour l'aider dans sa besogne, lui administre des coups de lanière ou de bâton en quantité variant suivant la gravité du cas. Le châtiment est parfois très sévère. On m'amena un jour un indigène qui, ayant dépassé la mesure en frappant sa femme à coups de bâton et s'étant aperçu qu'il lui avait cassé un bras, s'était décidé, pour ne pas faire d'esclandre, à l'achever. Ayant continué à frapper jusqu'à ce qu'il lui eût cassé le second bras et la tête, il l'avait enterrée et était venu, l'opération achevée, rejoindre ses compagnons. On voit donc que malgré les traces profondes laissées par l'action bienfaisante des Missions du XVIIe et du XVIIIe siècle les instincts de férocité naturelle reprennent volontiers le dessus chez certains indiens.

L'action du clergé sur le peuple est pour ainsi dire nulle au Matto-Grosso. Certaines pratiques religieuses ont subsisté : telles les bûchers de la Saint-Jean, les fêtes du Saint-Sacrement, les processions, les fêtes patronales, les expositions de crèches à la Noël, les neuvaines se terminant en orgies, etc., mais elles ne se poursuivent que par la seule force de la tradition et presque toujours sans la participation du clergé. Ces pratiques sont d'ailleurs indépendantes de toutes croyances religieuses et même de la plus élémentaire notion du bien et du mal. C'est ainsi que l'assassin le plus endurci, et combien nombreux sont-ils dans les campagnes du Matto-Grosso, ne manquera jamais de placer une croix sur la tombe de sa victime, de se découvrir lorsque dans la suite il passe à cet endroit et même d'y placer de temps en temps une bougie en récitant une courte prière. Le clergé du Matto-Grosso est d'un recrutement difficile, la région est lointaine, la population peu dense, l'entretien matériel des cures souvent très compliqué. Il en résulte parmi le clergé un manque d'instruction, d'éducation religieuses, d'homogénéité ainsi qu'un certain relâchement des mœurs. Le manque d'homogénéité se traduit par une grande indiscipline. On voit des curés relevés de leurs fonctions par l'évêque de Cuyaba, continuer le ministère

des autels et polémiquer pendant des semaines avec leur supérieur dans la Gazeta Official de la capitale.

Il ne pourrait entrer dans mes intentions de m'étendre sur cette question que je n'ai envisagée qu'au point de vue de l'influence du clergé sur la catéchisation des Indiens. Je suis toutefois heureux qu'elle me fournisse l'occasion de rendre un hommage sincère à l'admirable dévouement des Missions Salésiennes de Cuyaba.

Indiens sauvages. — J'ai parlé plus haut des tribus d'Indiens sauvages existant encore au Matto-Grosso. Depuis nombre d'années, plus rien n'a été fait pour améliorer les conditions d'existence de ces aborigènes.

Celui qui convoitait un coin de forêt occupé par eux, pour y exploiter le caoutchouc, l'ipéca ou la vanille, réunissait des forces suffisantes pour les en déloger et s'arrangeait pour obtenir ensuite, du gouvernement, la légitimation de cette prise de possession, que les premiers occupants ne pouvaient venir lui disputer sur le terrain soi-disant légal où la portait une administration à laquelle ils étaient étrangers. On voit que sous ce rapport les principes en vigueur lors de la première occupation du pays n'ont guère varié.

Parmi ces tribus se distingue celle des Bororós-Coroados dont j'ai parlé déjà et qui compte, dit-on, 10,000 individus disséminés sur les rives du Haut Saô-Lourenço.

Ces Bororos-Coroados sont grands, forts, courageux et volontiers féroces. Ils considérent le blanc comme un ennemi et à l'occasion se comportent en conséquence vis-à-vis de lui. La catéchisation de leurs tribus, tentée sans succès par des fonctionnaires de l'Etat, a été entreprise il y a quelques années par des missionnaires catholiques de l'Ordre des Salésiens. Reçus tout d'abord avec méfiance, ces vaillants et distingués religieux ne tardèrent pas à fonder, à Corumba, à Cuyaba et dans d'autres localités encore, des écoles et des cours dont les résulats forcèrent l'admiration des plus pessimistes.

Le Gouvernement Fédéral Brésilien lui-même, qui cependant ne reconnaît officiellement aucune religion, frappé des progrès extraordinaires réalisés à Cuyaba par l'enseignement des Pères Salésiens, décida, par décret, l'assimilation du lycée de ces Pères au *Gymnase National*. En vertu de cette disposition les élèves diplômés sortant de ce lycée obtiennent de droit une immatricu-

lation dans les académies supérieures de la Fédération Brésilienne et le grade de bachelier en sciences et lettres. J'ajouterai que parmi les milliers de brillants élèves formés en peu d'années par ce lycée, il en est un grand nombre qui ont fait honneur à leurs maîtres et qui ont brillamment conquis dans les universités fédérales, les diplômes de médecin, d'avocat, etc.

L'enseignement des Pères Salésiens se développe avec une rapidité étonnante pour le plus grand bien de la région. Au lycée de Cuyaba sont annexés : une section d'enseignement professionnel et artistique ainsi que des cours de commerce et de météorologie. Les cours d'enseignement professionnel disposent d'ateliers perfectionnés et montés à l'européenne pour la cordonnerie, l'ébénisterie, le sciage à vapeur, la coupe et la couture des vêtements, la tannerie et la construction. Il existe aussi un atelier de typographie qui publie une revue mensuelle intitulée : *Matto-Grosso*. Les cours artistiques portent sur le dessin, la peinture, la sculpture, la déclamation et l'art dramatique, l'art musical vocal et instrumental. Le cours commercial comprend : la préparation complète des élèves au commerce, à l'industrie et aux emplois publics.

Les cours à l'établissement des R. P. Salésiens se donnent en portugais. La plupart des élèves qui les suivent acquièrent au cours de leurs études de solides connaissances en français et en anglais, langues qu'ils parlent d'ailleurs avec facilité.

L'observatoire Dom Bosco, créé par les Salésiens et où se donnent des cours de météorologie sous la direction du savant directeur de cet établissement, le Père Oliveira, constitue, en même temps qu'une innovation, une création de grande utilité dans cette région éloignée. Il est en relations avec 41 observatoires et publie mensuellement ses intéressantes observations dans un journal spécial.

En 1900, afin d'étendre à tout le Matto-Grosso les bienfaits de l'enseignement, a été créé à Coxipo da Ponte, à 5 kilomètres de Cuyaba, sur l'initiative et à la demande du R. P. Malan, inspecteur des missions salésiennes, le collège « Marie Auxiliatrice », dirigé par les sœurs de la Charité, qui, aux cours d'une école normale joint un enseignement complet à l'usage des jeunes filles. Celles-ci sont reçues comme pensionnaires, demi-pensionnaires et externes.

Ce que je viens de dire de la science, du dévouement et de l'abnégation déployés par les R. P. Salésiens et les Sœurs de

Charité et du succès qui a couronné leur œuvre éducatrice serait incomplet si je ne parlais également du résultat de leurs efforts pour la catéchisation des Indiens sauvages. Une publication importante, le *Journal de Commerce de Rio de Janeiro*, les a définis comme suit (nº du 28 octobre 1905) :

« Les indiens Bororós Coroados qui constituaient, il y a peu d'années encore, une tribu puissante et indomptable, sont aujourd'hui, grâce aux sacrifices et à l'abnégation de la mission salésienne, les habitants pacifiques de trois colonies et se livrent avec fruit aux travaux de l'agriculture. Chaque colonie comprend actuellement près de 600 âmes. On peut être certain, à en juger par les progrès et l'activité de la mission salésienne, que les 10,000 individus dont se compose encore la tribu des Bororos Coroados s'uniront à leurs anciens frères dans un but commun de développement colonial indigène. »

Cette publication ajoutait que de telles missions coloniales indigènes organisées pour le bien de la race vraiment brésilienne étaient dignes de la faveur et de l'appui du gouvernement.

Les missionnaires travaillèrent courageusement, pendant près de deux années, au milieu de la vaste forêt, abrités dans des installations très primitives et plus qu'insuffisantes, sans le réconfort du plus mince succès.

Les Indiens s'étaient internés de plus en plus au fond des bois, fuyant l'approche des civilisés. Ce ne fut qu'après bien des efforts qu'ils s'enhardirent à venir, timides et défiants, d'abord pendant la nuit, les pieds entourés d'herbes, pour arriver ensuite en groupes de plus en plus nombreux.

Une brochure officielle du gouvernement de Matto-Grosso décrit comme suit une de leurs installations :

« La colonie fondée en un endroit favorable et dans un paysage magnifique, comprend 24 cabanes indigènes et un vaste hangar où les jeunes Indiens peuvent célébrer les fêtes du rite sauvage. Tout le campement mesure 1 hectare.

Les plantations sont exubérantes, elles s'étendent au Nord en un verger et un jardin potager de 5,000 mètres carrés, et à l'Est, en une plantation agricole de 150,000 mètres carrés. Les 245 indiens colons se livrent dociles et intelligents aux travaux agricoles, résultat qui constitue un triomphe magnifique pour la civilisation. »

Depuis lors, le nombre des Indiens aldéiados (c'est-à-dire réunis en aldeias, colonies ou villages) a toujours été en augmen-

tant et leurs colonies sont appelées au plus grand développement.

Une des premières conséquences de l'extension de ces colonies agricoles a été la création et le développement de la culture du coton au Matto-Grosso et l'inauguration, dans la région, d'une industrie textile, disposant d'un matériel moderne importé d'Europe. Cette industrie est secondée, pour les travaux délicats faits à l'aiguille, par les jeunes Indiennes Bororós transformées en véritables fées par les sœurs de charité.

Cet admirable mouvement d'expansion civilisatrice a été dirigé par le R. P. Antonio Malan, inspecteur et fondateur des missions salésiennes au Matto-Grosso, que je m'honore de compter parmi mes amis, ne sachant si je dois admirer plus en lui l'apôtre de la foi, l'éducateur de la jeunesse ou l'intrépide et savant explorateur. Le Père Malan connaît et aime la Belgique, il ne manque jamais au cours de ses fréquents voyages en Europe de venir me rendre visite. Sa conversation intéressante et instructive me rappelle avec émotion les plus beaux moments de mon séjour dans ce grandiose et inoubliable Matto-Grosso.

Individus de race blanche vivant parmi les Indiens sauvages. — J'ai vu et connu de ces pseudo-indiens vivant au milieu de certaines tribus sauvages; je sais qu'il s'en trouve également dans d'autres tribus pour avoir constaté leur présence par des preuves indéniables. Ces individus, des dégoûtés de notre civilisation, généralement des déserteurs de l'armée ou des gens qui ont une tare quelconque, font souche parmi les Indiens et vivent de la même vie qu'eux.

Ces transfuges de la civilisation s'érigent en éducateurs des Indiens auxquels ils servent d'espions ou d'émissaires. Ils viennent dans les villes vendre le produit des chasses et du travail de leurs compagnons sauvages et y chercher pour eux des provisions. C'est ainsi que dans la fabrication des flèches tirées par certains indiens sauvages, rebelles à tout contact avec des civilisés, et même hostiles à l'occasion, les pennes sont maintenues à la tige à l'aide de « fil à bobine » dont on reconnaît la marque! J'ai eu l'occasion de questionner un jour un de ces sauvages, ex-civilisés, sur les motifs de sa résolution. Il me répondit tout simplement qu'il était, en ville, sous le coup de poursuites pour désertion et pour dettes tandis qu'il avait chez les Guatós la vie large et indépendante, de belles femmes, et même, disait-il, de

la considération. Il était complètement nu, sa peau brûlée par le soleil, et naturellement foncée d'ailleurs, était semblable à celle de ses nouveaux compagnons parmi lesquels il se disait très heureux de vivre. Je pense qu'il avait raison, étant donnés son cas et ses goûts spéciaux. C'est là, du reste, encore de la colonisation, mais à rebours !

Peones paraguayens. — Nous avons vu que le Matto-Grosso recevait de ses voisins de l'Ouest, les Boliviens, une main-d'œuvre recrutée parmi les Indiens Chiquitanos; ses voisins du Sud, les Paraguayens lui envoient également un bon contingent de travailleurs dont les aptitudes et les mœurs sont très différentes de celles que nous venons de décrire.

Le péon (travailleur) paraguayen est de taille moyenne; il a le teint plus ou moins clair, la forme de la figure plus ou moins semblable à celle de l'Européen suivant son degré de métissage plus ou moins prononcé. Il provient, en effet, du mélange des indiens avec les européens.

La colonisation et l'éducation de ces peuplades riveraines du Paraguay et du Parana établies dans les possessions espagnoles ont été faites par des missions de jésuites d'où le nom de Missiones donné à une province argentine riveraine du Paranà à la frontière paraguayenne.

Le travailleur paraguayen est courageux, hardi et intrépide jusqu'à la témérité; de nature exubérante, il aime le chant, la musique, le bruit, il a la passion du jeu, qui sévit très fort dans l'Amérique du Sud — pays des loteries. Le jeu souvent dégénère en rixes au cours desquelles il a le coup de couteau facile. Il y aurait exagération à dire que les Paraguayens sont sobres, mais ils sont frugaux, un peu de farine de manioc et de viande fraîche ou séchée les contente pourvu qu'ils aient leur Yerba-(herva), le Maté des Brésiliens (ilex paraguayensis).

Cette plante, une sorte de houx, croît dans le Nord du Paraguay et au Sud du Matto-Grosso; ses feuilles séchées servent à la préparation d'un breuvage analogue au thé et dont le principe stimulant des nerfs, est semblable à la caféine.

La façon de prendre le maté est assez originale et mérite d'être signalée : on place une pincée de feuilles de maté dans une petite calebasse, qui est ensuite remplie d'eau bouillante. Le liquide s'aspire au moyen d'un petit chalumeau métallique dont la partie plongeant dans le liquide se termine par un renflement.

Ce qu'il y a de particulier dans cette façon de s'abreuver, c'est que le même chalumeau passe de bouche en bouche — que ce soit dans les familles, ou le soir autour du feu du bivac. Une femme manie la bouilloire, fait passer la calebasse de l'un à l'autre des convives, s'assure du bon fonctionnement du chalumeau, remue ou remplace la yerba dans le fond de la calebasse ; on avale ainsi, pendant des heures, le contenu de 4-6-10 calebasses Celui qui en a suffisamment absorbé se contente de dire simplement gracias : (merci) ; à partir de ce moment la calebasse saute son tour pour continuer ses arrêts aux mains des plus persistants.

Le maté s'offre à tout arrivant et c'est faire un affront que de le refuser ; l'envie de le faire prend souvent cependant, surtout quand on se trouve en compagnie de mâcheurs de tabac comme c'est souvent le cas.

Le Paraguayen tient à sa yerba ; plutôt que de s'en passer il se priverait de nourriture.

Bon nombre de Brésiliens du Matto-Grosso ont pris également l'habitude de ce breuvage mais dans le nord, c'est toujours le guarana (*Paullinia sorbilis*) d'origine amazonienne, qui prévaut. L'abus de cette dernière boisson donne cependant fréquemment lieu à des dérangements du système nerveux.

Le Paraguayen s'emploie au Matto-Grosso à des travaux divers mais il a une prédilection marquée pour le travail à cheval, il aime la vie large du campo, qu'il retrouve dans les grands établissements s'occupant de l'élève du bétail ; bon dompteur de chevaux et de mules, il manie le lasso avec adresse. Au service de ces établissements il passe les sept mois de sécheresse de l'année, à la poursuite et à la capture du bétail sauvage, sans souvent coucher une seule fois sous un toit, pendant tout ce laps de temps.

Vers la fin de cette période son chapeau n'a plus de bords, et les lambeaux de ses vêtements sont restés accrochés aux épines des forêts. Tout heureux de cette rude vie de nature, il revient joyeux et content, touche ses 300 francs de salaire, achète quelques nippes et s'empresse de rejoindre ses amis pour jouer ce qui lui reste. Il lui arrive souvent de perdre son argent, ses vêtements, sa femme s'il en a une, et même, sur promesse, le produit de toute une année de travail à venir. Il s'engage alors comme bûcheron, dans la forêt, en attendant la prochaine campagne dans le Campo, et obtient une avance d'argent à l'aide de

laquelle il paie son partenaire qui, plus heureux, rentre au Paraguay pour y retrouver sa famille et ses compatriotes.

Travailleurs. — La fin du XIXe siècle marqua pour le Brésil l'abolition de l'esclavage. En 1871 déjà, le souffle émancipateur tenacement combattu par certains mais aussi héroïquement soutenu par d'autres, amenait le vote de la loi dite du « Ventre libre » qui affranchissait tous les enfants d'esclaves nés à partir du 28 septembre 1871. En 1888, le 15 mai, une nouvelle loi vint décréter l'abolition totale et immédiate de l'esclavage. En droit donc, il n'y a plus d'esclaves au Matto-Grosso ; il n'y en a pas davantage en fait, mais l'époque où se pratiquait l'esclavage est encore trop près de nous pour que l'on puisse dire partout que les travailleurs sont libres.

La population est peu dense, les ouvriers sont rares, et tous les moyens sont bons à certains petits patrons tyranniques pour s'en procurer et les maintenir en leur pouvoir.

Ce qui établit en général les droits d'un patron sur ses employés, c'est le fait d'en être le créancier, aussi tous les moyens sont-ils généralement mis en œuvre, alcool, tentations, promesses, cadeaux etc., pour transformer en débiteurs les camaradas (travailleurs) hésitants.

Dès qu'un patron peut exhiber un compte, dressé par lui, établissant qu'un homme lui est redevable d'une somme dont le chiffre a souvent été obtenu à l'aide de majorations usuraires, tous les droits sont pour lui ; si le travailleur s'échappe, les autorités le poursuivent et le traquent comme un vil gibier, le jettent en prison et le livrent ensuite à son patron chez lequel comme bien on pense, les coups et les mauvais traitements continuent. Le soigneux patron a, de plus, soin de grever le compte de son fugitif de tous les frais réels ou imaginaires occasionnés par sa capture. Certains travailleurs doivent ainsi 1.000 2,000 et 3,000 francs, sans pouvoir nourrir aucun espoir de parvenir jamais à se libérer; rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que les « anciens », qui ont connu le régime de l'esclavage en viennent à le regretter.

Les châtiments corporels, les amendes arbitraires, le supplice du *tronco* — (poutre en bois, fendue, destinée à maintenir le patient en plein soleil, par une main, un pied ou par la tête) sévissent encore en beaucoup d'endroits. Je pourrais même citer quelques patrons ayant sur la conscience la mort d'infortunés ouvriers.

Ces faits ne doivent toutefois pas être qualifiés trop sévèrement. Les mœurs, les conditions de vie etc. sont, au Matto-Grosso, trop différentes des nôtres pour que nous puissions en juger sainement et faire la part des circonstances. Il faut tenir également compte de ce que l'esclavage est tout récent encore et que le nouveau régime n'est pas complètement assis. Nombre de patrons ne sont que des « abonados » qui, eux aussi, ont reçu des avances en argent dont ils ne se libéreront qu'en livrant une quantité donnée de produits, ce qui leur devient impossible si la précieuse main-d'œuvre vient à leur échapper.

Le système en vigueur ne pourrait être brusquement modifié, mais il y a lieu de l'améliorer de jour en jour.

Les législations ouvrières des pays d'Europe datent, elles, de plus longtemps et elles sont encore loin d'avoir atteint le dernier degré de perfectionnement et de donner satisfaction à toutes les parties.

C'est aux industriels Européens à donner l'exemple des bons traitements envers les travailleurs et j'ose affirmer, sans aucune crainte d'être contredit, qu'ils le font au Matto-Grosso. Je m'empresserai d'ailleurs d'ajouter, en toute justice, que si les mauvais traitements infligés aux travailleurs sont chose fréquente, ils ne constituent cependant pas la règle générale. Je pourrais citer également nombre de fazendeiros et de chefs d'usines Brésiliens, gens de cœur, qui traitent leur personnel avec équité, avec humanité et même avec bonté ; je suis d'autant plus heureux de leur rendre cette justice qu'en agissant ainsi, à l'encontre des pratiques de lucre et d'exploitation éhontée exercées par leurs concurrents, ils se mettent sous le rapport pécunier, en état d'infériorité vis-à-vis d'eux. Pendant les années que j'ai passées au Matto-Grosso, j'ai vu s'améliorer sans cesse la situation des travailleurs et je ne doute pas que, l'esprit d'équité et de justice des Matto-Grossiens aidant, le relèvement moral et matériel de la classe ouvrière viendra bientôt couronner l'œuvre d'émancipation dont, de même que tous les Brésiliens, les citoyens de cet état peuvent à juste titre s'enorgueillir.

ORGANISATION SOCIALE.

L'organisation de la vie sociale au Matto-Grosso se ressent de l'éloignement de cet Etat du centre fédéral, de l'étendue de son territoire, du peu de densité de sa population et, surtout,

des conséquences des terribles et nombreuses révolutions qui l'ont trop souvent bouleversé.

L'éloignement du Matto-Grosso joint au manque de moyens et de voies de transport direct entre ses villes et celles des autres Etats de l'Union, entraîne une forte augmentation du prix de revient des produits nationaux. Les tarifs de douanes Brésiliens étant protectionnistes à l'extrême et à peu près prohibitifs pour les produits de l'industrie concurrente étrangère, il s'en suit que le Matto-Grossien est obligé de payer très cher les articles de fabrication nationale. Il est donc sous ce rapport dans un état d'infériorité vis-à-vis de ses compatriotes des autres états et vis-à-vis des habitants des pays limitrophes, le Paraguay et la Bolivie, dont les droits d'entrée sont moins draconiens et qui s'approvisionnent de produits européens.

Le Gouvernement Fédéral Brésilien devrait, ou bien créer des tarifs spéciaux pour ceux de ses Etats auxquels leur situation spéciale ou leur éloignement ne permet pas d'appliquer les tarifs généraux, ou bien mettre, par la construction de chemins de fer, ces états à même de profiter des produits de l'industrie nationale. J'ai sous les yeux un tableau des chemins de fer existant au Brésil en 1906. Ce document renseigne une longueur totale de voies ferrées de 16,780,842 mètres répartis entre 16 Etats, alors que 5 autres États de l'Union Brésilienne, dont l'Amazonie et le Matto-Grosso, n'en ont pas.

La superficie des 5 états Brésiliens totalement dépourvus de chemins de fer équivaut à 150 fois celle de la Belgique.

L'éloignement du Matto-Grosso de la capitale Fédérale donne lieu à d'autres abus encore. Je citerai parmi ceux-ci la grande faute que commettent parfois les gouvernements Fédéraux en donnant à l'envoi de chefs militaires ou de fonctionnaires au Matto-Grosso, le caractère d'une déportation déguisée, caractère qui s'affirme à l'évidence dans beaucoup de cas, par le choix que le gouvernement fédéral fait pour cette destination, d'officiers et de fonctionnaires en disgrâce pour motifs politiques. D'autre part, le Matto-Grosso est un pays de grand avenir et qui, plus tard, apportera son large contingent à l'Union ; il ne devrait donc pas participer au budget fédéral au prorata de ce qu'il rapporte actuellement, mais bien en raison de sa valeur future.

Au gouvernement Fédéral incombe la mission d'aider à la mise en valeur des richesses du Matto-Grosso, par la construction

de chemins de fer et par la mise en vigueur de mesures de prévoyante protection dans l'intérêt de son commerce et de son industrie. Il lui appartient également d'aider au développement matériel et moral de cet Etat par l'envoi de juges, de fonctionnaires et de chefs de missions d'élite et d'autant mieux choisis, que leur tâche sera plus délicate et plus difficile à remplir.

Les déplorables commotions révolutionnaires provenant d'un excès du fonctionnarisme et d'un abus des préoccupations politiques, font évidemment tort au développement social de l'Etat. Je ne parlerai pas des crimes et des atrocités commis au cours même des révolutions si ce n'est pour rendre hommage à la vérité en déclarant que même pendant ces terribles moments de luttes fratricides, l'esprit hospitalier des Matto-Grossiens ne perd pas ses droits, et qu'il suffit toujours à l'étranger résidant dans le pays, d'y observer une stricte neutralité politique, pour ne jamais être inquiété. Ce que je ne puis m'empêcher de constater, c'est que ces révolutions ont des conséquences désastreuses pour le fonctionnement des services publics. L'avènement d'un parti politique au pouvoir entraîne, en effet, par le fait même, le remplacement de la plupart des préposés à ces différents services, ainsi que de tous leurs tenants et aboutissants. Les chefs de corps de l'armée, les directeurs d'arsenaux, les juges, les délégués de la police, les percepteurs des postes et jusqu'aux commis et portiers des administrations publiques, sont déplacés à cette occasion. Plusieurs de ces fonctions étant exercées non par des professionnels mais par des particuliers, il en résulte un bouleversement et un recul dans la bonne marche des services publics.

La grande étendue de l'Etat et le peu de densité de la population ajoutent encore à ces causes de désorganisation ou plutôt à ces retards dans l'organisation du pays.

A l'appui de ce que je viens de dire je citerai la désorganisation qui se produisit, il y a quelques années, à Corumba, dans le service postal. L'agence des postes de cette ville importante et centre d'un mouvement commercial considérable venait de changer de titulaire, l'ancien ou plutôt l'ancienne préposée ayant eu le tort d'être parente d'un homme politique du parti « opposé ». Jusqu'aux timbres postes faisaient souvent défaut et les négociants de Corumba se trouvaient dans l'obligation d'envoyer en fraude leurs correspondances à Assomption, capitale du pays voisin, distante de plusieurs centaines de kilomètres, pour y faire

apposer des timbres paraguayens et les faire acheminer vers l'étranger. Le triage de la correspondance subissait des retards de plusieurs semaines et les particuliers devaient se livrer, pour leur compte, à la recherche de leur correspondance personnelle, enfouie dans des paquets relégués un peu partout sous les meubles. On découvrit ainsi, le télégraphe de Corumba ne fonctionnait pas encore à cette époque, un télégramme de service adressé au général commandant les troupes de la frontière — c'était l'époque où paraissait imminente une guerre avec la Bolivie — et qui était oublié là depuis plusieurs semaines. Les journaux illustrés étaient distribués aux amies de l'agent des postes, des lettres étaient détruites, d'autres jamais remises. De nombreux mandats postaux expédiés par les militaires cantonnés à Corumba, à leurs familles, au Rio-Grande do Sul, étaient retirés des lettres et touchés par l'indélicat fonctionnaire qui dût, à la suite de ces méfaits, se décider à abandonner son poste.

Les influences politiques empêchent l'action libre de la justice, le juge devant bien souvent, sous peine d'être déplacé, régler ses décisions et ses poursuites d'après les désirs et les convenances des partis au pouvoir. D'autre part, l'étendue du pays et la difficulté des communications qui, en certaines saisons, rendent trop onéreux les déplacements des magistrats et des témoins, entraînent presque toujours l'impunité des criminels. C'est ainsi que je pourrais relater les circonstances de vingt-cinq crimes et assassinats commis en l'espace de 4 ans dans un seul municipe sans qu'aucun d'eux n'ait donné lieu à la moindre poursuite.

Les grandes distances et l'éparpillement de la population empêchent la bonne tenue des registres de l'état civil, les recensements, l'exercice du droit de vote, la répartition des charges militaires, la perception des droits et des impôts. L'étendue du territoire rend de même impossible l'action de la police dans les endroits éloignés et même, dans beaucoup de cas, la défense des propriétés. Le directeur d'un établissement s'occupant de l'élève du bétail ayant, au cours d'une audience, sollicité du président de l'Etat l'intervention de la police pour faire cesser les incursions armées organisées par ses voisins dans ses campos, incursions ayant pour but le vol du bétail et donnant souvent lieu à l'assassinat du personnel préposé à la garde de celui-ci, il lui fut répondu que le territoire de l'Etat était trop grand et l'effectif du corps de police trop réduit pour assurer la défense des propriétés particu-



CAMPEMENT DES TROUPES BRÉSILIENNES.

lières. Le président ajouta même que lui aussi possédait des pâturages et du bétail, qu'il en organisait lui-même la défense, qu'il faisait écorcher (tirar couro) les voleurs et qu'il engageait les autres à faire de même. Il fit au surplus observer qu'il était inutile de compter sur l'action de la police locale, le maire de la ville voisine étant exportateur de cuirs volés et ayant soin de choisir son personnel de police, les chefs y compris, parmi ceux qui, comme lui, avaient le plus d'intérêt à la continuation des vols de bétail. Dans le cas qui nous occupe, le maire ni le délégué de la police n'étaient d'ailleurs brésiliens.

Cette plaie des vols de bestiaux au Matto-Grosso provient de ce qu'une grande quantité de bétail et même des fermes entières ont été soustraites au patrimoine national, c'est-à-dire ont été distraites des fazendas du gouvernement, souvent même par les fonctionnaires qui en avaient la garde. Une de ces fazendas, celle de Caïssara existe encore au nord du Jaurú; elle est d'une extension considérable, mais le nombreux bétail qui l'habitait autrefois a disparu de ses prairies. Par contre, tous les fazendeiros du Rio Jaurú qui n'ont jamais acheté ni importé la moindre vache, possèdent maintenant de beaux troupeaux. Au lieu de s'en contenter, en considération de la facilité avec laquelle ils les ont acquis, ils ne cherchent qu'à les agrandir au détriment de ceux du voisin, ce qui est la source de luttes continuelles, de vols et d'assassinats même entre parents.

L'établissement belge de Descalvados avait été souvent, dans le principe, inquiété par les attaques de ces flibustiers, attaques qu'il ne serait pas parvenu à réprimer au moyen de son personnel indigène. Il en fut bientôt débarrassé lorsque le poste de chef de police des frontières fut confié à M. Parfonry, ancien sous-directeur du cours central militaire de Bruxelles et, après le départ de celui-ci, à M. Paul Crabbe, membre de l'une des familles les plus distinguées de Bruxelles, que l'amour des grands espaces avait successivement entraîné déjà en Russie, au Transvaal, dans la République Argentine, etc. Ces messieurs devinrent rapidement des cavaliers et même des gauchos accomplis, maniant le lasso d'une façon parfaite. Leur goût des aventures et leur mépris du danger joints à une grande intrépidité, firent merveille. Aidés de quelques hommes ils eurent tôt fait d'inculquer aux voisins du Jaurú le respect de la propriété. On en parle encore dans la région! Le métier, d'ailleurs, n'était pas sans danger, M. Parfonry eut la cuisse traversée par une balle au cours de son séjour au

Matto-Grosso et M. P. Crabbe fut blessé d'un coup de fer de lasso au visage, tandis que plusieurs de ses agresseurs et quelques-uns de ses hommes furent tués à ses côtés.

Ces événements sont hautement à déplorer et il est regrettable qu'une intervention énergique des autorités de Cuyabá n'en puisse éviter le renouvellement.

Mais comme le disait le président, « le pays est trop grand et la police trop peu nombreuse », raisons dont la justesse est indéniable, mais auxquelles vient souvent s'ajouter la préoccupation électorale de ne pas froisser les convenances personnelles de certaines petites autorités locales, si illicites que soient leurs aspirations.

L'inefficacité de l'action judiciaire et son abstention en beaucoup de cas, la tolérance envers les détenus, et les facilités apportées à leur évasion ont occasionné, à plusieurs reprises, des cas de lynchage dans diverses localités. Ces actes de justice sommaire sont d'autant plus regrettables qu'ils s'appliquent parfois à des innocents comme cela s'est produit, il y quelques années, à Miranda

L'armée brésilienne. — L'armée brésilienne laisse à désirer sous le rapport du recrutement. Je puis émettre cette opinion d'autant plus librement que je la professe également en ce qui concerne mon pays. Les troupes, celles du Matto-Grosso du moins, sont alimentées par l'engagement volontaire, plus ou moins spontané, de sujets qui ne sont pas précisément choisis dans l'élite de la société. La tâche des officiers est, dans ces conditions, rendue beaucoup plus difficile et leur mérite à maintenir la discipline parmi les éléments hétéroclites placés sous leurs ordres, est très grand.

La préoccupation politique qui guide parfois le gouvernement dans la désignation des titulaires des hauts grades, augmente aussi les difficultés du commandement. Les troupes, les officiers et les fonctionnaires sont traités parfois par le gouvernement avec un manque d'égards et un sans gêne étonnants. C'est ainsi qu'en 1901, troupes, officiers, fonctionnaires militaires, ouvriers des arsenaux, célibataires ou mariés et pères de famille, furent laissés pendant *7 mois* sans recevoir la moindre solde.

La manière dont prit fin cette misère forcée est très originale elle aussi, qu'on en juge : Un vapeur du Lloyd Brazileiro était en partance dans le port de Corumba, ayant à bord de fortes

sommes d'argent, expédiées par le gouvernement de Rio de Janeiro, à destination de Cuyaba. Le général commandant les troupes de Corumba ayant appris le fait, fit ordonner au commandant du navire de lui remettre ces fonds. Sur le refus de celui-ci, il les envoya prendre par un détachement de soldats armés, clairons et officiers en tête, et les fit distribuer à la garnison de Corumba à titre d'à compte sur l'arriéré de solde dû par le gouvernement. J'étais à Corumba à ce moment et je fus témoin de l'incident.

Le général m'expliqua que l'endurance de ses hommes était à bout, qu'il redoutait une révolte et qu'il avait agi pour le bien de l'armée et du pays. Il m'embarrassa assez fort en me demandant comment j'appréciais l'initiative qu'il avait prise en cette circonstance! L'acte fut d'ailleurs désapprouvé par le gouvernement et le général dut quitter Corumba peu après.

Il n'en est pas moins à retenir de cet incident que si une révolte pouvait être à craindre à juste titre, celle-ci ne se produisit pas malgré les 7 mois d'attente, ce qui prouve en faveur de la déférence des militaires envers le gouvernement et de leur résignation devant les abus.

J'ai conservé du corps d'officiers de l'armée et de la marine du Matto-Grosso le meilleur souvenir; ces messieurs aiment leur métier et, par dessus tout, leur belle patrie.

L'armement, l'équipement, l'instruction et les réglements des troupes matto-grossiennes sont semblables à ceux des armées européennes, avec une prédilection marquée cependant pour les choses venant de France.

Tous les officiers de marine connaissent à fond l'anglais et le français. Beaucoup d'officiers de l'armée connaissent également le français, mais comme ils voyagent moins que leurs camarades de la flotte, ils perdent la pratique de cette langue.

Les Brésiliens aiment la Belgique, ils admirent le développement industriel et commercial de notre pays, de même que nos institutions libres, qui sont semblables aux leurs. Quand ma qualité d'officier de l'armée belge fut connue des officiers du Matto-Grosso, il n'est pas d'amabilité dont je ne leur fus redevable et il m'arriva bien des fois d'être réellement confus de l'excès amical de leurs charmantes attentions pour moi.

Un jour que je me rendais à Saô-Luiz de Caceres, je reçus à mon arrivée, à bord du bâteau, la visite du corps d'officiers au complet de la garnison (19e d'infanterie). Ces messieurs s'étaient

fait accompagner des clairons et de la musique du corps. Les clairons sonnaient la marche des Carabiniers de l'armée belge et la musique jouait la *Brabançonne*. Ce fut pour moi un moment de bien vive et agréable émotion d'entendre, à 3,000 lieues de mon pays, l'hymne national belge et je conserverai précieusement l'inoubliable souvenir de cette charmante et délicate attention, nouvelle preuve de cette camaraderie et de cette fraternité qui unit, malgré les mers et les distances, les membres de toutes les armées du monde.

M. le lieutenant-général Pioch de l'armée belge, à cette époque colonel commandant le régiment des carabiniers, que j'avais mis au courant de ce fait, ne voulut pas demeurer en reste de camaraderie avec nos frères d'armes brésiliens; il envoya un affectueux télégramme de remercîments au commandant de la garnison de Saô-Luiz de Caceres, M. le colonel Antonio Annibal da Motta, du 19e d'infanterie, et à ses officiers, pour les égards qu'ils avaient eus pour un officier de son régiment.

Ce télégramme fut favorablement commenté au Matto-Grosso, nos camarades brésiliens en furent charmés. J'en fus, quant à moi, doublement heureux, ayant eu l'occasion de me montrer vis-à-vis de ces messieurs, fier de mon régiment et fier des sentiments de solidarité manifestés par mon chef de corps.

Les quelques imperfections de l'organisation sociale au Matto-Grosso que, par respect pour la vérité, je me suis fait un devoir de signaler, concernent surtout la vie dans les campos, c'est-à-dire en dehors des villes.

Si j'ai, au surplus, signalé ces applications imparfaites d'institutions excellentes, j'ai la conscience de l'avoir fait sans le moindre esprit de critique, dans le sens malveillant du mot s'entend. S'il est vrai qu'il ne faut pas voir trop facilement la poutre dans l'œil de son voisin, j'estime qu'il ne faut pas se contenter non plus de voir les défauts de son ami sans les lui signaler, surtout si l'on s'intéresse à son développement et à ses progrès. Beaucoup des inconvénients que j'ai signalés sont inconnus de la plupart des Matto-Grossiens qui n'ont pas eu comme moi l'occasion de parcourir tout leur immense pays; l'habitant de Cuyaba qui a vu le Guaporé est une exception et celui de Corumba qui a vu Diamantino en est une autre.

Le Matto-Grossien voyage peu et les points de comparaison lui faisant défaut, il s'accoutume volontiers à un état de choses qui pourrait et qui devrait même être amélioré. Répétons-le à sa louange, il aime son beau pays par dessus tout; et si l'amour

n'est pas nécessairement aveugle, au moins peut-on admettre qu'il a l'appréciation complaisante.

Que mes amis du Matto-Grosso excusent ma franchise en raison de l'intention qui l'a dictée.

Les populations des villes du Matto-Grosso croissent en nombre avec une grande rapidité, cette augmentation anormale est due évidemment à l'élément étranger.

Corumba, ville de transit pour la Bolivie, port d'entrée du Matto-Grosso, est une de ces villes où l'élément étranger domine. Le voyageur qui jugerait les Matto-Grossiens d'après les observations faites et les notes prises à Corumba se tromperait étrangement et c'est malheureusement souvent d'après des données ainsi recueillies qu'on les a décrits.

Le type général du Matto-Grossien est celui de l'européen méridional : taille moyenne, cheveux noirs et abondants, yeux noirs ou bruns.

Le Matto-Grossien est intelligent, industrieux, exubérant et d'une politesse qui se traduit par des formules compliquées et spéciales faisant contraste avec la politesse froide et plutôt laconique de l'européen du Nord. Il est accueillant et hospitalier par tradition et pousse cette belle vertu à l'extrême. Son don particulier est une facilité d'élocution, une éloquence rares. L'homme du peuple, même s'il est dépourvu d'instruction, ce qui devient rare, improvise sans peine un discours fort bien tourné et qui ferait envie à plus d'un de nos politiciens liseurs de petits papiers.

Quant aux Européens qui vivent au Matto-Grosso, ils présentent trop de diversités de races, d'origines, de classes, d'éducation pour que l'on puisse porter un jugement général sur eux. Il y a certes parmi eux des négociants, des industriels, des travailleurs honnêtes et laborieux faisant honneur à leur pays d'origine, mais il en est d'autres à côté d'eux, épaves de notre civilisation, ratés et tarés, qui font tache. De même que les Européens jugent souvent les Matto-Grossiens à la légère et d'après des types qui ne rappellent en rien le caractère national, de même, le Brésilien du Matto-Grosso juge souvent la nationalité d'après l'échantillon qu'il en a sous les yeux. C'est là une erreur dans laquelle versent les étrangers d'outre-mer et que j'ai souvent cherché à dissiper en démontrant que si pour un pays colonisateur comme l'Angleterre, par exemple, où toutes les classes de la population, grands et petits, riches et pauvres, s'adonnent au voyage, il n'y a pas d'inconvénient à prendre

quelques sujets isolés comme échantillons de la race, il ne peut en être de même pour des pays dont les nationaux n'émigrent pas ou presque pas ou émigrent dans des conditions et sous la pression d'événements qui leur sont défavorables.

Le mieux à l'étranger, et ce conseil s'applique aux Européens aussi bien qu'aux autres, est d'observer une prudente réserve vis-à-vis des personnes avec lesquelles on est amené à entrer en relations, de s'abstenir de porter des jugements collectifs et de traiter chacun, non pas d'après ce que l'on aura appris du caractère de sa race, mais d'après ce que l'on aura constaté du sien propre.

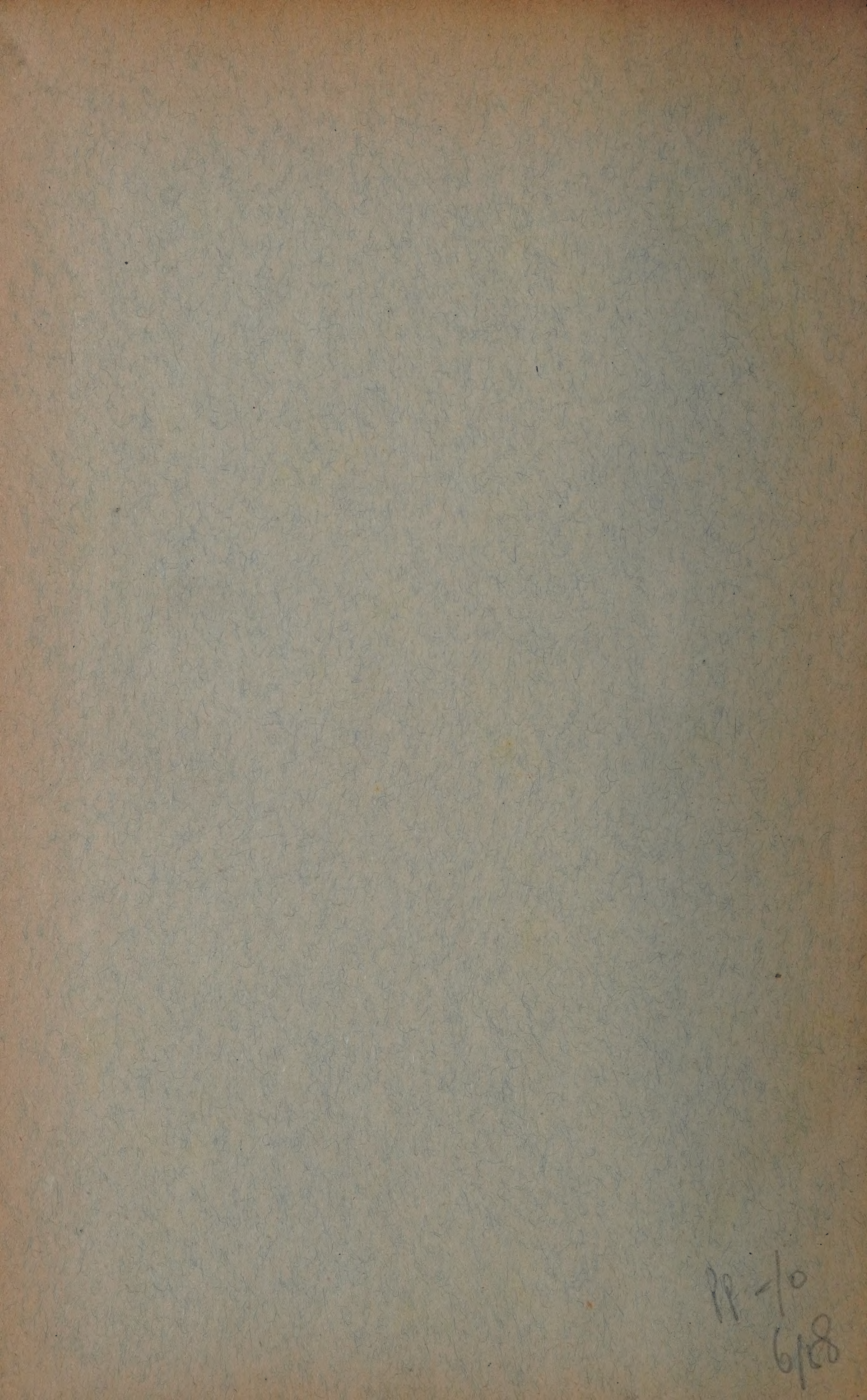
Transactions commerciales. — La caractéristique des transactions commerciales au Matto-Grosso est le crédit, le paiement à terme.

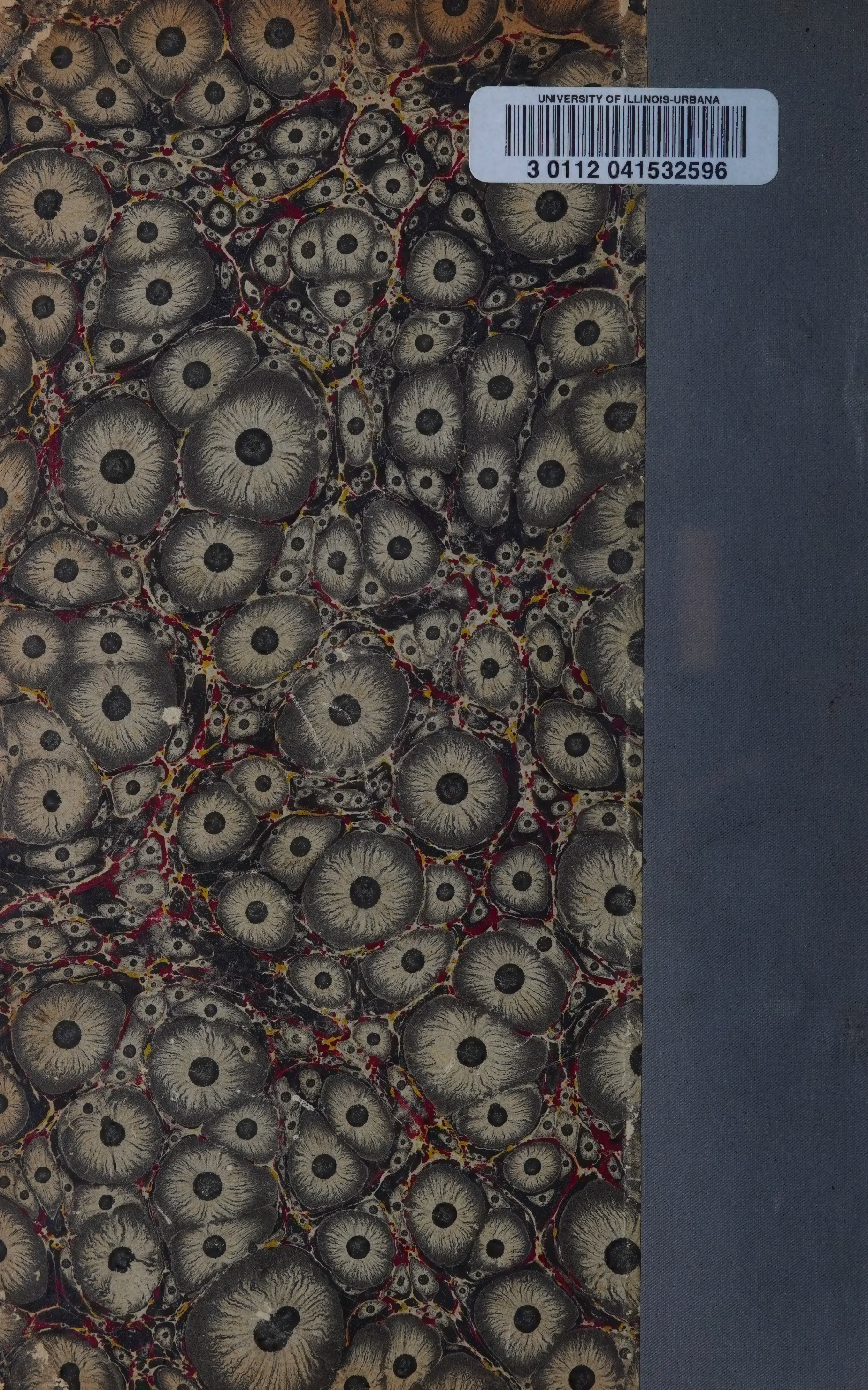
Pour vendre une marchandise, il faut accorder du crédit ; pour acheter des produits, il est également nécessaire de faire des avances de fonds ou de marchandises aux exploitants, d'où nouveau crédit. Du crédit aux comptes majorés pour les intérêts courus, il n'y a qu'un pas, et des comptes majorés à l'usure, la distance est plus rapidement franchie encore. La vile manie du prêt usuraire sévit assez bien au Matto-Grosso ; elle est d'ailleurs rarement pratiquée par les Matto-Grossiens et constitue plutôt la spécialité de certaines maisons étrangères, le plus souvent israëlites. Cette pratique est favorisée par l'incurie des pouvoirs publics qui, laissant pendant des mois sans solde les militaires et les fonctionnaires, les force à recourir à l'onéreux paiement à terme et au prêt usuraire.

Une autre conséquence de ces retards de paiement est la rareté des papiers-monnaies en circulation et le ralentissement qui en résulte dans les transactions.

Je crois fermement que depuis mon dernier départ du Matto-Grosso, en 1904, plusieurs des inconvénients auxquels j'ai cru devoir faire allusion ont disparu et que cet intéressant Etat a franchi une nouvelle étape dans la voie du progrès. Malheureusement, la terrible révolution de 1906, les désordres et les événements douloureux qui l'ont accompagnée, auront fait subir au pays un nouveau recul. Avec tous les vrais amis du Matto-Grosso, je fais des vœux ardents pour que cette insurrection soit la dernière et que par l'ordre il poursuive sa marche vers le progrès, réalisant ainsi la devise nationale du Brésil : *Ordem e progresso.*

o o DES PRESSES DE o o
L'IMPRIMERIE NOUVELLE
Sté ANONYME BRUXELLES




UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 041532596